Tome VI. N° 9 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Août 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Comment s'est faite la Paix

I. — Le livre de M. André Tardieu.

« J'ai ouï parler d'un juge, nous raconte Montaigne, « lequel où il rencontrait un aspre conflit entre Bartolus et Baldus, et quelques matières agitées de plusieurs contrariétez, mettoit en marge de son livre : *Question pour l'amy*, c'est-à-dire que la vérité était si embrouillée et débatue qu'en pareille cause il pourrait favoriser celle des parties que bon lui semblerait. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance qu'il ne peust mettre partout : *Question pour l'amy.* »

Je crois que la probité de Montaigne était à ce point farouche que, même s'il avait été appelé à juger un opuscule de ce Juste Lipse qu'il goûtait tant, il se serait efforcé de s'armer d'assez de « suffisance » pour ne pas être réduit à griffonner en marge de l'opuscule : *Question pour l'amy.* En tout cas et pour ma part, résolu à commenter le livre que M. André Tardieu a consacré aux efforts du gouvernement français pour terminer convenablement la guerre de 1914 à 1918, et ayant lu ce livre non seulement sous le jour de mes propres souvenirs de la Conférence de la paix, mais à la lumière de tant de documents parallèles qui se

publient en pays anglo-saxons et ailleurs, je me sens plutôt poussé vers une tâche d'historien et de critique que vers le parti du juge paresseux et sympathique dont parle Montaigne.

Cependant, si jamais il y a eu une âpre dispute, « une matière agitée de plusieurs contrariétez, » un conflit auquel on pourrait être tenté d'appliquer l'étiquette : *Questions pour l'amy*, c'est précisément ce débat au sujet de la valeur du travail des négociateurs plénipotentiaires de la France à la Conférence de la paix. « Nulle œuvre politique, dit M. Tardieu lui-même, n'a été plus passionnément attaquée que le Traité de Versailles. » M. Jacques Bainville a écrit tout un volume précieux (1) pour démontrer la singulière imprévoyance qui caractérise, d'après lui, le traité du 28 juin 1919, ce traité qui « accumule les difficultés et renvoie les solutions à plus tard, qui lègue à l'avenir des litiges et des procès, non seulement avec l'Allemagne mais avec les alliés de la France ». Et M. Bainville ajoute : « On peut dire que le Traité de Versailles organise la guerre éternelle. » Un jugement si autorisé pourrait me dispenser de revenir sur les graves questions qui forment la matière bien coordonnée du livre remarquable de M. Tardieu. Mais M. Bainville n'avait pas cet ouvrage sous la main au moment de publier son propre livre, et, même après lui, même après les multiples leçons de choses offertes par les efforts saccadés auxquels on s'est livré depuis deux ans pour appliquer le Traité, il reste encore, me semble-t-il, des choses à dire sur le caractère de la paix acceptée par les négociateurs français.

Le livre de M. Tardieu est le livre d'un historien, et non pas seulement un magistral plaidoyer *pro domo*. Rien ici qui ressemble à cette « belle contexture des bruits ramassés ès carrefours des villes », que Montaigne déplore chez certains historiens. Au contraire, le livre de M. Tardieu est une de ces précieuses histoires qui ont été écrites par ceux qui ont commandé aux affaires. A vrai dire, si cet ouvrage n'était qu'un magistral plaidoyer personnel il serait plus que respectable et exceptionnellement digne d'être loué. Je pense de nouveau à Montaigne et à sa classification des historiens en « historiens simples, historiens excellents et histo-

(1) Les *Conséquences politiques de la paix*, Nouvelle Librairie nationale, 1920.

riens médiocres ». Si j'ai bien compris la pensée de Montaigne, je crois qu'il aurait placé l'auteur de *la Paix* parmi les « historiens excellents ». « Les historiens excellents, dit-il, ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'être seu, peuvent trier de deux rapports celuy qui est plus vrayssemblable... mais, certes, cela n'appartient à guères de gens. » La « suffisance » de M. Tardieu, et comme acteur dans l'immortel colloque qu'il raconte, et comme spirituel narrateur des péripéties de ce débat dramatique, est largement adéquate : il a écrit un livre qui vivra. Et j'américanise, peut-être, l'esprit de Montaigne, mais je le suppose capable de griffonner ceci en marge du volume de *la Paix*, qu'il doit être en train de lire chez les Ombres, lui qui adore les historiens : « Les mémorialistes écartent les concurrences. Que ce soit César écrivant des *Commentaires*, que ce soit Richelieu nous léguant un *Testament politique*, que ce soit Lansing faisant son *mea culpa* sous la forme ambiguë d'un *Personal narrative*, ou que ce soit André Tardieu qui, le premier, livre à ses compatriotes les documents les plus significatifs du traité de Versailles, ce sont toujours des hommes, et, dans l'espèce, des hommes d'État, qui cherchent à justifier leur œuvre propre. Les hommes d'État mémorialistes écrivent *pro domo*, au nom de la patrie qu'ils ont servie. Ne doit-on pas s'en féliciter? »

« Sans attendre que le temps remît tout en sa place, vous avez voulu préparer dès maintenant le jour de l'équité », dit M. Clemenceau en parlant de M. Tardieu, et il ajoute : « Soyez donc satisfait. »

II. — Les origines du Traité.

Écartons donc la frivole objection que M. Tardieu, dans *la Paix*, se serait laissé aller à défendre son œuvre, et reconnaissons qu'il est tout à fait normal que son livre soit exactement ce qu'il est, un livre composé avec art. Les dispositions des propylées, dans le solide édifice qu'il a construit, ont le mérite esthétique de fournir des perspectives utiles pour faciliter l'admiration des qualités et des détails de la construction intérieure. M. Tardieu a su créer une atmosphère où baigne toute son argumentation. La série des chapitres de son *Introduction* est admirable.

Le chapitre où il fait évoluer rapidement devant nos yeux l'effort sublime des cinq années de guerre française est d'une éloquence sobre et même émouvante. Tout le long de ces pages, il me semblait voir l'alouette, la vieille et toujours jeune alouette des légions gauloises, monter avec allégresse vers le soleil. Il me semblait l'entendre jeter son cri de ralliement sur les champs dénudés de la zone sainte des armées. De même pour le chapitre où l'auteur nous donne en raccourci l'historique des rapports de l'Allemagne et de la France pendant les cinquante années de la Troisième République. Tout cela est parfait de juste et lumineuse concision. Il est vrai que les événements eux-mêmes, dans les cinquante dernières années de l'Europe, se développent d'après une telle logique supérieure que la plume de l'historien, même « médiocre », n'a qu'à calquer la perspective avec une loyauté rigoureuse pour produire un effet esthétique. Quelle est la marque essentielle de la victoire française de 1918? La reprise des provinces lorraine et alsacienne arrachées à la France en 1871. Quel est le point de départ de la série complexe des relations internationales pendant le demi-siècle qui s'est écoulé entre le Traité de Francfort et le Traité de Versailles? Le crime abominable du vol de l'Alsace et de la Lorraine. Il est donc normal que M. Tardieu, se proposant de faire le bilan d'une paix qui est censée avoir scellé la victoire de 1918, analyse, d'un geste sûr et rapide, les conséquences inévitables de l'iniquité stupide, « shylockienne », qui devait amener l'invasion de 1914, cette invasion qui, comme il le dit, fut « le fruit du calcul d'un demi-siècle ». Tout historien compétent eût fait comme lui. Mais, de toute évidence, il y a des raisons exceptionnellement puissantes pour qu'un historien de la paix, qui est en même temps un des premiers artisans de cette paix, insiste sur le contraste admirable entre la toile lacérée de la France de 1871 où manquent les villes de Strasbourg et de Metz, et le tableau achevé de la France de 1918, se mirant de nouveau dans les eaux du Rhin. Quelles que soient les déceptions issues du Traité de Versailles, il y a au moins un glorieux résultat, tangible, incontestable, que les Français ont parfois l'air d'oublier : l'Alsace et la Lorraine sont rentrées dans leur patrie. Plus tard, M. André Tardieu proposera à notre admiration beaucoup d'autres conséquences du Traité. Mais il était adroit,

et parfaitement légitime, d'insister, dès les premières pages, sur la grandeur de cette conséquence-là.

III. — Prédestination.

Avant d'entrer dans le récit détaillé des débats de la Conférence de la paix, M. Tardieu se livre à une démonstration intéressante. Il cherche à établir, aussi clairement qu'un théorème de Descartes, l'évidente prédestination du sort commun des Alliés. La paix, dit-il, était déterminée d'avance par le fait que les Alliés avaient formulé des buts de guerre destinés à leur lier fatalement les mains lorsque, le moment de l'armistice venu, ils se trouvèrent en face du problème essentiel, celui de la défense de leurs intérêts conçus en fonction des garanties à prendre contre le renouvellement d'une agression de la part de la Prusse.

Si l'on admet une certaine jonglerie de mots, rien n'est vraiment plus exact que la remarque de M. Tardieu : « Ce que serait cette paix, l'histoire de la guerre le préjugeait tant par les actes officieux des gouvernements, que par le mouvement spontané des volontés populaires. » Le fait est bien défini. Il est malheureusement tel. Pour justifier auprès des masses, ou ignorantes ou déçues, la prolongation de la guerre, on l'a, plus ou moins consciemment, laissé dévier vers des buts qui n'avaient qu'un rapport bien lointain avec ses origines. Quel est le simple fait historique? La Serbie, la Belgique et la France se sont levées pour repousser l'invasion. L'Angleterre s'est précipitée au secours des Gaules. Était-ce par amour de la France et de la Belgique? C'était, en réalité, pour écarter les risques qu'elle aurait elle-même courus bientôt du fait de l'agression prussienne. Que s'était-il passé? Un peuple entier s'était sauvagement lancé à l'assaut de nations qui ne demandaient qu'à ne pas mourir. Ces nations s'étaient redressées contre un coup brutal et imprévu. Toutes ces réactions avaient été instinctives. Mais la guerre durant, et au fur et à mesure que la guerre durait, il fallait la justifier, lui donner une raison d'être qui fût digne de peuples civilisés. On l'a donc raisonnée et on l'a raisonnée d'après certains clichés, selon les formes de la pensée, les idées-forces, qui font appel aux imaginations populaires et bien connues des

peuples chrétiens de l'Occident. Alors, on entendit de plus en plus parler de droit, de liberté des peuples, même de *self-determination* des peuples, du principe « que les gouvernements reçoivent tous leurs pouvoirs du consentement des peuples gouvernés », de sécurité dans la justice, de la nécessité de détruire l'autocratie et le militarisme, et de tous les rêves —*make the world safe for democracy* —qui donnaient la patine du vermeil aux *Messages* de M. Wilson. Des mots. « Oui, des mots, comme dit M. Tardieu, mais des mots pour lesquels des millions de soldats sont prêts à aller se faire tuer, et qui de ce fait deviennent des réalités... des mots d'où va sortir la mobilisation des cœurs sans laquelle, en démocratie, il n'est point de mobilisation militaire. » Peut-être... Cependant, tout cela, je répète, était une *déviation* déplorable du vrai sens de la guerre allemande ; et tout cela allait déformer la paix, tout en continuant à déterminer son caractère. De sorte que, autant est acceptable la solide vérité formulée par M. Tardieu quand il constate que l'histoire de la guerre préjugeait ce que serait la paix, autant on doit contester son propos lorsqu'il déclare : « Chaque heure qui passe affirme et confirme le caractère que la guerre tient de son origine. » Au contraire, les heures qui s'envolaient dénaturaient « le caractère que la guerre tenait de son origine », et cette transformation était infiniment regrettable. Elle était nuisible aux intérêts vitaux de la France, intérêts qui, pour la période qui nous occupe, sont les intérêts vitaux de toutes les puissances ; et cela était fatal pour les intérêts d'une paix durable. Était-il si malaisé de s'en rendre compte? En 1917, quelques semaines avant l'entrée des États-Unis dans la guerre, j'avais donné à un écrivain politique éminent, M. Jean Pélissier, pour *la Dépêche de Toulouse*, une interview où je prévoyais le gâchis au milieu duquel nous vivons :

Êtes-vous bien sûr, disais-je à M. Pélissier, que la coopération de l'Amérique n'aura pour vous que des avantages? Sans doute, la coopération des États-Unis peut vous être d'un grand, d'un immense secours, mais encore faut-il que vous sachiez en profiter et que, dès maintenant, vous prévoyiez les inconvénients que peut présenter l'arrivée du président Wilson à la Conférence de la paix, s'il ne s'est pas établi entre lui et vous une communauté de vues et un accord préalable?

Supposons que cette Conférence s'ouvre tout de suite. Le président Wilson, vous ne devez pas l'ignorer, arrivera avec l'idée mystique que cette guerre est la dernière des guerres, et qu'il est investi par le Très-Haut de la mission divine de régler une fois pour toutes les questions qui divisent les peuples et s'opposent à l'avènement d'une ère de paix et de concorde universelle. Depuis son *Message* du 23 janvier 1917, dans lequel il déclare que tous les peuples, grands ou petits, faibles ou puissants, ont le même droit à l'indépendance, et que les gouvernements ne sont légitimes que s'ils s'appuient sur la volonté des gouvernés, tous les groupements ethniques, mécontents de la situation qui leur est faite au sein des grands États auxquels les a liés le sort de l'histoire et qui aspirent à une vie nationale autonome, se tournent vers lui comme vers le Sauveur, le prennent à témoin de leur infortune et le conjurent de leur faire rendre justice. Depuis quelques jours la question d'Irlande que l'on croyait résolue au mieux des intérêts de l'Angleterre a repris une gravité toute nouvelle. Devant la proposition de M. Lloyd George de donner le *Home Rule* aux comtés catholiques de l'Irlande, mais d'en exclure la province protestante de l'Ulster, qui ne le réclame pas, tous les membres du parti national irlandais ont quitté en bloc la salle des séances de la Chambre des Communes et le lendemain ils ont envoyé au président Wilson une adresse très nette l'implorant de les aider à faire triompher leur cause. Pour qui connaît l'énorme influence du parti national irlandais en Amérique, c'est là une démarche très grave.

Moi-même, qui ne suis qu'une personnalité sans mandat, il ne se passe pas de jour que je ne reçoive la visite de représentants de quelques petits peuples, non seulement des Polonais, dont je serais assez tenté de défendre la cause, mais encore de nationalités infimes comme les Albanais ou les Grecs des îles, qui viennent me prier de transmettre à Washington leurs desiderata.

Le président Wilson, je le crains bien, ne voit pas qu'il y a des nationalités plus intéressantes les unes que les autres, ne serait-ce que la nationalité française et la nationalité anglaise, et qu'il existe une hiérarchie dans les questions de nationalités. Il rêve l'absolu et sa passion de la justice l'incline à mettre tous les problèmes sur le même plan. S'il arrive à la table du Congrès avec cette auréole de défenseur de tous les peuples, de nombreuses questions secondaires, dont la seule étude nécessiterait dix ans de travail, risquent d'être soulevées. Il pourrait en résulter un embrouillamini qui nuirait gravement aux intérêts de la France et de l'Entente et servirait peut-être bien ceux de l'Allemagne.

Il faut dès maintenant tâcher de faire comprendre aux gouverne-

ments des Alliés, comme aussi au gouvernement des États-Unis, les dangers qu'il y aurait pour la paix de l'Europe et aussi pour celle de l'Amérique à vouloir régler immédiatement, et une fois pour toutes, toutes les questions de nationalité sans exception, dans le dessein d'établir une Société des Nations, d'où serait extirpé tout germe de discorde et de haine. Si désireux qu'on soit de faire triompher le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il ne faut cesser de répéter qu'à vouloir pousser trop loin l'application du principe des nationalités, on risquerait de faire de la vieille Europe une poussée de petits groupements ethniques, mais encore d'ébranler jusque dans ses fondements la jeune Amérique.

Je ne peux donc pas ne pas tenir à cette idée que si, aujourd'hui, nous subissons une paix qui est presque plus démoralisante que la guerre, c'est parce que cette paix est une espèce de monstrueux illogisme, sans rapport nécessaire avec le vrai caractère du crime dont la Prusse s'est rendue coupable. Cependant, M. André Tardieu a raison de constater que la paix de Versailles est née du caractère de la guerre, tel qu'il s'était révélé dès la fin de 1916, c'est-à-dire de la guerre déformée et orientée vers des buts métaphysiques nuisibles et absurdes. Telle est la pensée que M. Clemenceau, indigné par les attaques dont lui-même et son infatigable et indispensable collaborateur ont été l'objet, a formulée d'une façon hautaine lorsqu'il a dit : « Vous ne prévoyiez pas l'acrimonie des diatribes qu'aiguisaient, dans le silence des passions contenues, des hommes trop lents à découvrir que tout contrat se fait de transactions, et qu'une guerre gagnée à quatre ne pouvait aboutir à une paix dictée par un seul. » M. Clemenceau, comme M. Tardieu, s'étonne que certains aient oublié non pas les quatorze points de M. Wilson, mais les déclarations des Alliés en 1916 et en 1917, comme du reste les ordres du jour des Chambres françaises de la même année, enregistrant la volonté des peuples en armes. Comment refouler la marée montante des illusions populaires et les vœux des hommes consternés? Que cette difficulté aide à expliquer le caractère de la paix de Versailles, on peut en convenir. Mais M. Tardieu va plus loin et déclare que cette difficulté devait s'appeler plutôt impossibilité. Il était « impossible », selon lui, de sortir du cadre des conditions imposées par les promesses et les déclarations des gouvernements parce que,

« pendant toute la guerre, tous les Alliés sans exception, d'accord avec tous les peuples, avaient constamment annoncé que la paix, la victoire gagnée, serait faite telle qu'elle a été faite ». En un mot, tant qu'a duré la guerre, les puissances se sont abstenues d'arrêter, dans le détail de leurs dispositions, les clauses de la paix. Pourquoi? M. André Tardieu répond et tout le passage est à citer :

Pouvait-on faire plus, et à l'étude en commun ajouter des conclusions communes? N'était-ce pas, l'heure venue de la paix, le plus sûr moyen de gagner du temps et de conclure vite? On l'a soutenu avec ce tranquille mépris des réalités passées, qui caractérise trop souvent les critiques rétrospectives. Tant qu'a duré la guerre, les puissances, c'est exact, se sont abstenues d'arrêter, dans le détail de leurs dispositions, les clauses de la paix. Simple incurie? non ; mais impossibilité. La guerre, presque jusqu'à sa fin, a été dure à mener, incertaine dans son issue. En juillet 1918, à quatre mois seulement de l'armistice, avec l'ennemi sur la Marne et Paris bombardé, la victoire était-elle sûre? Pour la saisir, tout l'effort, et quel effort ! devait s'employer à faire marcher, vers le gain de la bataille, la lourde machine interalliée, qu'on avait mis plus de trois ans à créer et qui ne tournait pas sans grincements. Le public n'a rien su de ces quotidiennes difficultés dans l'application du principe, honoré par tant de discours et si incomplètement réalisé, de l'unité d'action. Ceux qui les ont vécues s'en souviennent. Ils savent aussi quelle prudence s'imposait soit pour les résoudre, soit pour éviter de les provoquer. Quand on a pris part aux débats entre Alliés de juillet 1918 sur l'expédition d'Orient, sur le transport des troupes américaines, ou encore sur le nombre des divisions britanniques en France, on conçoit ce qu'aurait eu de téméraire, de périlleux même pour la victoire, un débat parallèle sur les termes de la paix. Il était malaisé, pour un objet immédiat, d'atteler au même char des Alliés unis cependant par la communauté du péril. Qu'eût-ce été si, en même temps, on avait agité et multiplié par la discussion les divergences de vues que la paix devait accuser? Jamais plus l'axiome de bon sens, qu'il faut faire chaque chose en son temps et qu'on ne peut pas faire tout à la fois, n'a trouvé sa justification. A vouloir simultanément faire la guerre et faire la paix, on n'était pas sûr de réussir la paix, mais on avait grande chance de perdre la guerre. On n'a pas fait cela et on a bien fait. Eût-on pu le faire ailleurs, alors qu'on travaillait dans l'instable, sur une situation chaque jour modifiée, dont, seule, la poursuite de la victoire devait déterminer l'évolution? Les hommes qui, à cette question, répondent

affirmativement, prouvent leur ignorance des conditions de la guerre. Ceux sur qui pesait, à cette rude époque, la responsabilité du gouvernement savent qu'une telle entreprise, vouée à un échec certain, n'eût été que criminelle imprudence.

Je reproduis ce passage avec plaisir. Chargé moi-même, pendant toute la guerre, de fonctions qui dépendaient de l'état-major américain et qui m'ont permis de lever beaucoup de rideaux, je pourrais apporter mon témoignage à l'appui de la thèse défendue ici par M. Tardieu. Bien entendu, le traité ne pouvait être qu'un « compromis dans le relatif ». N'oublions jamais que la malice orgueilleuse de M. Wilson, ou, en tout cas, une interprétation erronée et futile de la doctrine de Monroë, l'avait toujours empêché de porter à la France le seul secours moral qui eût pu conjurer les manœuvres de l'Allemagne M. Wilson a toujours refusé de signer ce pacte de Londres du 4 septembre 1914 par lequel Delcassé, inaugurant son ministère, scellait, pour la durée de la guerre, l'union des Alliés. Enfin M. Wilson, pour des desseins bien connus d'arbitrage et pour réaliser son idéal ambigu de « paix sans victoire », qui ne pouvait qu'affaiblir le moral des Alliés et encourager l'Allemagne, resta à l'écart dans un splendide isolement, et, par lui, les États-Unis ne furent que « la puissance associée ».

Il est exact que les négociateurs français du Traité de Versailles étaient pris dans un engrenage qui compromettait leur liberté d'action. Il est vrai qu'une guerre gagnée à quatre ne peut aboutir à une paix dictée par un seul. Il n'en est pas moins constant, à mon avis, qu'au moment psychologique de la réunion de la Conférence, quand il s'agissait de fixer la marche des travaux, quelques déclarations volontaires et quelques manifestations publiques de M. Clemenceau eussent démontré à l'univers l'utilité pour tous les peuples, au nom de la paix durable, de suivre une méthode pour négocier avec l'Allemagne, une méthode inspirée par la vérité si évidente que la France est un isthme cosmique, le foyer d'une nation dont les intérêts vitaux sont, à notre époque, l'axe des intérêts de tous. En tout cas, je crois qu'il n'eût pas été impossible, dans les quelques semaines qui suivirent l'armistice, et malgré la déplorable déviation des buts de guerre, de s'appuyer sur la volonté manifeste du Sénat américain, aussi bien que sur la nation

française, pour imposer à ses alliés et à son éminent « associé » une méthode de travail qui aurait relégué les débats au sujet d'une Ligue des Nations jusqu'après la conclusion avec l'Allemagne d'une paix solide qui eût écarté toute velléité de revanche, et qui se serait inspirée de la seule considération qui nous intéresse tous, la sécurité française. « L'organisation des frontières de la liberté, qui fut le but constant de l'effort français à la Conférence, n'est pas d'une médiocre urgence... Le traité signé n'est que feuille au vent sans la suite d'exécution... S'il est des sentinelles qui sommeillent, au peuple intéressé l'immédiate réplique de défense ! » Qui dit cela? M. Clemenceau en 1921. Fort bien ! Mais il me semble pertinent de rappeler ici le mot de Richelieu : *Ce qui est libre dans son commencement devient quelquefois nécessaire dans la suite.*

M. Jacques Bainville écrit : « Pas plus à ce moment-là (la révolution de novembre 1918) qu'à aucun moment de la guerre, les conducteurs de la politique française n'avaient de plan, parce qu'ils n'avaient pas d'idée directrice (1). » Jugement quelque peu hâtif, contredit par les faits exposés dans le livre de M. Tardieu. Mais, convenons qu'il y a plan et plan, et que le plan avec lequel les plénipotentiaires français accueillaient leurs hôtes de l'Angleterre et des États-Unis ne s'inspirait, en effet, d'aucune idée directrice pour écarter les risques qui, selon Richelieu, guettent ceux qui débutent mal. Oui, la France avait un plan, un plan terriblement encyclopédique, tandis que les États-Unis n'en avaient pas. Quelle occasion pour la diplomatie française ! M. Wilson songeait uniquement à son rêve d'une Ligue de Nations. A contempler les étoiles, il oubliait les problèmes urgents qui intéressaient la paix du monde. Nous devons à M. Lansing de précieux témoignages sur le rôle de M. Wilson à Paris. Aucun passage de son récit n'est plus significatif que celui où il rapporte le mépris avec lequel le président accueillait les efforts de son secrétaire d'État pour introduire de la méthode dans les travaux de la Commission américaine. M. Wilson était arrivé à Paris le 14 décembre 1918. Un mois plus tard, M. Lansing écrivait : « Aucun plan de travail n'a été préparé. Les membres de la Commission ressemblent à une équipe de maçons

(1) Ouvrage cité, p. 54.

embauchés pour bâtir une maison. Nous avons tout le matériel qu'il faut et les outils, mais il manque des plans et des spécifications, et il n'y a pas d'ingénieurs-entrepreneurs pour se charger de la construction. Il y a du remue-ménage, mais il est sans but, et nous n'aboutissons à rien. Avec tous ses dons naturels, le président semble manquer de tout talent d'organisateur ; il ne sait pas utiliser les cerveaux des autres hommes. La conséquence pour tout ce qui concerne notre Commission, c'est un état de confusion et d'incertitude, une occasion de retards et une véritable perte d'énergie. » Pendant l'absence de M. Wilson aux États-Unis, M. Lansing représentait son pays au Conseil des Dix. Sa situation fut très difficile. Laissé sans instructions, il n'osait s'engager en faveur d'aucune décision. Le Conseil des Dix attendait le bon plaisir du président. On piétinait sur place. Le secrétaire d'État américain était scandalisé par tant de légèreté. « La méthode adoptée par le président à la Conférence des puissances, disait-il, est une méthode aussi inusitée qu'imprudente. »

En contraste avec les États-Unis, quelle était la situation de la France? N'ayant pas « commencé » avec résolution et adresse, la « nécessité » signalée par Richelieu la guettait. Faute d'une politique de guerre, le problème pour M. Clemenceau et pour M. Tardieu consistait maintenant à louvoyer vers les buts français sans faire échouer le navire de l'État sur aucun des écueils que l'inéluctable passé, né d'un « commencement » mal pris, avait semés comme autant de récifs le long de l'étroit canal laissé libre à la navigation.

IV. — **Clemenceau et Wilson.**

Les endroits les plus attachants du livre de M. Tardieu sont ceux où il révèle au public la persistance indomptable des négociateurs français à défendre certains intérêts vitaux français dans des conditions déplorables qu'ils n'avaient pas su supprimer dès les premiers jours du drame. On ne peut pas exagérer la sensation causée parmi les délégués américains qui venaient d'arriver à Paris, lorsque, le 30 décembre 1918, M. Clemenceau se déclarait, à la Chambre des députés, partisan de l'ancien système de *Balance of Power*, le système des alliances qui avait démontré sa raison

d'être pendant la guerre. Ces paroles créaient d'autant plus d'émoi que M. Wilson avait justement prononcé à Manchester, deux ou trois jours auparavant, un discours où il dénonçait la vieille doctrine de *Balance of Power* et où il l'accusait d'être responsable de la guerre. C'était tout d'un coup la collision de deux conceptions opposées. On pouvait à nouveau prévoir la nature de la lutte qui allait s'engager à la Conférence. Le président, tout en désirant l'adoption de formules qui garantiraient l'intangibilité des frontières des États appartenant à une Ligue des Nations, allait s'inspirer, pendant tous les travaux de la conférence, du célèbre principe de *self-determination* des peuples, *the consent of the Governed*. Seule l'opposition des représentants de l'Empire britannique parvenait, en partie, à éliminer ce principe du *Covenant*. Il était trop tard pour l'éliminer du cœur de leurs protégés à travers le monde. Le mal était fait et les délégations d'une vingtaine de prétendues nouvelles nations, auxquelles la parole wilsonienne avait soufflé la vie, rôdaient autour des protagonistes de la Conférence, réclamant la reconnaissance de leurs « droits », un palais dans le nouveau royaume de la paix. Pour toute personne un peu avertie des choses politiques, le spectacle fut navrant. Cependant, M. Wilson s'y délectait. M. Lansing, son secrétaire d'État, y prenait moins de plaisir. Cet homme d'État, en effet, fut franchement choqué. Voici les sages réflexions qu'il a notées dans ses carnets au moment du discours de M. Clemenceau :

Plus je médite sur la déclaration du président au sujet du droit de *self-determination*, plus je suis convaincu du danger de mettre de telles idées dans les esprits de certaines races. Cela ne peut que susciter des réclamations impossibles à la Conférence de la paix, et créer du tumulte dans beaucoup de pays. Quel effet fera-t-elle sur les Irlandais, les Égyptiens, les Indiens et les nationalistes parmi les Boërs? Ne sèmera-t-elle pas du mécontement, du désordre et de la rébellion? Est-ce que les musulmans de la Syrie, de la Palestine et peut-être du Maroc et de la Tripolitaine ne compteront pas dessus? Comment peut-on la concilier avec le sionisme, projet virtuellement accepté par le président? La phrase est, en réalité, chargée de dynamite. Elle soulèvera des espérances qui ne pourront jamais être réalisées. Je crains qu'elle ne coûte la vie de milliers d'hommes. A la fin elle sera complètement discréditée, elle sera envisagée comme le rêve d'un

idéaliste qui ne s'est pas rendu compte du danger avant qu'il fût trop tard pour mettre le holà à ceux qui s'efforçaient d'appliquer le principe. Quel malheur qu'une telle parole ait été prononcée ! Quelle série de maux causera-t-elle?

Nous savons, en effet, d'après le livre de M. Lansing, que ce qu'il regrettait par-dessus tout, c'était la présence de M. Wilson à Paris comme négociateur amateur parmi les hommes de métier du continent européen. Là était, pour le secrétaire d'État américain, la véritable calamité. Et il faut avouer que tous les documents — son propre livre, comme le livre de M. Tardieu, et qu'on me permette d'ajouter ma propre connaissance de la période en question — témoignent en faveur de sa thèse.

Il est possible, comme nous le verrons plus loin, que si le président avait bien voulu rester à Washington, dans l'attitude hautaine d'un Rhadamante américain, au lieu de venir à Paris affronter le risque inévitable de diminution de prestige qu'impliquaient l'ambiguïté de son rôle et la promiscuité de ses contacts, il eût pu se mettre d'accord avec le Sénat américain. D'abord, cette grande assemblée n'aurait pas été émue par le spectacle d'un chef d'État, qui partageait avec elle, d'après la constitution, le privilège de déterminer la politique étrangère des États-Unis, et qui était livré tout seul aux influences incertaines et même mystérieuses d'une Europe que la tradition de Monroë voulait autant que possible ignorer, et dont cette tradition se méfiait. Mais ce qui est surtout vrai, c'est que, si le président était resté à la *Maison-Blanche*, il est probable que le grand souci des négociateurs, américains et européens, eût été de conclure avec l'Allemagne une paix immédiate. Dans ce cas, la France aurait eu plus de liberté pour faire valoir ses intérêts vitaux, qui étaient et qui resteront longtemps encore ceux du monde entier. M. Lansing a fait tout son possible, il faut le dire, pour dissuader son chef de venir en Europe. Insister trop eût été délicat pour lui, car en l'absence du président, ç'aurait été sur lui, secrétaire d'État, que fût retombée la conduite de la délégation américaine. Lorsque, la bévue commise, M. Wilson, sorti de sa tour d'ivoire, fut descendu au Forum, M. Lansing, d'accord avec le colonel House, fit de nouveau un effort loyal pour l'empêcher de siéger à la Conférence comme délégué. Le

colonel s'est pourtant dévoué avec si peu de succès qu'il n'a jamais pu se défaire de la conviction que ce fut justement cette différence d'opinion entre lui et le président qui marqua le point de départ du malentendu. Car le désaccord à la fin devait surgir entre les deux hommes. Il est regrettable que cette rupture ne se soit pas produite plus tôt, à Paris même, pendant la Conférence, au lieu d'éclater aux États-Unis après la signature de la paix. Si M. Lansing avait eu le courage de donner une démission éclatante en pleine Conférence, dès qu'il aperçut les conséquences désastreuses des méthodes déplorables qu'imposait aux négociateurs l'évidente folie de l'entêtement présidentiel, il aurait certainement conjuré la plupart des maux dont les peuples des deux hémisphères sont aujourd'hui les victimes.

Or, quelle était la marque la plus caractéristique de ce que j'ai appelé la méthode déplorable imposée par M. Wilson et acceptée, malgré eux, par les négociateurs français? Pendant les semaines qui suivirent l'arrivée de la délégation américaine, presque tout le monde à Paris, de même que l'opinion publique aux États-Unis et en Europe, comptait que la première besogne des négociateurs serait de faire avec l'Allemagne un traité préliminaire, avant de s'occuper de la fabrication d'une Ligue des Nations. Là-dessus je puis confirmer les témoignages de M. Tardieu et de M. Lansing (1). Les semaines passaient et le monde impatient commençait à s'étonner et à s'inquiéter de ces renouvellements successifs de l'armistice qui ouvraient les portes aux intrigues allemandes. Cependant M. Wilson se servait de l'intense désir de paix qui était répandu partout pour rendre l'acceptation de la Ligue inévitable. De là de nouveaux retards. M. André Tardieu, dans un sentiment de générosité envers les Quatre et se rappelant, au reste, l'immense somme d'admirable travail qu'avaient faite les commissions et lui-même, défend les négociateurs contre l'accusation d'avoir inutilement prolongé les débats. Pour renforcer son point de vue, il constate que la Conférence de Paris a commencé le 12 janvier 1919, tandis que le Traité était signé le 28 juin. Il a sans doute raison de rappeler « qu'il

(1) Voir aussi l'amusant petit livre, *What Wilson did at Paris*, by Ray S. Baker, p. 38-42. M. Baker était chargé pendant la Conférence des rapports du président avec la Presse et ses témoignages ont de l'importance.

n'y a pas d'exemple, pour une œuvre de cette ampleur, d'une telle rapidité ; le Congrès de Vienne a duré neuf mois ; le Congrès de Westphalie cinq ans, et la tâche était moindre ». Mais il ne faut pas oublier que si la Conférence a commencé le 12 janvier, le président Wilson était arrivé à Paris le 14 décembre, et qu'il n'a même pas trouvé l'occasion, entre ces deux dates, de visiter les pays dévastés pour se procurer une utile leçon de choses, en vue des débats qu'il allait aborder. Que faisait-il, que faisait-on pendant cette période? Nous savons que l'on ne faisait pas la paix. M. Lansing et d'autres membres de la délégation américaine pestaient, mais aucun ne donna sa démission. Aujourd'hui, le secrétaire d'État des États-Unis a fait, avec beaucoup de retard, une terrible amende honorable comme nous le verrons tout à l'heure. Il faut d'abord mettre en regard un passage capital du livre de M. Tardieu :

On s'est plaint, écrit M. Tardieu, que, contrairement aux usages, on ait rédigé un traité de paix, sans construire, auparavant, les classiques propylées des préliminaires. Peut-être eût-il mieux valu qu'un traité sommaire suivît de près l'armistice. C'est ce que les plénipotentiaires français avaient d'abord proposé. Les circonstances ne l'ont point permis. On n'aurait pu signer ces préliminaires ni avant le 15 février, date du départ de M. Wilson pour Washington et de M. Lloyd George pour Londres, ni pendant leur absence et en l'absence également de M. Clemenceau, blessé le 21 par un assassin. Quand, le 15 mars, tout le monde se trouva réuni, le progrès des travaux des commissions autorisait l'espoir d'aboutir vite — espoir légitime, puisque six semaines plus tard le traité était prêt — et on renonça à l'idée des préliminaires. On y renonça aussi pour deux autres raisons. La première, c'est que des préliminaires — c'est-à-dire une paix provisoire et incomplète — eussent précipité la campagne, déjà si ardente, en faveur d'une démobilisation accélérée, dont chacun sentait à la fois la nécessité et le péril. La seconde, c'est que le président Wilson, désireux d'une part de n'avoir qu'un texte, et non deux, à soumettre au Sénat ; désireux, d'autre part, de ne pas séparer la ratification de la paix de celle de la Société des Nations, demandait instamment qu'on ne fît pas de préliminaires et qu'on préparât directement la paix définitive. La ratification du traité par le Sénat américain inspirait aux puissances européennes trop et de trop vives appréhensions pour qu'il pût être question de passer outre, sur cette question de méthode, à l'avis formel du président

des États-Unis. C'est dans ces conditions qu'il renonça à rédiger des préliminaires de paix et qu'on mit sur pied le traité lui-même.

En réalité, la meilleure manière de faciliter la ratification du Traité par le Sénat américain eût été de faire ce que cette grande assemblée demandait, c'est-à-dire — comme je le démontrerai plus tard — de détacher du traité avec l'Allemagne le projet d'une Ligue des Nations. Il s'agissait, en un mot, de préparer tout de suite un traité sommaire qui eût imposé à l'Allemagne les vœux essentiels des Alliés. C'était le plan souhaité par l'état-major américain, et c'était le plan que je m'efforçais de préconiser partout dans les milieux militaires de mon pays tout en répondant à l'objection réelle, justement indiquée par M. Tardieu, celle de précipiter la périlleuse campagne en faveur d'une démobilisation accélérée. Mais voyons maintenant l'amende honorable de M. Lansing :

Le président Wilson savait que j'étais en désaccord avec lui au sujet de l'importance relative d'amener un état de paix aussi rapidement que possible et de la question de l'adoption certaine d'un plan pour l'organisation d'une Ligue des Nations. C'était sa conviction à lui que la rédaction et l'acceptation du *Covenant* primait toute autre besogne imposée sur la Conférence ; qu'il fallait s'en occuper avant tout autre règlement. Moi, de mon côté, j'étais en faveur de la négociation rapide d'un traité préliminaire, court et simple, ou, pour ce qui concernait la Ligue des Nations, il y aurait une série de déclarations et un accord au sujet d'une Conférence internationale à convoquer pour la rédaction d'une convention basée sur les déclarations du traité préliminaire. L'adoption de cette méthode nous aurait donné un état de paix dès les premiers mois de 1919. On aurait repris les relations officielles et commerciales. Les problèmes les plus complexes et les plus difficiles auraient été remis au moment de la négociation du traité de paix définitif, et on aurait eu le temps d'étudier à loisir les buts, le rôle et l'opération pratique de la Ligue avant de façonner l'instrument définitif... Supposez un instant qu'une constitution mondiale (car telle était justement la portée du *Covenant*) pût être rédigée sagement en onze jours. Quel que fût le travail préliminaire qui lui eût été consacré, cette constitution eût semblé démontrer *a priori* un manque complet de compréhension des problèmes à résoudre, sinon une confiance anormale dans les talents et l'intelligence de ceux à qui incombait une telle tâche... Mais le fait est que la plus puissante cause qui ait fait remettre l'examen d'un plan

détaillé d'organisation internationale était qu'une telle méthode, au début des négociations de Paris, retarderait la discussion et le règlement des termes généraux nécessaires pour la restauration immédiate de l'état de paix. Le temps donné à la fabrication du *Covenant* de la Ligue des Nations et la décision de donner au *Covenant* la première place dans les négociations sont justement la cause des retards qui eurent lieu et empêchèrent peut-être une restauration rapide de la paix. Le nier serait inutile. Le fait est trop évident pour avoir besoin d'aucune preuve, et je regrette de dire qu'il est également vrai que le véritable responsable fut le président Wilson. S'il n'avait pas insisté pour qu'un plan complet et détaillé de la Ligue fît partie du traité négocié à Paris, et si, en même temps, il n'avait pas insisté pour que le *Covenant* fût rédigé avant de s'occuper de toute autre matière, un traité de paix aurait été signé, ratifié et, en toute probabilité, mis en exécution dès le mois d'avril 1919...

A vrai dire, je crois qu'en dehors de M. Wilson et du comte Brockdorff, il n'y avait à Paris, pendant l'hiver de 1918 à 1919, personne qui ne déplorât l'étrange méthode de négociations qui avait été adoptée. Le colonel House répète partout, depuis deux ans, qu'il était lui aussi en faveur d'un traité préliminaire à signer aussitôt que possible après l'armistice. Si l'on avait fixé sans retard le montant des réparations, les banquiers du monde eussent pu mobiliser les crédits correspondants et le gâchis économique mondial actuel eût été incontestablement diminué (1). « Assurer la sécurité, dit M. André Tardieu (p. 308), c'était le premier devoir. Organiser la réparation, c'était le second. » Peut-être une saine méthode aurait-elle mis le problème des réparations à la première place. « Peut-être, comme l'écrit un jeune économiste distingué, M. Adolphe Delemer, dans son livre *D'une organisation du travail intellectuel*, peut-être, si le problème des réparations avait dominé les esprits,

(1) Le principe résolu, — c'est-à-dire que les frais de guerre seraient exclus, — tous les débats tournaient autour de la question de savoir combien l'Allemagne pouvait payer. Vu le désaccord à ce sujet, les Quatre décidèrent qu'il serait peu sage de fixer une somme précise. M. Wilson hésita à accepter ce point de vue, convaincu que seul un règlement définitif pourrait amener une situation financière stable. Mais M. Clemenceau et M. Lloyd George l'assuraient que si on fixait un chiffre limité, l'opinion publique les renverserait. Telles sont les circonstances dans lesquelles les Américains proposèrent la création d'une *Commission des réparations* permanente, conception qui permettait à M. Clemenceau et à M. Lloyd George de remettre à plus tard la fixation d'une somme précise.

la sécurité serait-elle venue d'elle-même. En tout cas, le problème des réparations mis au premier rang, le débat se développait avec une ferme logique. » M. Delemer n'a-t-il pas raison lorsqu'il dit encore : « Il était moralement et pratiquement impossible à nos alliés d'élever aucune objection contre l'occupation du Rhin, s'il eût été nettement affirmé que cette occupation gageait l'obligation allemande? » Les États-Unis auraient accepté immédiatement la conception d'une solidarité financière mondiale bornée à la restauration des ruines qui couvraient l'Europe. Nous verrons dans la seconde partie de cette étude, avec quelle infatigable énergie MM. Clemenceau et Tardieu luttèrent pour obtenir l'occupation de la rive gauche du Rhin et des têtes de ponts comme étant indispensable à la sécurité de la France. Toujours M. Lloyd George disait *non*. La France fut contrainte de batailler jusqu'à la dernière heure pour obtenir quinze ans d'une occupation qui aurait dû aller de soi si elle avait été liée à l'exécution du traité.

W. Morton-Fullerton.

(*A suivre.*)

A travers le répertoire lyrique

IV

Samson et Dalila

Les uns ont la grandeur et la force en partage.

Il suffirait de *Samson* pour démontrer que M. Saint-Saëns est de ceux-là. *Samson* est une œuvre forte, *Samson* est une grande œuvre, et ces deux caractères, ou ces deux vertus éminentes, feront le partage aussi de notre discours.

M. Saint-Saëns nous écrivait récemment :

Jadis, un vieux mélomane qui venait souvent chez moi avait appelé mon attention sur le sujet de Samson en vue d'un oratorio, car en ce temps-là cette forme était en faveur. Grâce au *progrès*, elle n'est plus utilisable : il n'y a plus que des concerts d'orchestre. On fait exception pour la *Damnation de Faust*, parce qu'on est assuré d'une recette... Alors que dans les autres pays, Angleterre, Allemagne, Amérique, on peut entendre les grandes œuvres orchestrales et vocales, nous n'en avons plus. Mais passons...

Je connaissais alors un charmant garçon qu'une alliance avait rapproché de ma famille, Fernand Lemaire, qui cultivait la poésie en amateur. J'avais mis de ses vers en musique. Je lui parlai du projet d'oratorio. « Un oratorio ! me dit-il. Non. Faisons un opéra. » Et nous partîmes pour l'opéra. Dès que nous en parlâmes, ce fut un *tolle* général. Un opéra biblique ! Cependant, comme la mode était

à l'opéra légendaire, je ne me décourageais pas. Mon poète avait écrit les deux premiers actes. J'avais de mon côté fait quelques griffonnages, lisibles pour moi seul, du premier acte, et fait tout le second. Mais, chose à peine croyable, à part l'esquisse du prélude, il n'existait *que dans ma tête*, et ayant voulu en donner une idée chez moi à quelques amis, j'écrivis les trois rôles, sans une note de l'orchestre.

J'ai oublié le nom des trois chanteurs, que j'accompagnais naturellement « par cœur », puisque, à l'exception des parties vocales, *rien n'était écrit.*

L'auditoire, restreint mais choisi (Antoine Rubinstein en faisait partie), fut de glace. Pas le moindre compliment, même de simple politesse, ne fut adressé à l'auteur...

Un peu plus tard, ce même second acte fut joué chez moi par Augusta Holmès, Henri Regnault (qui avait une charmante voix de ténor et chantait fort bien), et Romain Bussine. L'effet fut meilleur, mais si peu encourageant, que j'avais fini par ne plus m'occuper de cet ouvrage chimérique. Les années passèrent...

Un jour, j'étais en Allemagne, où j'étais allé pour prendre part à des fêtes musicales présidées par Liszt. Comme je partais pour revenir en France, en faisant mes adieux au maître, l'idée me vint de lui parler de ce projet. « Terminez votre opéra », me dit-il, sans en avoir entendu une note « je le ferai jouer. » Il était, comme vous savez, tout-puissant à Weimar.

Mme Viardot avait alors un regain de voix extraordinaire. Elle avait donné à Weimar des représentations éblouissantes. C'est pour elle que le rôle de Dalila fut écrit. A Croissy, sur un théâtre de société dressé dans un jardin, elle joua la moitié du second acte avec Nicot et Romain Bussine. M. Halanzier, alors directeur de l'Opéra, et quelques autres Parisiens, assistèrent à cette épreuve, dont le résultat fut négatif. Il n'y avait pas d'orchestre, il n'y avait que moi sur un grand piano.

Enfin le moment était venu de représenter l'ouvrage à Weimar, la traduction était faite, quand la guerre de 1870 vint tout arrêter. Ce ne fut qu'en décembre 1873 que *Samson* put voir les feux de la rampe, mais sans Mme Viardot, hélas ! Il était trop tard.

Le succès fut *énorme*, mais sans lendemain. A Berlin, on prétendit que le succès à Weimar ne signifiait rien. On le chanta à Hambourg et ce fut tout.

Ce ne fut qu'au bout de dix ans que l'ouvrage fut donné en français à Rouen. Mais Paris n'en voulait pas. Il a fallu que M. Ritt l'entendît à l'Eden, pour qu'il se décidât à le monter à l'Opéra, l'année de la grande éruption de l'Etna. Et j'ai dû faire en douze jours

le voyage Paris-Etna et retour pour pouvoir assister à l'éruption et à la première répétition de *Samson!*

Pour l'orage du second acte, on m'avait promis des merveilles de mise en scène. Mais sur ces entrefaites, on décida de jouer la *Walkyrie* immédiatement après, et pour ne pas nuire à la *Walkyrie*, on supprima tout ce qu'on m'avait promis. Je dus protester *avec violence* pour obtenir dans le ciel une bande rougeâtre au commencement du second acte, indiquant un effet crépusculaire.

La lettre de M. Saint-Saëns finit ainsi : « J'aurais encore bien d'autres choses à dire. » Nous aussi peut-être. Alors essayons.

Pour commencer, nous ne saurions trop recommander aux personnes qui vont entendre *Samson et Dalila* de ne pas manquer le commencement. *Samson* est un de ces opéras qui commencent tout de suite, sans hésitation, sans embarras et sans détour, enfin ce qui s'appelle commencer, et ce qui ne se fait plus guère aujourd'hui. Dès les premières mesures, la musique se pose et s'impose. Elle nous donne l'impression que nous voilà « partis », que nous sommes en route, et que nous irons loin. Voulez-vous que nous fassions la route ensemble, toute la route? Parmi les routes de France, il n'en est pas de plus large, de plus sûre et de plus belle.

In medias res. Et ce « milieu », c'est d'abord l'esclavage d'Israël, son deuil, ses gémissements et sa prière. Tout cela s'exprime par une symphonie, premièrement pour orchestre seul, pour orchestre et chœurs ensuite, qui lentement déroule derrière le rideau son cours magnifique d'ampleur et de continuité. On rapporte qu'à la première représentation du *Boris Godounow* de Moussorgski, une voix s'écria dans la salle : « La force s'est révélée. » Elle se révèle ici. Non pas qu'elle y éclate encore — attendez ; mais plutôt elle y couve. Contenue et latente, elle est déjà sensible, autant que la grandeur, en ce portique, et nous dirions, s'il s'agissait de la Grèce et non d'Israël, en ces propylées sonores.

Ici déjà se reconnaît le musicien de race, et de la plus glorieuse, de celle que les Bach et les Hændel, pour n'en citer que deux, ont fondée. Remontons par la pensée aux années soixante du siècle dernier et demandons-nous qui des nôtres était alors capable de commencer sur ce ton, dans ce style, et de le garder. Tout le long de la magistrale introduction, les grandes formes sonores, instrumentales et chorales, vives

et lentes, vont se succéder. Après le solennel *andante*, c'est un *fugato* plus rapide. La musique méditait, contemplait, douloureuse ; énergique et bientôt irritée, elle agit. Avec quelle vigueur et quelle assurance ! Quelles bases la soutiennent ! En quel ordre, avec quel nombre et quelle mesure elle est disposée ! Dans l'unité peut-être un peu sévère du tableau, mais sans la rompre, elle introduit la variété. Oui, sans la rompre, sans manquer jamais à la loi, souveraine en tout l'ouvrage et dès le commencement, des vastes généralisations et des grands partis pris. Pas une fois nous ne verrons le musicien s'arrêter à « cette infinité de petites affections et de petites circonstances qui accompagnent les passions de l'âme et qui en sont comme les satellites » (1). Parmi les « circonstances » du récit biblique, il en est, même de grandes, que le théâtre aurait eu quelque peine à représenter : entre autres, plus que les autres, les trois cents renards attrapés, attachés queue à queue et lâchés, avec une torche entre deux queues, à travers les moissons des Philistins. J'en passe, de ces travaux ou de ces exploits du Juge en Israël, qu'énumère la Bible et qui sont connus : l'arrachement des portes de Gaza et la mâchoire d'âne qui ne tua pas moins de mille Philistins. Plutôt que de célébrer séparément de tels épisodes, la musique en a condensé la grandeur et la force dans le rôle de Samson au premier acte : dans ses reproches et ses promesses à son peuple, dans ses appels à son Dieu, dans ses héroïques et victorieuses fureurs contre ses ennemis.

Lauda Sion salvatorem
Lauda ducem et pastorem
In hymnis et canticis.

La première partie de ce premier acte n'est qu'une suite d'hymnes et de cantiques, de véritables psaumes, les premiers de pénitence, les suivants d'allégresse et de triomphe.

Il faut avouer que les Philistins, en musique au moins, ne se montrent pas indignes des Hébreux. Dans le satrape Abimélek et surtout dans le grand-prêtre de Dagon, Samson trouve de rudes interlocuteurs. Le second parle tout de suite et parlera jusqu'à la fin le plus vigoureux langage. Fût-ce après la défaite des siens, il excelle dans l'invective

(1) Perrault.

et la malédiction. Mais l'imprécation du héros est la plus forte. Sillonnée par des éclairs d'orchestre, elle jaillit de ses lèvres en feu comme certaine apostrophe de Joad à Mathan :

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété,
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.

La fureur de Samson prend toutes les formes, tous les styles, récitatif et chant tour à tour.

Pour éclairer la victoire des Hébreux, voici que le soleil se lève. Sur la peinture musicale de son lever il y aurait beaucoup à dire. Mais, comme écrivait Stendhal, et justement à propos de musique : « Je le sens trop, de telles sensations peuvent s'indiquer, mais ne se communiquent point. Quelle duperie de parler de ce qu'on aime ! » Qui décrirait avec des mots ces touches simples et larges, cette lente progression d'harmonies et cette montée des ondes sonores imitant l'ascension des ondes de lumière. Elle est suivie d'une prière d'actions de grâces, magnifique de calme et d'austérité. Même adoucie, apaisée, rien n'amollit cette musique, et surtout rien ne l'énerve. « *Da robur, fer auxilium.* » Nous ignorons si M. Saint-Saëns, comme on dit, « fait oraison ». Mais, qu'il l'ait ou non demandé, de telles pages attestent qu'il a reçu le don de force et le secours d'en haut.

Fortement aussi les deux moitiés — à peu près — de ce premier acte s'opposent. Dans la musique et par elle une parole du héros biblique s'accomplit. Samson disait du miel trouvé dans la gueule du lion : « Le doux est sorti du fort. » Nous le voyons ici, nous l'entendons en sortir. Comment, avec quelle simplicité, mais quelle délicatesse, par quels degrés, par quelles nuances exquises, tout cela ne saurait s'exprimer sans recourir au langage technique. « *Voici le printemps, nous portant des fleurs* », chantent les jeunes Philistines. Il n'y a qu'un moment, tout était sévère, tout était nu. Tout se vêt et se pare, tout s'égaie et rit. La grâce succède à la grandeur, mais elle en garde encore le souvenir et comme l'empreinte. Je ne sais pas de musique où le sentiment, la passion même — et celle de l'amour — soit à ce point exempte de faiblesse. Écoutez seulement les premières paroles de Dalila, si chaudes et si graves :

Je viens célébrer la victoire
De celui qui règne en mon cœur.

Suivez tout son discours et le trio d'après, où sa voix, celle de Samson et du vieillard hébreu, tissent ensemble une si forte trame. Avec cela, de quelle finesse est le passage, par une modulation imprévue et délicieuse, de la danse des jeunes filles à la cantilène enchanteresse : « *Printemps qui commence!* » Rien de faible non plus, encore moins de maniéré ni de mièvre dans l'amoureux enchantement. Auprès de ce chant-là, toute chanson, de printemps aussi, paraît légère et frivole. Où trouver, en quelle mélodie française, avec plus de noblesse et de fermeté, plus d'étendue et de profondeur? Chateaubriand a parlé quelque part de « je ne sais quelle longueur de grâce ». On pourrait en parler ici, mais d'une grâce sérieuse et, si l'on ose dire, forte. Chaque note, et cela dès les premières mesures, a son importance ; chacune signifie, chacune insiste. Certain port de voix, sur un intervalle de neuvième montante (soyons précis, pédant au besoin), est autre chose qu'un agrément heureux : il a sa valeur expressive, il enveloppe, il embrasse. Aussi bien, cet écart unique excepté, la cantilène se meut d'abord en un espace étroit. Mélodie d'amour, elle suit le conseil du fabuliste aux amants heureux : elle voyage « aux rives prochaines ». Deux strophes, ou deux « reprises » la composent. Mais à ces mots : « *En vain je suis belle* », quelle antistrophe passionnée, ardente, remplit tout l'entre-deux ! Par le rythme, par les « valeurs », elle ressemble à la strophe, elle en dérive, en procède ; mais par le timbre des notes plus basses, par le chant des violons qui s'unit au chant de la voix, elle y ajoute et la fortifie. Bientôt, de mesure en mesure, plus haut que la voix, qui reste grave, encore et toujours plus haut, les violons s'élèvent. Puis, redescendant peu à peu, note par note, et les liant l'une à l'autre, ils rendent à la voix féminine la mélodie première qu'un orchestre plus plein, plus savoureux, va maintenant accompagner, ou mieux soutenir. Ce n'est pas tout. Écoutez quelques minutes encore. Pas à pas, Dalila se retire et la musique suit, imite sa lente et trompeuse retraite. Pour cela que faut-il? Presque rien : la mesure demeurant la même, un mouvement à peine ralenti, un rythme (trois notes par temps au lieu de deux), à peine altéré. Mais c'est assez pour alanguir un instant la fin du voluptueux épisode. Une à une les dernières sonorités se dissipent dans l'air, à la manière des parfums, et l'on pense au mot de Shakespeare : « L'arrière-goût des douceurs est ce qu'elles ont de plus doux. »

Second acte. — Pour écouter, pour admirer, n'attendez pas le grand duo d'amour, et dans ce duo la phrase amoureuse par excellence, depuis longtemps célèbre : « *Mon cœur s'ouvre à ta voix.* » Le duo qui précède, le duo de haine, où le grand prêtre et Dalila conspirent la perte de Samson, est à peine moins beau. A peine est-il moins passionné. Diderot disait avec raison, dans un de ses *Salons*, qu' « il peut y avoir de l'ordonnance sans expression ». Mais dans ce premier duo comme dans le suivant et comme dans les meilleures pages de M. Saint Saëns, l'expression n'est pas inégale à l'ordonnance. Le grand prêtre commence par faire à Dalila un magistral exposé de la situation. En voici les premiers mots :

La victoire facile
Des esclaves hébreux
A délivré la ville.

Petits vers, mais grande musique : deux strophes symétriques, identiques même, dramatiques aussi et tout près d'être émouvantes par l'ampleur du mouvement, par la vigueur du rythme, par l'aplomb de la mesure et de la chute finale, enfin par l'effervescence et le bouillonnement continu d'un orchestre qui, sans la couvrir, fait plus, beaucoup plus que seconder la voix. Égales en éloquence aux déclarations du prêtre, plus variées et plus libres, les répliques de Dalila se succèdent, chacune ajoutant à l'amertume, à l'âpreté de celle qui précède. Comme il est loin, l'amour qui chante ici, de l'amour à la Gounod, surtout à la Massenet. C'est l'amour à base de haine, ou plutôt, cruel, et par la pensée déjà meurtrier, c'est le mensonge de l'amour. L'aveu musical de la trahison féminine, trois fois essayée, et trois fois en vain, est digne de la poésie (nous parlons maintenant de la poésie d'un Vigny) :

Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux (1).

Après plus de soixante années, le style du discours lyrique nous paraît encore nouveau, tant y est juste le rapport et la convenance étroite entre la voix d'une part, et de l'autre,

(1) *La Colère de Samson.*

l'orchestre qui tantôt la soutient, tantôt l'attaque de biais et la harcèle, tantôt l'interrompt pour l'exciter et l'irriter davantage, et tout cela sans en gêner, à la fin de la période, la magnifique effusion. Elle va, cette voix féminine, s'épanouir plus librement, plus largement encore, dans les deux strophes centrales du long duo d'amour. Aussi bien, il s'en faut que leurs alentours soient indifférents. Un souffle croissant anime, exalte la scène entière. Le plan, la conduite et le progrès en sont classiques. Pas un épisode secondaire qui n'ait sa raison et sa valeur. Au plus fort de l'action, des haltes, des silences la détendent sans la rompre. Sur la seconde strophe de Dalila (*Ainsi qu'on voit des blés les épis onduler*), une coulée de flûte passe, légère et fraîche, où nous croyons sentir « les souffles de la nuit *flotter* sur Galgala », sans que d'ailleurs la musique nous éclaire mieux que la poésie sur la situation, ou seulement sur l'existence de cette localité au nom mélodieux. Ce n'est là qu'un détail d'orchestre, entre beaucoup d'autres. Quant à la symphonie proprement dite, elle règne sur toute la fin du duo, y compris l'irruption des Philistins. Elle y développe, elle y élabore les thèmes déjà familiers ; elle y déchaîne les orages du ciel avec ceux de la passion, et pourtant, maîtresse d'elle-même, fût-ce au paroxysme de la violence, elle les domine et les ordonne toujours.

On ne répétera jamais assez le mot de Beethoven : « La musique est esprit et elle est âme. » Pour ne pas trouver le second élément ou la seconde moitié de son être dans la musique de M. Saint-Saëns, il faudrait ignorer le cantique, ou plutôt le psaume encore, et de pénitence, *De profundis* ou *Miserere*, qu'est l'admirable et je ne crains pas de dire le sublime *lamento* de Samson captif, aveugle et tournant la meule. « Expression plutôt que peinture », a dit aussi Beethoven, avec non moins de raison. Le dehors pittoresque tient ici peu de place. Le détail matériel, l'instrument du supplice, l'effort et la peine physique, il suffit, pour indiquer tout cela, d'un accent rythmique et comme d'une pesée de l'orchestre sur chaque temps de la mesure. Dès le début du prélude, une plainte s'y mêle, une de celles où naguère la douleur des Hébreux s'exhalait. Le timbre désolé d'un hautbois la fait encore plus touchante et pendant un instant, une esquisse de fugue ajoute à la signification morale du thème une valeur, une beauté de pure musique.

Et cette musique, d'un bout à l'autre de la scène, est la plus libre qui se puisse concevoir. Récitatif ou déclamation, mélodie véritable, dialogue de la voix et de l'orchestre, écho de chœurs lointains, elle prend toutes les formes du discours lyrique et les fond toutes ensemble, harmonieusement. C'est un chant et ce sont des pleurs.

Ed ecco pianger e cantar s'udie.

Des phrases de ce chant, moins que des phrases, trois ou quatre mots à peine, s'élèvent, s'élancent, retombent. Nulle intonation mélodique n'a jamais trahi plus d'accablement que la chute de ces deux vers, dont on voudrait citer non les paroles, mais les notes :

Ils m'ont ravi la lumière du ciel,
Ils m'ont versé l'amertume et le fiel.

Palestrina jadis, en un motet immortel : *Peccantem me quotidie*, a fait chanter le pécheur endurci. « Quel état ! Et quel état ! » Aussi contraires par le sujet que dissemblables par le style, le chef-d'œuvre d'autrefois et celui d'hier se répondent et peut-être s'égalent. Je ne sais en vérité lequel l'emporte et je ne décide point entre cette impénitence et cette contrition. Rappelons-nous les premières scènes de l'ouvrage en écoutant celle-ci. Alors les trompettes, les harpes, accompagnaient les exploits du héros et ses prières. Sa plainte aujourd'hui n'éveille plus d'autres voix que celle d'un hautbois qui soupire. Sous les fenêtres de sa prison, son peuple lui aussi désespère et maudit le chef qui l'a livré. Peu à peu tout se tait, hormis ce hautbois en détresse. Au dehors, au loin, la solitude, l'abandon se devine,

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs.

Le tableau final (le temple de Dagon) est le triomphe de l'esprit. Non pas au moins que l'âme en soit absente : l'âme de Samson, comme tout à l'heure humiliée et s'humiliant elle-même par deux fois sous les outrages du grand-prêtre et de Dalila. Ailleurs, partout ailleurs, quand nous parlons d'esprit, nous prenons le mot en plus d'un sens. On pourrait d'abord qualifier de spirituelle, spirituelle avec ironie, avec

férocité, la tranformation ou le travestissement, à l'orchestre et sur les lèvres de Dalila, du thème d'amour en thème de dérision et d'opprobre. C'est ici l'un des passages, et le plus notable, où le musicien de *Samson* a recouru, modérément d'ailleurs, au procédé, chez nous peu connu alors, du *leit-motiv*. Quant à l'ensemble du finale, il est permis d'y voir un chef-d'œuvre d'esprit, autrement dit cette fois, d'intelligence et d'entendement. « Une forme large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi... des conditions de régularité, de sagesse, de modération et de raison, qui dominent et contiennent toutes les autres » (1), voilà, n'est-ce pas, les conditions du génie classique, et celles aussi du finale de *Samson*. Les Philistins célèbrent autour de l'autel de Dagon leur triomphe et leur dieu. Le grand prêtre et Dalila entonnent les premiers un cantique à deux parties, lesquelles se suivent en s'imitant l'une l'autre. On appelle « canon » cette imitation et cette suite. En même temps le quatuor à cordes « attaque » un motif d'une vigueur, d'une rigueur un peu scolastique et sur cet axe inébranlable orchestre et voix commencent de se mouvoir et de tourner. Le double thème se développe à la manière d'une chaîne sans fin. Bientôt le chœur répond aux deux chorèges par une psalmodie très douce, à laquelle des séries d'accords parfaits donnent l'expression vaguement orientale d'un mysticisme impassible, presque hébété. Le tournoiement s'accentue et s'accélère. Une ivresse religieuse gagne la foule. La spirale mélodique enroule à l'infini ses anneaux ; elle se creuse en un tourbillon où les voix et les instruments viennent s'engloutir, où les notes invinciblement attirées se précipitent, pour se heurter au centre immobile et rejaillir comme des fusées d'écume en gammes étincelantes. « Jamais de bornes, mais toujours des bases », répétait volontiers Gounod. On pourrait écrire ces mots à toutes les pages, y compris et surtout les dernières, de *Samson et Dalila*.

Force et grandeur, avons-nous dit en commençant. L'une et l'autre vertu ne se reconnaissent pas seulement à l'audition ou à la lecture de cette musique. Des souvenirs de poésie, et non des moindres, viennent encore éprouver en quelque sorte la beauté de l'ouvrage et confirmer notre sentiment. Nous les avons évoqués au passage. Que les

(1) Sainte-Beuve.

textes de la Bible, que les vers d'un Racine, d'un Vigny, s'éveillent en notre mémoire aux accents d'un Saint-Saëns, il n'y a là, dira-t-on peut-être, que le signe d'analogies extérieures et vaines, de comparaisons qui ne sont pas raisons. Nous y trouverions plutôt, à la gloire du musicien, des correspondances mystérieuses, mais profondes, et qui ne trompent pas. Lisez l'histoire du héros d'Israël dans le *Livre des Juges*, puis dans la partition française. Rien ici ne vous donnera l'impression d'une faible et pâle copie. Ni les événements ne vous paraîtront réduits, ni les personnages dégénérés. Que si l'on rentre maintenant dans l'ordre de la seule musique, il est impossible de ne pas rattacher celle de *Samson* aux plus nobles, aux plus purs chefs-d'œuvre de l'art classique. Elle en descend, elle en « procède » et, sans les imiter, elle s'en inspire. Un *Samson* a d'illustres ancêtres, ne fût-ce que les oratorios de Hændel, mais il leur ressemble moins par la figure que par l'esprit. Derrière la musique d'un Saint-Saëns et je dirais presque sous elle, on croit toucher le fond solide, inébranlable et peut-être éternel où cette musique s'appuie. Fermement assurée, il n'en est pas une autre qui nous rassure davantage. A l'heure trouble et peut-être funeste où nous sommes, en musique même, elle est capable de nous défendre et de nous sauver. Invoquons-la, évoquons-la. Le grand écrivain, musicien sans le savoir, ou du moins plus musicien qu'il ne croit, qu'est Maurice Barrès, nous disait dans un de ses derniers récits : « Il y a des airs qui vont jusqu'aux sanctuaires de l'âme mettre en activité nos sagesses, nos folies et des ferments de nous-mêmes inconnus. » La musique de *Samson* ne met en activité que nos sagesses. Elle est sage elle-même, elle est salutaire, elle est exactement le contraire de celle que Barrès appelle, en ces pages aussi, « la musique de perdition ».

CAMILLE BELLAIGUE.

Souvenirs de captivité et d'évasion[1]

III

En sortant de la gare de Staufen, nous prîmes, mes compagnons et moi le premier chemin qui s'offrait à nous dans la direction du Sud.

Nous suivions toujours le même ordre de marche : Guerrande et moi trottant en avant, le « feldwebel » suivant en cornac. Notre chemin nous conduisit devant une échoppe de menuisier posée près de la route. A côté d'une grosse meule qui tournait se trouvaient une vieille femme et un prisonnier russe. Stoll entra, demanda de l'eau pour remplir sa gourde. Nous l'attendions, Guerrande et moi, sur la route, contemplés par le prisonnier russe qui nous dévisageait avec de grands yeux. La Bavaroise remplit la gourde et indiqua à Stoll la direction de Steibis par où nous devions passer.

La prononciation allemande de Stoll et jusqu'à son dialecte le servaient. Dans ces régions de frontière, le dialecte bavarois se confond presque avec le dialecte suisse.

La nuit tombait. Au premier détour de la route, nous pénétrâmes sous le taillis qui bordait le chemin à droite. Là, dans l'ombre de notre cachette d'où nous distinguions vaguement à travers la brume les toits en tuile de Steibis, serrés sous de petits arbres qui nous déversaient de temps en temps sur la tête leur provision de pluie, nous nous con-

(1) Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet 1921.

certâmes à voix basse. Fallait-il dès à présent nous débarrasser de nos uniformes? Nous étions peut-être trop près du village et il y avait encore un petit peu de jour.

Nous résolûmes de poursuivre notre chemin.

Nous quittâmes la route pour nous engager dans un sentier encaissé et tout à fait sombre sur le bord duquel nous aperçûmes bientôt une toute petite cabane abandonnée, aux planches disjointes, quelque resserre à outils sans doute.

Nous nous y tapîmes en silence au milieu du foin qui jonchait le sol. Au bout de deux heures, l'obscurité tout à fait venue, après cet interminable et faux crépuscule de jour de pluie, nous nous dépouillâmes de nos uniformes. Des deux soldats français et du feldwebel bavarois, il ne resta plus que trois civils. Stoll était le plus réussi de nous trois dans sa nouvelle transformation, avec son petit chapeau tyrolien pointu, sa gourde de peau de chèvre et sa culotte de montagnard.

L'uniforme boche et les uniformes français, pour une fois réconciliés et unis dans leur sort de défroques, allèrent s'entasser sous des couches de foin. Si le hasard voulait qu'ils fussent jamais découverts, quel drame imaginerait le paysan qui trouverait confondues sous la paille, dans cette cabane perdue, une tenue allemande et deux tenues françaises?

Je ressentis, cette transformation opérée, un véritable soulagement. Si notre tentative devait avorter, les risques courus par notre camarade Stoll étaient désormais les mêmes que les nôtres. Découvert porteur d'un uniforme allemand, il s'exposait à des dangers dont je n'étais que trop conscient.

La nuit définitivement tombée, nous quittâmes à pas de loup notre cabane-vestiaire. Il pouvait être 10 heures du soir.

Nous suivîmes pendant longtemps à la file indienne un sentier très étroit qui montait et qui nous menait, ainsi que nous le constations à l'aide de nos boussoles lumineuses, dans la direction du sud.

Nous progressions en silence, tâchant d'étouffer nos pas, retenant les cailloux que la pente faisait rouler sous nos semelles, nous arrêtant toutes les dix minutes pour écouter en comprimant notre souffle. Nous avions conscience de traverser une région dangereuse et surveillée où une prudence redoublée était de rigueur. Un incident de route, qui soudainement nous coupa la respiration, vint nous prouver à quel point cette vigilance était indiquée.

Nous avancions lentement sur notre sentier obscur, quand une nappe de clarté projetée brusquement devant nous sur le chemin nous cloua sur place. Instinctivement nous nous jetâmes tous les trois à terre sur le bord du sentier en faisant le mort. La gerbe lumineuse oscillait, se déplaçait, tâtonnant dans l'ombre : nous étions « cherchés » par un projecteur.

Après quelques instants passés collés au sol, sans souffler, nous nous éloignâmes en rampant du sentier et nous engageâmes dans un pré sur notre droite. De là, placés en dehors du faisceau lumineux qui nous avait lâchés, nous suivîmes l'action du projecteur qui continuait par tâtonnements à explorer en profondeur le sentier où nous n'étions plus ; nous distinguions parfaitement la direction d'où venait le rayon. Son foyer d'émission était pour nous le point dangereux sur lequel nous avions failli nous jeter et qu'il s'agissait maintenant pour nous de tourner : sans nul doute, nous avions devant nous un poste frontière dans lequel, en même temps que le phare, veillait l'œil du douanier.

Nous avancions maintenant dans l'herbe, nous heurtant de temps en temps, au milieu d'une obscurité complète, à des clôtures en ronces artificielles. Nous franchissions les fils barbelés en nous efforçant de faire le moins de bruit possible.

Les nuages dont le ciel était chargé s'éclaircissant un instant et la lune donnant une très faible clarté, nous pûmes constater que nous avions dépassé l'obstacle, un groupe de maisons qui se distinguaient vaguement dans l'ombre. L'une de ces maisons, placée en vedette sur le chemin, devait être le poste de douane.

Nous contournâmes vivement un hangar — où la Providence n'avait mis aucun chien — et retombâmes sur notre sentier, ayant réalisé cette difficile opération de la marche de nuit : éviter un point sur une route, le tourner et retrouver sa direction.

Le petit chemin rocailleux que nous continuions à suivre s'élevait toujours en pente raide. Il y avait plusieurs heures que nous montions ainsi, sans doute vers quelque crête ou quelque plateau, maintenant toujours, malgré les lacets, notre direction sud. Nous vérifiions toutes les cinq minutes notre orientation d'un regard jeté sur nos boussoles lumineuses.

Une pluie violente se mit à tomber. Toute l'eau tenue en

suspens depuis plusieurs heures dans les nuages noirs qui masquaient la lune s'abattit en trombe sur le chemin. Nous progressions lentement, les yeux fouettés par l'averse, tâtant notre route à l'aide de pieux trouvés dans la cabane qui nous avait servi de vestiaire et emportés en guise de bâtons.

Nous marchâmes toute la nuit sous une ondée qui ne cessait une heure que pour reprendre de plus belle.

Nous tombions dans des fondrières, dans des marais, dans des ruisseaux que nous n'apercevions pas, dont la présence ne nous était révélée que par le bruit du courant et dont nous explorions la profondeur en y entrant jusqu'aux épaules. Nous nous heurtions à des troncs, à des rochers, butions sur mille obstacles, nous ensanglantions les paumes et les genoux, et finalement nous relevions pour reprendre notre marche d'aveugles, nous appelant de temps en temps au milieu des ténèbres mouillées pour ne pas perdre contact. Une nuit de marche dans les solitudes de la haute montagne, en dehors de tout sentier frayé, sous la pluie, dans le noir total, prend vite une allure de cauchemar que seuls pourront tout à fait comprendre ceux qui ont tenté l'expérience.

A l'aube nous nous trouvâmes dans une contrée singulière : le sol était fait d'une sorte de gazon spongieux gorgé d'eau, dans lequel les pieds enfonçaient en produisant des glouglous ; ce gazon était semé de fleurs des Alpes ; tout autour de nous étaient disséminés d'énormes quartiers de roche, à moitié envahis par une végétation moussue et grimpante. Ces immenses blocs, semés partout à perte de vue, évoquaient l'idée d'un paysage de cyclopes. Dans l'aurore pâle, la pluie continuait à tomber, non plus une averse d'orage, mais la pluie des hautes altitudes qui n'est que du brouillard glacé et qui vient des nuées trop basses accrochées par le sol. Ces nuées paresseuses, d'une blancheur opaque, elles nous entouraient de toutes parts, traînant en écharpes sur les blocs de roche, sur les croupes de gazon, nous mettant aux épaules leur linceul d'humidité qui nous faisait frissonner.

Nous n'avions rien pour nous réchauffer, ni feu, ni eau-de-vie. Sur nos corps, nous avions les loques glacées de nos vêtements, dans nos sacs les loques trempées de nos biscuits convertis en panade. Nous étions excédés de fatigue.

Au cours de la matinée, le temps s'éclaircit un peu. Nous pûmes inspecter plus nettement l'horizon. Nous nous trou-

vions dans une contrée désertique. Les énormes blocs de roche qui nous entouraient avaient dû rouler d'une crête qui nous dominait. Aucun son ni humain ni animal n'arrivait à nos oreilles. Nous nous trouvions sur un terrain à forte pente, à peu près à mi-chemin entre le crête rocheuse et le fond de la vallée.

En regardant avec attention dans cette dernière direction, nous finîmes par distinguer une petite cabane dont une cheminée fumait. Dans ce paysage de désolation il y avait donc une présence humaine !

L'épuisement où nous nous trouvions et plus encore l'état spongieux de nos vêtements nous commandaient impérieusement, si nous voulions être en état de poursuivre notre route, de nous reposer et de nous sécher. La petite cabane de la vallée nous envoyait d'en bas, par la fumée de son toit, l'appel tentant de son âtre. Nous calculâmes les dangers de la visite ; ils ne nous apparurent pas comme assez grands pour pouvoir contre-balancer les avantages. La chaumière était isolée. Dans cette contrée sauvage, il n'y avait à craindre ni le télégraphe, ni le téléphone. Nous étions trois...

Avant que nous eussions atteint la porte, une tête de femme, de jeune paysanne, — sans doute effrayée par l'arrivée de ces trois voyageurs à l'aspect insolite — se montra à une lucarne. Stoll, notre chef de file et notre interprète, parlementa en soulevant son petit chapeau tyrolien. « Nous faisions une excursion alpestre ; nous nous étions perdus dans la montagne. Nous avions marché toute la nuit sous la pluie et étions épuisés. Pourrait-on nous donner un coin de grange pour nous sécher un peu? Nous reprendrions ensuite notre route? »

La femme ouvrit la porte ; elle paraissait être seule dans la chaumière et ne semblait point très rassurée par l'arrivée de ces vagabonds trempés, hirsutes et armés de gourdins. La cordialité d'accent de Stoll, nos sourires, ne parvenaient point à éclairer tout à fait sa physionomie. Elle nous mena à la grange, sans beaucoup parler, et se retira. Par une courte échelle de poulailler, nous arrivâmes à un gros tas de foin sec qui nous parut le paradis et au milieu duquel nous nous engloutîmes voluptueusement, sans quitter nos vêtements mouillés. Ceux-ci, dans le foin, ne tardèrent point à dégager une buée moite au sein de laquelle, épuisés, harassés, nous nous endormîmes, sans perdre de temps.

Quand nous nous réveillâmes de cette bienfaisante et réparante torpeur, — au bout de combien d'heures? — un rayon de soleil oblique traversait la lucarne et éclairait le tas de foin. Le soleil était déjà bas à l'horizon. Il était temps de décamper. Nous nous étirâmes, secouâmes les brins de foin de nos vêtements et de nos cheveux et redescendîmes l'échelle de poule Dans la pièce du bas, nous trouvâmes avec la femme un jeune paysan d'une quinzaine d'années. Nous nous approchâmes avant de partir du fourneau allumé et sur lequel mijotait une soupe bien tentante et nous offrîmes le plaisir d'exposer un instant à la bonne chaleur nos vêtements et nos personnes encore incomplètement séchés. Puis, remerciant et soulevant nos chapeaux, nous prîmes congé de nos hôtes involontaires qui nous voyaient partir avec une expression mal dissimulée de soulagement. En franchissant le seuil, nous demandâmes de quel côté se trouvait l'Autriche : « Nous venions des parages de Bregenz et c'était là que nous voulions retourner. » Le jeune paysan nous indiqua du bras la direction.

Nous repartîmes en file indienne, nos pieux à la main, vers la crête qui fermait la vallée et constituait sans doute la frontière. Les nuées s'étaient dissipées, et il n'en restait plus que quelques légers flocons envolés très haut dans le ciel. Le soleil, qui s'inclinait vers l'horizon, était encore assez chaud pour nous sécher le dos et nous ranimer le cœur. Il pouvait être 5 heures du soir.

Il nous semblait, en levant les yeux vers la crête qui limitait l'espèce de cirque où nous nous trouvions, qu'à peine une heure de marche nous en séparait. Nous ne comptions pas avec la limpidité de l'air de la montagne qui rapproche les objets, ni avec la dure pente que nous avions à gravir. Nous n'arrivâmes en fait que vers 8 heures aux abords de la crête.

Vers cette heure se place une des scènes les plus mouvementées de mon existence. Je devais au cours de la guerre voir trois fois la mort de près : la première fois à l'attaque du Xon lors de ma première blessure, la seconde fois dans ces montagnes de Bavière et à l'heure où m'amène cette page de mon récit, la troisième fois quelques jours plus tard au cours de la même évasion.

Depuis quelque temps nous marchions, Stoll, Guerrande et moi, attachés les uns aux autres par une corde (la corde

fabriquée au camp de Lechfeld dont j'ai déjà parlé). Cette précaution classique des alpinistes nous avait été inspirée par la pente de plus en plus raide et difficile que nous gravissions. Nous grimpions à pic, en nous aidant des genoux, des mains, de nos pieux que nous fichions dans le sol devant nous pour y prendre appui. Dans ces conditions, la corde reliant nos corps était indiquée ; on connaît les avantages du procédé : si l'un des ascensionnistes glisse, il est retenu par ses camarades.

Nous n'étions plus qu'à quelques mètres de l'arête presque perpendiculaire de rocher qui séparait le versant bavarois du versant autrichien.

Nous touchions presque le but quand se présenta un endroit particulièrement difficile. Il s'agissait de passer, de sauter d'un rocher sur un autre, en utilisant une toute petite bande de gazon qui était le seul endroit où pût poser le pied. Ce gazon des hautes altitudes, d'un vert si frais, si tentant à l'œil, est affreusement perfide pour le pied qui s'y fie : il est aussi traître qu'une pente savonneuse. Nous connaissions le danger, mais nous n'avions pas le choix. Ce passage périlleux était la seule issue.

Stoll, qui était en tête de file, s'aventura le premier, s'accrocha à une branche, passa. Guerrande le suivit. Je venais en queue. Trois mètres de ficelle à peu près, reliée à nos pieux, nous séparaient les uns des autres. Je pris mal mon élan, sautai, mais tombai quelques centimètres en dehors de la bande horizontale de gazon ; mon pied porta sur la partie déclive de l'herbe que je voulais éviter. Je glissai immédiatement sur cette affreuse herbe savonnée et m'effondrai. Je n'étais retenu sur la pente que par la corde passée à mon poignet et fixée par l'autre bout à mon pieu planté dans le sol. Sous moi j'avais une perspective vertigineuse de rocs à pic. Mon corps reposait par le dos sur un plan incliné à quarante-cinq degrés. J'essayai de me hisser à la force du poignet, conscient d'ailleurs du risque que ces efforts comportaient d'ébranler le pieu auquel la corde était fixée et qui était mon seul poit d'appui au-dessus de l'abîme. Ce piquet arraché, je m'en allais à la dérive sur la pente gazonnée, d'une course accélérée de mètre en mètre et qui s'achèverait en écrasement dans les roches. Pendant cinq minutes, je tentai de me hisser ; mon corps, placé sur le dos et de ce fait dans une mauvaise position d'effort, glissait et retombait

toujours sur ce maudit gazon huilé. Mes forces s'épuisaient dans cette lutte inutile. Je sentais s'approcher le moment où je ne pourrais plus tenir et m'abandonnerais à la mort. Mes camarades, à l'abri au pied d'un solide arbuste, contemplaient à quelques mètres de distance ma détresse avec horreur. Ils devaient me dire plus tard qu'ils suivaient sur mon visage le creusement de l'effort, le progrès de l'épuisement, qu'ils voyaient l'ombre envahir mes yeux. Mon camarade Stoll se leva. Sans un retour sur lui-même, avec l'élan des grands cœurs, il jeta sa vie dans le danger pour me secourir. Il me cria : « Tenez bon, ne lâchez pas ! j'arrive ! » Je refusai, en lui criant à mon tour que s'il fallait mourir, j'aimais mieux, mourir seul. Il ne se laissa pas arrêter, parvint jusqu'à moi, consolida en terre le pieu auquel j'étais suspendu, et s'arc-boutant à cet appui qui supportait maintenant le poids de nos deux corps et qui, fléchissant, nous eût tous les deux entraînés à l'abîme, me tendit la main. J'étais sauvé par le plus noble geste de camaraderie.

Réunis après cette passe dangereuse et qui avait failli nous être fatale, nous accordâmes à nos nerfs une halte bien gagnée d'une dizaine de minutes ; nous reprîmes avec une précaution redoublée notre ascension vers le sommet. La crête fut atteinte en moins d'un quart d'heure. Le soleil venait de se coucher. Il pouvait être 9 heures du soir (heure de guerre, en fait 8 heures). Notre pied foulait en cet instant la ligne même de la frontière, une bande de sol rocailleux d'un mètre de largeur. Nous avions sous les yeux d'un côté la Bavière, de l'autre l'Autriche. Nous n'avions plus qu'à nous laisser glisser sur le versant autrichien.

Se sentir hors d'Allemagne, n'avoir plus de terre allemande aux semelles, c'était déjà pour nous un sentiment si neuf et si puissant ! Il nous semblait que notre poitrine s'emplissait de la brise du large.

Dans un buisson fourré où nous fîmes halte pour prendre un petit repas et attendre la nuit en inspectant la vallée autrichienne qui s'étendait sous nos yeux, nous fûmes brusquement mis sur pied par un bruit étrange et violent qui nous semblait tout proche. Cela tenait du grognement et du ronflement et paraissait menaçant. « Un ours », dit Stoll, tout bas, en bondissant. Ce n'était pas un ours, mais bien un izard que nous aperçûmes tout près de nous en nous retournant et qui, dès qu'il vit des visages humains, prit

une fuite sauvage et sonore, au milieu d'un éboulement de pierres et de terre. Quelques minutes plus tard, alors que nous avions repris dans notre fourré notre position d'attente silencieuse et tapie, nous vîmes passer lentement un beau renard contre nos pieds.

Ce furent les seuls douaniers que nous rencontrâmes en franchissant la frontière dans cette région abrupte. Nous avions décidément bien choisi notre point de traversée.

L'ombre vint. Nous rebouclâmes nos sacs sur nos épaules et descendîmes dans la vallée.

Je ne retracerai point le détail des jours de voyage qui suivirent. Ils ne furent marqués par aucune aventure particulièrement saillante. Le trajet parcouru est jalonné du nord au sud-ouest par les villages de Hittisau, Lingenau, Egg, Schwarzenberg, Loch, Hof. La voie ferrée fut franchie quelques centaines de mètres au nord d'Egg. Nous restions fidèles à la tactique qui consiste à éviter les agglomérations. Tous ces gros villages — dans ce pays de montagnes où les chutes d'eau fournissent partout l'énergie électrique, étaient, la nuit, éclairés *a giorno* par des lampes à arc. Nous observions dans notre voyage la règle habituelle de l'évadé : la marche de nuit, le repos le jour ; plus tard, dans des régions absolument sauvages où nous n'avions à craindre aucune rencontre, nous fîmes également des trajets de jour....

Ce fut au soir d'une de ces journées de marche, qu'à la lisière d'un bois, se dévoila brusquement à nos yeux un spectacle inoubliable : une immense nappe d'eau bleue, éclairée par le soleil couchant s'étendait à pic sous nos pieds, distante à peine de quelques kilomètres et se confondant, en montant à l'horizon, avec le ciel comme la mer aperçue d'une montagne. C'était la grande nappe du lac de Constance. Nous connaissions l'émotion des Grecs de la retraite des « Dix-Mille » arrivant sur le Pont-Euxin et criant : « Thalassa ! »

Nous arrivâmes devant le hameau d'Ebnit pendant la nuit. Nous perdîmes là notre orientation et au lieu de traverser le torrent du Dornbirner Ach en franche direction ouest, nous continuâmes à suivre le sentier qui longeait la rive droite du torrent. Ce chemin nous emmenait vers le sud.

Nous marchâmes toute la nuit en montant, au milieu d'une obscurité profonde, guidés par le mugissement des eaux de

la rivière encaissée et profonde qui roulait à côté de nous entre deux murailles de roc, explorant, à l'aide de nos bâtons qui nous servaient d'yeux, le bord de l'abîme ouvert sous nos pieds.

Au petit jour, dans une aube glacée, après avoir gravi des pentes escarpées toute la nuit, nous nous trouvâmes au milieu d'un paysage singulier, dont le vague aspect de cauchemar correspondait à la demi-hallucination de nos cerveaux épuisés par les privations, la fatigue et plus encore l'absence de sommeil. La suppression du sommeil jointe à l'extrême surmenage physique produit chez le marcheur une sorte d'automatisme, de rêve éveillé dans lequel les contours du réel se brouillent et prennent des aspects de mirage. Elle fait de lui un somnambule. Le chemin, les heures, la nuit, le jour, tout se confond et se mêle. Les jambes continuent d'aller, les pieds de faire honnêtement leur office, alors que la cervelle commence à se détraquer. La citadelle fléchit avant les défenses extérieures. Il faut avoir connu cet état d'hallucination dans l'épuisement, cette désagrégation de notre moi psychique et ce bizarre parallélisme des idées qui s'égarent et des jambes qui tiennent bon, pour le comprendre tout à fait.

Nous nous trouvions sur une croupe de montagnes fort élevée à en juger par les nuages qui traînaient à nos pieds et dont les lambeaux venaient s'effilocher sur le gazon court et dru. Le paysage était constitué par des mamelons réguliers et verdoyants qui moutonnaient autour de nous.

Nous repartîmes dans la brume du matin qui nous mettait son manteau glacé sur les épaules. Nous marchions au hasard, simplement pour éviter de geler sur place, ruisselant des gouttes d'eau qui se condensaient sur nos vêtements. Il y avait jusqu'au fond de nos os de la fatigue et de l'humidité.

Au bout de quelques heures de marche, nous crûmes distinguer une colonne de fumée. Nous nous orientâmes sur ce signe de présence humaine. Nous avions bien devant nous une cabane.

Dans une salle basse, aux portes obscures, nous trouvâmes contre un fourneau allumé un paysan et une femme. Stoll, notre parlementaire, fit le petit discours d'usage : « Nous nous étions perdus au cours d'une excursion dans la montagne ; nous venions de Bregenz. Nous demandions

l'autorisation de nous reposer un peu avant de reprendre notre route. »

Cette autorisation nous fut accordée par l'homme, sans aucune bonne grâce, je dois le dire, d'une voix basse et méfiante, avec un pli hostile au milieu du front. Nous grimpâmes le long d'une échelle de poulailler et à travers une trappe, jusque dans une soupente, où nous passâmes quelques heures à l'abri, mais non au repos. Nous restions accroupis dans le noir, l'oreille tendue, l'esprit aux aguets. Nous étions dans une fromagerie. Un coup d'œil jeté en passant dans la pièce du bas nous avait permis d'apercevoir de larges bassines de cuivre rouge et les grands disques des fromages, genre Emmenthal, rangés le long de la muraille. Des odeurs de beurrerie montaient jusque dans notre soupente.

Nous nous rendions parfaitement compte de la défiance éveillée par notre passage insolite, par notre aspect minable et transi de voyageurs de grand'route sur lesquels il pleut depuis une semaine. Nous ne devions ressembler que de très loin à de bons et braves touristes de Bregenz qui ont quitté leur lit le matin lestés de brioches et de café au lait. Seuls nous rassuraient la solitude du lieu et notre nombre.

Au bout d'un certain temps passé dans notre galetas obscur, nous entendîmes, à travers la trappe qui s'ouvrait sur la pièce du rez-de-chaussée, une voix nouvelle, une voix d'homme. Rester plus longtemps dans cette soupente où la trappe, fermée d'en bas, nous eût mûrés, devenait de l'imprudence.

Nous redescendîmes. Le fourneau, chauffé au rouge, faisait dans l'obscurité de la pièce une lueur sombre. Il dégageait une douce chaleur dont notre carcasse transie avait l'instinctif désir, le désir animal de se rapprocher. La prudence nous commandait de résister à la tentation et de nous arracher au plus vite à la tiédeur de cette pièce que remplissait une bonne odeur de fromage fondu.

D'après ce que nous comprîmes, l'homme qui venait d'arriver était un inspecteur municipal en tournée, chargé des réquisitions de beurre et de fromages.

Nous ne nous attardâmes pas en causeries ni en adieux.

Après avoir demandé la direction d'Ebnit, nous franchîmes le seuil avec un *Grüsz Gott* rapide et disparûmes sous la pluie sans nous retourner.

Le temps s'était en effet, pendant notre arrêt dans la

cabane des fromages, décidément mis au sale. A cette hauteur nous étions au milieu des nuées. Celles-ci se résolvaient en pluie abondante au-dessus de nos têtes. L'averse serrée qui s'abattait sur nos épaules (une averse de montagne drue et froide), l'ombre du crépuscule qui descendait, l'incertitude sur notre orientation, le sentiment, toujours si déprimant pour le marcheur, d'avoir fait fausse route et de revenir sur ses pas, tout s'accordait pour rendre l'heure grise. Nos sacs remontés sur nos épaules, — nos malheureux sacs tyroliens envahis par l'eau et où ce qui nous restait de biscuit et de chocolat se confondait dans une panade informe, — nous faisions le gros dos contre la pluie et toute la tristesse glacée qui tombait du ciel.

Nous redescendions le sentier en lacet que nous avions péniblement gravi pendant la nuit. Des amas de feuilles mortes pourries, des troncs d'arbres jetés au travers de notre route, abandonnés par la main des hommes et livrés à la moisissure du temps et des pluies, donnaient au paysage cette odeur de mort et cet aspect de désolation qui rendent si poignante la solitude de la haute montagne. Dans ces régions où l'homme ne vit point, la nature sent le cadavre.

Au bout de plusieurs heures de marche, nous arrivâmes devant Ebnit, devant ce village posé comme un nid d'aigle dans la montagne et que nous avions manqué la veille. Il y avait encore assez de jour pour que nous puissions distinguer la blancheur des maisons.

Nous nous tapîmes dans un buisson pour attendre que la nuit fût complète avant d'entreprendre la traversée du village. Nous n'étions plus très loin du terme de notre voyage. Une prudence redoublée était de mise.

La pluie avait cessé.

Vers 11 heures du soir, nous traversâmes le village sur la pointe des pieds. Aucun volet ne s'entr'ouvrit sur notre passage, aucun aboiement de chien ne s'éveilla. Les fenêtres restaient closes et obscures. Tout dormait.

A quelques mètres au delà des dernières maisons une petite bâtisse carrée nous arrêta net dans notre marche, tant son apparence était insolite. Placée en vigie sur le bord de la route, détachée du reste du village, cette maisonnette était violemment éclairée depuis le haut jusqu'en bas. Ces fenêtres lumineuses dans la nuit, contrastant avec l'obscurité du village, avaient un aspect frappant. Au milieu du sommeil

des autres maisons, cette demeure, seule au bord du chemin, avait l'air de veiller.

Nous pensâmes tout de suite au poste de douaniers bavarois et au phare qui nous avaient arrêtés dans la nuit, près de Staufen.

Nous fîmes halte dans l'ombre pour réfléchir.

Nous ne pouvions éluder le passage contre la maison suspecte et en quelque sorte sous ses feux. Nous nous trouvions dans une véritable gorge très escarpée où aucun détour n'était possible. Le sentier frayé nous était la seule voie ouverte. Précisément, le caractère de défilé, de « passe » d'un tel endroit donnait de la vraisemblance à l'hypothèse de quelque poste de gendarmerie.

D'autre part, demeurer plus longtemps dans une attente qui ne pouvait nous apporter aucune solution ne servait de rien. Nous prîmes notre parti. Si la fatalité voulait qu'un chien donnât l'éveil, nous étions perdus.

Une fois de plus la Providence nous servit.

Nous longeâmes les murs suspects, à la file indienne, sur la pointe des pieds et en retenant notre souffle. Nous passâmes devant une porte éclairée et ouverte qui projetait sur le chemin sa nappe de clarté.

Il me semblait que mon cœur sonnait l'alarme et que le craquement de mes semelles devait s'entendre à une lieue à la ronde.

Encore vingt pas. Nous étions de nouveau dans l'ombre. Sauvés !

Ce fut le moment que choisit un petit chien pour faire entendre dans la maison un faible jappement. Il retardait. C'était un mauvais douanier.

Nous accélérâmes l'allure sans nous retourner.

La nuit protectrice nous enveloppait maintenant de toutes parts de ses voiles. Nous gravissions un sentier rocailleux et abrupt qui serpentait le long d'une gorge profonde hérissée de sapins. La pluie avait cessé. Derrière des nuages épais, la lune, à son premier quartier, nous envoyait une faible clarté qui nous permettait à certains moments d'entrevoir obscurément le paysage qui nous entourait. Nous marchions en montant toujours au milieu de grands sapins noirs dont quelques-uns jetaient leurs racines comme de grosses cordes enchevêtrées et noueuses au travers du sentier. Les interminables lacets que nous suivions nous me-

naient vers une crête que nous atteignîmes vers minuit. La lune à ce moment se dégagea assez de son enveloppe de nuages pour nous permettre de distinguer nettement les objets qui nous environnaient. Devant nous, une barrière à claire-voie fermait le chemin. A notre droite, nous avions une bâtisse obscure qui paraissait abandonnée.

Nous poussâmes la petite barrière et passâmes sans nous attarder.

Une cinquantaine de mètres plus loin nous attendait un spectacle qui nous fit battre le cœur.

Nous avions atteint l'autre versant de la montagne. Sous nos pieds, au fond de la vallée nouvelle qui s'ouvrait devant nous, des points lumineux, régulièrement espacés, étincelaient dans la nuit ; les uns s'égrenant en ligne indéfinie vers l'horizon, les autres ressemblant à de courtes barres transversales et perpendiculaires à ce cordon brillant. La ligne continue, c'était la grande voie ferrée qui va de Bregenz au tunnel de l'Arlberg ; les barres transversales, c'étaient les ponts du Rhin. Le paysage tant de fois étudié sur la carte se révélait à nous dans l'obscurité. Nous le déchiffrions à travers l'ombre.

Le Rhin, la suprême barrière avant la liberté, le grand fleuve auquel tendaient nos espoirs, dont une rive était suisse et l'autre ennemie, nous ne le voyions pas encore, mais nous savions qu'il était là sous nos pieds, qu'il roulait dans la nuit ses eaux profondes tout contre cette trace lumineuse au fond de la vallée.

Nous touchions à la frontière. Nous résolûmes, après nous être concertés à voix basse, d'attendre l'aube avant de reprendre notre marche en avant.

La pluie se remit à tomber. Une pluie d'orage en lances serrées qui claquait sur nos mains et notre figure. Nous nous blottîmes sous de grands sapins en remontant les épaules, dans l'attitude — que j'ai déjà tant de fois décrite — de l'oiseau qui se hérisse sous l'ondée. Appuyés aux troncs d'arbres, épuisés de fatigue et de privations, nous dormions littéralement debout.

Quand la première pâleur de l'aurore parut, il fallut secouer Guerrande qui, raidi, contracté, semblable à un bloc ruisselant d'eau, ne voulait plus se réveiller.

Le spectacle qui se développait maintenant sous nos yeux, dans une perspective de panorama, était plus enchanteur

encore que nous ne l'avions prévu à travers la nuit. Non pas encaissé dans des rocs, mais ondulant paresseusement dans la plaine, le Rhin, comme un grand serpent luisant dans la pâleur de l'aube, déroulait devant nous ses anneaux d'argent. Nous l'avions craint sauvage, et voilà qu'il nous apparaissait débonnaire. « L'Oise près de Senlis », murmura Stoll.

Ces vues en perspective, du haut d'un sommet, trompent souvent. Nous croyions toucher le Rhin. A vol d'oiseau, nous n'en étions guère séparés que par trois kilomètres. Avec les lacets de la route, il fallait, en fait, en compter quinze.

Nous devions en faire l'expérience la nuit suivante.

Nous utilisâmes la première heure de l'aurore pour nous rapprocher du but, pour descendre vers le fleuve.

Quand nous jugeâmes que le jour devenait trop cru, nous nous arrêtâmes sur le petit sentier qui dévalait en pente raide vers le Rhin et nous jetâmes de côté dans une anfractuosité de rochers où nous résolûmes de passer la journée.

Nous étions là bien abrités, au milieu d'un éboulement de rocs et de fouillis d'arbres et de buissons, à une centaine de mètres environ du sentier. La vue de ce dernier nous était masquée ; mais, à plusieurs reprises au cours de la journée, nous pûmes par l'oreille constater qu'il était fréquenté. Le passage des voyageurs nous était signalé par cette dégringolade de pierrailles qui accompagne toujours les semelles du marcheur sur une pente rapide.

A travers les arbres, nous voyions le Rhin luire au fond de la vallée. Il étincelait maintenant sous le soleil, semblait du métal en fusion. Chose étrange : dans la pleine lumière de midi il paraissait plus éloigné que dans la grisaille de l'aube. Nous distinguions des bancs de sable au milieu de son lit. Ces bancs pouvaient fournir au nageur une halte précieuse que nous nous promettions d'utiliser. Nous repérions d'avance l'endroit le plus favorable pour la traversée : la limite sud de l'anse dessinée entre Hohenems et Lustenau.

Autre chose nous plaisait moins quand nous examinions attentivement le fleuve : des sortes de rides qui moiraient sa surface à certaines places. « Ce sont les remous du courant », disait Stoll. Ce courant devait être plus fort que nous ne l'avions jugé le matin.

Durant cette journée d'attente qui nous parut longue, nous partageâmes notre temps entre la contemplation du Rhin, la grande barre d'eau lumineuse et mobile qui nous

fascinait, quelques collations de biscuit et de chocolat (nos dernières tablettes) et quelques paroles à voix basse. Nous ne parlions pas beaucoup. L'attente, l'insupportable attente pesait sur nos cœurs. Nous touchions au dénouement.

Avec la goguenardise qui n'abandonne jamais des Français, surtout dans les moments où il faut un peu dompter la carcasse, nous plaisantions de macabre façon sur l'état dans lequel on retrouverait nos cadavres si nous restions dans le Rhin. Guerrande me blagua sur mon « testament ». Je rédigeais au crayon, sur mon genou, un billet d'adieu, un petit feuillet crasseux, destiné à me survivre au cas où je me noierais.

La nuit venue, nous nous remîmes en marche. Nous laissions dans nos creux de rochers nos bottines cloutées, nos sacs tyroliens, nos musettes. Nous n'emportions que trois ou quatre biscuits dans la poche de notre vareuse. Nous comptions arriver au Rhin en deux heures. Pour faire moins de bruit, nous avions chaussé des espadrilles.

Ce fut une nuit gâchée, une nuit de déception.

Nous marchâmes plusieurs heures en suivant les lacets en pente raide des sentiers. Peu après notre départ, une pluie d'orage se mit à tomber. Nous perdîmes notre orientation. L'averse était si violente qu'elle nous aveuglait et nous empêchait de consulter nos boussoles lumineuses couvertes d'eau. Notre chemin, sous ses cataractes de pluie, reprenait sa destination naturelle de torrent, selon l'habitude de ces sentiers rocailleux de la haute montagne qui ne sont en été que des torrents desséchés. Nous glissions dans des fondrières, nous rétablissions laborieusement sur nos jambes, avancions péniblement en luttant contre la bourrasque.

A un carrefour, nous nous perdîmes tout à fait.

Après avoir erré au hasard jusque vers 2 heures du matin dans une obscurité épaisse, au milieu de trombes d'eau, nous nous arrêtâmes pour délibérer.

C'était folie de poursuivre sans but cette marche d'aveugles. Nous risquions de nous faire surprendre par l'aurore dans quelque région très habitée et découverte où nous nous ferions immédiatement arrêter.

Je fus d'avis de rebrousser chemin, de remonter la pente et de tenter de retrouver le creux de rocher qui nous avait servi d'abri pendant la journée précédente. Mes camarades partagèrent cette opinion.

Nous parvînmes au petit jour, transis, harassés, après une interminable ascension, dans les régions que nous avions quittées la veille au soir le cœur battant d'espoir.

Nous eûmes beaucoup de peine à retrouver notre anfractuosité de roc. Nous y arrivâmes cependant après d'épuisantes recherches. Accablés par les privations, l'absence de nourriture, plusieurs nuits de marche et de pluie, nous ne tenions plus sur nos jambes.

La journée qui se levait nous fut clémente. Le bienfaisant soleil nous donna sa chaleur et sa vie, nous sécha, nous réconforta.

Nous résolûmes de ne pas recommencer l'aventure de la veille et, pour éviter une erreur de direction, de nous mettre en route dès le crépuscule.

Cette nuit-ci — la nuit du 20 au 21 juillet — devait, nous le sentions tous les trois, être décisive. Coûte que coûte, le Rhin devait être abordé avant le jour. Dans quelques heures nous serions ou sur le sol suisse, ou dans les prisons autrichiennes, ou dans les eaux du fleuve. Nous ne pouvions nous payer le luxe d'une seconde nuit gâchée. Nous n'avions plus chacun que deux ou trois biscuits et nous touchions à l'extrême limite de nos forces. N'ayant plus de miroir en poche, je ne pouvais me rendre compte de mon aspect, mais je pouvais juger celui de mes compagnons : leur visage était décomposé par la fatigue.

Nous partîmes vers 8 heures du soir. Nous avions deux heures de jour devant nous. Le temps, à l'inverse de la veille, était sec.

Nous dévalâmes rapidement vers Hohenems, gros village que nous atteignîmes vers 11 heures. De grandes lampes électriques à arc y brûlaient, éclairant violemment les routes désertes. Nous étions au fond de la vallée, à quinze cents mètres du Rhin.

Pour éviter les rues et les lumières, nous passions derrière les maisons, traversant les jardins, les cours, les vergers, escaladant les clôtures, laissant parfois un bruit de bois cassé derrière nous. Dans cette marche de cambrioleur, c'est miracle qu'aucun chien n'ait donné l'alarme.

Notre cœur battait de la fièvre du but tout proche, palpable. Dans une heure, nous devions être en Suisse.

A un moment, nous entendîmes nettement des voix sur la route en même temps qu'une lumière électrique s'approchait.

J'étais à vingt mètres de la route, heureusement dissimulé dans l'ombre, mais, précisément à cette minute, empêtré dans une palissade aux piquants de laquelle mes vêtements s'accrochaient. Je restai immobilisé dans la position que j'occupais, à califourchon sur ma palissade, retenant mon souffle, adressant des prières au ciel pour que le bois ne craquât pas en s'effondrant sous mon poids. Je tournai légèrement la tête vers la route. Éclairée par une lampe de poche, une patrouille autrichienne s'avançait venant de la direction de Götzis : deux hommes et un officier. Je distinguais parfaitement les uniformes. Les trois hommes passèrent en causant à haute voix, sans se douter de la singulière posture dans laquelle un Français se trouvait à quelques mètres d'eux et qu'un rayon de lampe électrique, tombant de ce côté, leur eût révélée. Je l'avais échappé belle !

Nous attendîmes que le bruit des bottes autrichiennes se fût éteint sur la route, consultâmes nos boussoles et piquâmes droit vers l'ouest. Au bout de dix minutes, nous étions devant un remblai de ballast : la voie ferrée de la vallée du Rhin. Nous la traversâmes en rampant sur le ventre. Aucun *Wer da?* (halte-là) de sentinelle ne vint nous clouer au sol. La voie n'était pas gardée en cet endroit.

Un peu plus loin, nous nous heurtâmes à un canal. Nous le franchîmes, en ayant de l'eau jusqu'aux épaules et de la vase jusqu'aux genoux.

Après le canal, nous entrions dans un paysage nouveau : une forêt de roseaux et de joncs qui nous arrivaient jusqu'au-dessus de la tête. En même temps le sol, sous nos pieds, devenait marécageux et spongieux. C'était la végétation des bords du fleuve.

Nous marchâmes assez longtemps à la file indienne au milieu de cette mer de roseaux. La nuit, au-dessus de nos têtes, était pure et étoilée. Le silence n'en était rompu que par le léger froissement des joncs créé par le sillage de mes camarades. Toutes les cinq minutes, nous nous arrêtions pour écouter. A un moment, un son nouveau vint se mêler au froissement des joncs : une sorte de froissement aussi, indistinct, confus et pourtant puissant, la rumeur sourde que fait le courant d'un grand fleuve dans la nuit. Nous arrivions au Rhin.

Nous n'avions pas fait vingt mètres qu'un autre bruit arrêta notre sang dans nos veines : un jappement de chien

qui s'élevait, clair dans la nuit, sur notre droite. L'alarme était donnée.

D'autres aboiements se firent entendre. Puis des voix humaines encore lointaines. Nous étions dépistés et suivis. Nous arrivâmes au bord de l'eau, courûmes le long d'une berge en pierre. Notre fuite ressemblait à un hallali. Les aboiements de chiens — des chiens de police sans doute, dressés pour les patrouilles, — se rapprochaient de nous ; les coups de voix plus menaçants, plus nourris, indiquaient que la bête tenait la piste et gagnait du terrain sur le gibier.

Nous parvînmes haletants à un endroit de la rivière où un banc de sable luisait faiblement au milieu de l'eau. Stoll, arrivé le premier et déshabillé en un clin d'œil, s'était jeté à l'eau. Guerrande le suivit à quelques secondes d'intervalle. J'étais le dernier. Les aboiements de chien nous talonnaient. Pour quitter plus vite mes bottines, je fis sauter le lacet de cuir avec mon couteau de poche, enlevai ma vareuse et sautai dans l'eau ayant conservé mon pantalon. Celui-ci devait me perdre.

J'avais fait une vingtaine de mètres à la nage, quand une voix cria de la berge : « *Halt!* » Je continuai à nager. Un coup de feu retentit. Une sentinelle autrichienne avait tiré sur moi. La nuit était assez claire pour que la tête d'un homme à la nage se distinguât nettement au-dessus du miroitement de l'eau et pût servir de point de visée. J'avanai encore de quelques mètres à ce moment, mon pantalon de velours, alourdi par l'eau, glissa jusqu'à mes chevilles. Je me trouvai ligoté par les pieds et coulai à pic. J'eus à ce moment l'impression très nette que j'étais perdu. Je connus la sensation de l'asphyxie, la détresse de la bouche qui s'ouvre pour crier et qui se remplit d'eau. En ramassant toutes mes forces, je revins à la surface à l'aide des bras. Je ne pouvais espérer traverser le Rhin ainsi, les jambes immobilisées, et tentai de rejoindre la rive autrichienne, qui était encore beaucoup plus près de moi que la rive suisse. Je l'atteignis absolument à bout de souffle ; quelques mètres avant d'aborder, mon pantalon, comme une lourde loque trempée, se détacha de mes pieds et fut entraîné par le courant.

Devant moi, sur la berge, il y avait une ombre dressée : sentinelle autrichienne. Une idée me traversa la cervelle comme un éclair. Dans le gilet que j'avais conservé, il y avait un billet de cent marks. Je me rappelai la scène du

grenier dans le hangar aux colis d'Hammelburg, le soir de ma deuxième évasion ; l'argent glissé dans la main du Boche, l'acceptation ; je pensai qu'une tentative de corruption était pour moi le seul moyen de reprendre l'eau et de tenter, débarrassé du vêtement qui avait failli me couler, la traversée du fleuve à la nage. Me rejeter dans le Rhin à deux mètres de la sentinelle, littéralement au bout de son fusil, sans avoir acheté au préalable sa complicité ou du moins sa passivité, était folie.

Je marchai droit sur l'homme. Par deux fois dans la nuit, il cria : « *Halt!* » Je ne m'arrêtai pas ; un marché comme celui que je projetais ne pouvait se faire que de la main à la main. A la seconde sommation, le soldat autrichien fit feu sur moi, presque à bout portant. Je m'effondrai comme une masse.

Une balle de 11 millimètres (le calibre dont se servent les Autrichiens) m'avait troué le bras droit, quelques centimètres au-dessus du coude, saccageant les os, les nerfs, l'artère.

Ceux qui connaissent les blessures de guerre et les effets de destruction des projectiles massifs tirés à très courte distance (dans mon cas moins d'un mètre) ne s'étonneront pas quand je leur dirai qu'un mois après ma blessure, le trou de sortie de la balle dans mon bras tuméfié était large à y mettre les deux poings. Une destruction aussi totale de tous les tissus et de tous les nerfs d'un membre est cependant exceptionnelle, de l'avis des médecins qui me soignèrent. La balle autrichienne avait fait du beau travail.

Ce qui suivit le coup de feu flotte pour moi dans le brouillard. Je poussai des cris, des appels, puis perdant du sang par l'artère ouverte de mon bras, m'évanouis.

Le récit de ce qui se passa alors me fut fait plus tard par des bouches autrichiennes, bien plus tard encore en France par la bouche de mes deux héroïques camarades d'évasion.

Cet héroïsme, des paroles inutiles, un long récit, des éloges, ne feraient que l'affaiblir. Voici les faits dans toute leur sécheresse.

Stoll et La Guerrande avaient réussi à traverser le Rhin. Ils étaient sur la rive suisse, sauvés, libres, quand ils entendirent le second coup de feu de la sentinelle autrichienne, mes cris de douleur et de détresse. Perdre la liberté aussi chèrement acquise ou abandonner un camarade blessé aux mains de l'ennemi, ils n'hésitèrent pas.

Ils retraversèrent le Rhin à la nage, risquant une seconde fois leur vie dans le courant, abordèrent la rive autrichienne, « la rive ennemie », qu'ils venaient de quitter, sous la menace de canons de fusil abaissés vers eux. La sentinelle autrichienne qui avait tiré sur moi n'était plus seule. Des patrouilles attirées par le bruit s'étaient jointes à elle. Nus et désarmés, en présence de ces forces, mes camarades étaient de nouveau prisonniers. Ils s'approchèrent de moi, me trouvèrent gisant sur le sol évanoui, me firent une ligature au bras pour arrêter l'hémorragie de l'artère, puis me transportèrent, l'un me tenant par la tête, l'autre par les pieds, comme une loque, dans une cabane de douaniers.

En me sacrifiant leur liberté, ils m'avaient sauvé la vie.

Pour mesurer la magnanimité de ce sacrifice, il faut penser à ce que représente le sol libre après trois ans d'exil, à tout ce qu'il représente de prodigieux enivrement dans la fierté et dans le bonheur !... Quitter *cela*, rentrer volontairement chez l'ennemi !...

Dans la cabane de douaniers, mes yeux étaient ouverts, mais ne voyaient plus. Je sortais de temps en temps de l'évanouissement pour y retomber l'instant d'après. Des sortes de roues aveuglantes tournaient devant mon regard.

Guerrande profita d'un instant où je paraissais conscient pour se pencher sur moi et me demander qui j'aimerais mieux voir d'abord : un prêtre ou un médecin. J'optai pour le prêtre. Je reçus l'Extrême-Onction dans la première pâleur du jour, dans une chambre du presbytère d'un village voisin où j'avais été transporté sur une voiture à bras. Mes deux camarades se tenaient à mes côtés. Quand le prêtre autrichien m'eut donné les derniers sacrements, ils m'embrassèrent longuement, puis quittèrent la pièce.

Je ne devais les revoir qu'après la fin de la guerre à Paris...

*
* *

Le coup de feu de la sentinelle autrichienne, en mettant un terme à mes désirs d'aventures (je ne devais plus retrouver l'usage du bras droit), met en même temps le point final à ces *Souvenirs*.

Ma convalescence fut longue et lente. Jusqu'à mon rapatriement, je ne devais plus connaître que la vie d'hôpital. Infirme, j'étais plus un malade qu'un soldat. En tout cas,

j'étais désormais incapable de tenter de nouveau un de ces retours en France par mes propres moyens dont j'avais tant et si longtemps rêvé. Je devais me résigner à ne rentrer dans mon pays qu'avec un convoi de grands blessés. J'avais été si près de le revoir autrement, valide et prêt à le servir de nouveau !

Je dois à la vérité de dire ici que les Autrichiens, dont j'étais maintenant le prisonnier, me traitèrent avec beaucoup d'humanité et de cœur. Je restai entre leurs mains jusqu'au mois de février 1918, à l'hôpital de Bregenz d'abord (jusqu'au 15 octobre), puis au *garnisonspital* de Linz sur le Danube.

Dans le courant du mois de février, le ministère de la guerre bavarois insista auprès des autorités autrichiennes pour que je fusse ramené en Allemagne. Je repassai infirme, escorté de deux sentinelles baïonnette au canon, cette frontière austro-allemande que j'avais franchie sept mois auparavant, libre et avec tant d'espoirs au cœur.

Je passai les mois de mars, avril et mai aux environs de Munich, à l'hôpital de Fürstenfeldbruck d'abord, à l'infirmerie du camp de Puchheim ensuite. Le 25 mars, la commission médicale suisse, chargée des rapatriements, m'avait, sans hésitation et sur la simple vue de mon bras droit atrophié et paralysé, classé parmi les « échangeables », c'est-à-dire que j'étais désigné pour revenir directement en France sans être interné en Suisse.

Dans les derniers jours de mai, des préparatifs de départ furent faits au camp de Puchheim pour un convoi d'échange. Ce fut le moment que choisit le colonel commandant du camp, une brute à face humaine du nom de Weissenberger, pour me faire sortir de l'infirmerie où j'étais depuis plus d'un mois avec d'autres blessés et me faire conduire en prison sans l'ombre d'un prétexte.

Je m'en voudrais de ne pas rapporter ici ce dernier petit fait, le geste d'adieu de l'Allemagne, qui donne une mesure exacte de l'humanité germanique.

De la cellule où j'étais verrouillé, j'entendais parfaitement, à travers la lucarne, les préparatifs de départ de mes camarades, les appels, la rumeur joyeuse des derniers équipements. Je me demandais, le cœur étouffé d'angoisse, la raison de ce coup de théâtre, de cette arrestation sans motif. Cette raison, je n'osais la préciser clairement et cependant, de minute en

minute, à mesure que le temps coulait dans l'obscurité de mon cachot et que s'approchait l'instant du départ, elle s'imposait à moi avec plus de force : on m'isolait pour me retenir comme gage, on me « mettait à l'ombre » pour que je ne pusse communiquer avec mes camarades partants ; l'Allemagne me gardait entre ses griffes.

Ce n'était pas tout à fait cela. L'Allemagne voulait jouer simplement avec son prisonnier, comme le chat avec la souris. Elle voulait lui donner les affres de la mort pour le libérer à la dernière minute. Le colonel Weissenberger avait eu cette inspiration, qu'il jugeait sans doute spirituelle et propre à laisser à un Français prisonnier une dernière et douce impression de la captivité !

A 10 heures du matin une clé grinça dans la serrure du cachot. Un sous-officier boche me jeta ces mots : « Vous avez deux heures pour vous préparer. Vous partez à midi. »

Le cortège du départ, le trajet en chemin de fer, Constance, le passage de la frontière suisse, la voix joyeuse de l'infirmière suisse nous annonçant dans le wagon, pendant que dehors le soleil inondait la campagne en fleur : « Messieurs, vous êtes chez nous. Vous êtes libres », la traversée de la Suisse, les fleurs, les bouquets aux portières du train, l'accueil de fête dans les gares de toutes ces figures éclairées de tendresse pour notre pays, l'arrivée à Lyon, la *Marseillaise*, le visage retrouvé de la France, visage cher et meurtri, contracté à cette heure par la plus poignante émotion (le Chemin des Dames), peut-on dire tout cela?...

Le 2 juin, à 6 heures du soir, à Lyon, devant la porte de l'Hôtel-Dieu où j'étais hospitalisé, une silhouette que reconnut mon cœur avant mes yeux s'avançait au-devant de moi. Je ne dirai rien de plus de cet instant. Il y a des minutes de la vie que les mots ternissent...

ROBERT D'HARCOURT.

Ode à sainte Jeanne d'Arc[1]

Retour étrange des temps,
Vertu de la même terre :
Par la ville solitaire
Un peuple ému se répand.
— Quelle est celle qui s'avance
Avec le glaive, la lance,
Sous la flamme du drapeau,
Puissante comme une armée,
D'innocence couronnée
Et tendre comme l'agneau?

Vignerons du sol natal,
Levez la suprême coupe!
Tous nos destins se recoupent
Sur le parvis triomphal.
— Là, Clovis courbe la tête,
La nuit même de la fête
Anniversaire d'un roi
Plus roi que les rois du monde,
Et dont l'averse féconde
Toute race de son choix.

(1) Cette *Ode triomphale* a été lue à Reims à l'occasion du retour de la statue de Jeanne d'Arc, le 17 juillet, jour anniversaire du sacre de Charles VII. Cette cérémonie avait été organisée par l'Association des écrivains combattants.

Là, sous le dais de l'été,
Une jeune fille armée
Recoud avec son épée
Le royaume divisé.
O grande pitié de France!
Dans les cœurs sans espérance
L'allégresse fait retour,
Par l'invincible délire
Que, seule, une vierge tire
De son inflexible amour.

Là, vont se briser les chars
Du meurtre et de la conquête;
Là, devant nos étendards,
Le souffle ardent de la bête
Expire dans son poison,
Dans les fausses oraisons
D'un peuple fou de sa force :
De l'arbre double des tours
Dont le soleil fait le tour
L'enfer n'aura que l'écorce.

Admirez cette rencontre :
Au lieu du couronnement
Un destin nouveau nous montre
Le haut bûcher de Rouen;
Le feu sur la forêt sainte
Imprime sa noire étreinte
Et Jeanne fait partager
Son martyre avec sa gloire
Au temple tout plein d'histoire
Que l'Histoire veut broyer.

— Las! ils ont brûlé nos saints;
Ils ont ravi son sourire
A l'Archange; ils ont éteint
Cette rose où Dieu se mire...

Mais, si votre frondaison
Souffrit la pire saison,
Beau chêne de la patrie,
Votre aubier plonge trop loin :
Ils ne l'extirperont point
De notre terre bénie.

Dans les desseins éternels
Il puise force et substance;
Dans un pacte solennel
Avec l'antique souffrance;
Dans les ossements mêlés
De tant de héros tombés
A la fleur de la jeunesse,
Et dans les profondes voix
Dont Jeanne connut l'effroi,
Le secours et la promesse.

Retournez donc à la cendre
Dont ce monde fut pétri,
Notre ombrage le plus tendre,
Fils, époux, frères, amis,
Milliers de visages jeunes
Que le fer, le froid, le jeûne
Et le don de soi total
Reprirent à la lumière
Qui sanglote sur la pierre
Défunte des trois portails.

La douce vierge, penchée
Sur vos reliques sourit.
Sa victoire commencée
Ne s'achève point ici :
Ce serait trop peu d'un sacre
Et la mort seule consacre

Ce que la vie a planté
De plus pur et de plus grave
Dans le cœur d'un peuple brave
Et digne d'éternité.

— O terre sans défaillance!
Sur le bûcher de l'amour
La colombe plane et lance
L'hymne matinale au jour.
Et la sainte de Lorraine,
Triomphante, vous ramène,
Notre chère légion,
Par la vigne ravagée,
Dans la ville où fut scellée
La grande communion.

Un seul peuple! une seule âme!
Il est temps de reverdir;
Le sanglant passé réclame
Un pacifique avenir :
De nouveau le porche s'ouvre
Et sous les voûtes du rouvre
Foudroyé, mais non vaincu,
Du fond des siècles, s'élance,
Des sûrs destins de la France
L'avril ininterrompu.

HENRI GHÉON.

Caroline Gêvrot[1]

V

Une semaine avait passé. J'étais sortie une fois dans la campagne avec Robertine. Le dimanche, un carrosse archaïque et commode nous avait conduits, le marquis, elle et moi, pour la grand'messe et les vêpres, à l'église paroissiale de Naufreville, où les offices me parurent longs. Quant à la visite qu'on devait faire au château de Meusey, elle avait été remise, à la joie de Robertine, qui m'avoua en cette occasion ne pas aimer du tout sa tante et n'être pas aimée d'elle davantage ; elle appelait cette journée à Meusey, « la corvée de tous les quinze jours », et la semaine où elle prenait place, « la semaine noire ».

C'était vraiment une bonne petite fille, il est vrai paresseuse comme un loir et bavarde comme une pie ; mais je lui demandais peu de travail et je m'efforçais de l'instruire par la conversation pour parer à l'insuffisance des devoirs et des leçons ; système qui me réussit assez bien, parce qu'elle avait l'esprit ouvert et curieux, et une très belle mémoire. Quand on lui parlait sérieusement, elle savait écouter ; et qu'elle sût observer, je m'en étais aperçue dès le premier jour. Son bavardage devait être une réaction contre des années de silence ; d'ailleurs, elle ne se livrait pas tout entière ; je sentais très bien par moments qu'elle se retirait, se fermait pour ainsi dire, en proie à une

(1) Voir la *Revue* du 15 juillet.

préoccupation quelconque. Il y avait en elle des contradictions ; et c'est ainsi que, gaie de nature, elle révélait pourtant un fonds de tristesse acquise et de sérieux au-dessus de son âge.

Je n'étais pas mécontente de mon nouveau genre de vie, encore que bien monotone. J'avais déjà pris mes habitudes ; par exemple, pour peu que le temps le permît, de onze heures à midi, pendant que Robertine était chez le marquis, je m'installais avec ma boîte à ouvrage ou mon buvard dans la salle d'Andromaque. Un jour que j'étais là, me croyant bien seule et m'appliquant à une tapisserie, un très léger bruit me fit relever la tête ; je vis à quelques pas de moi deux enfants qui me contemplaient, en se tenant par la main : une petite fille d'une dizaine d'années, un garçonnet un peu plus jeune. Je leur souris, et la petite fille me fit aussitôt la révérence ; puis, vivement, de sa main demeurée libre, elle attira, par le gland d'or, la casquette du petit bonhomme et la lui enleva, en disant d'une voix qui voulait être sévère :

— Impoli ! on ne salue donc pas la demoiselle?

L'enfant prit fort mal la chose ; il se mit à crier, à trépigner pour ressaisir sa casquette que la petite fille tenait triomphalement en l'air à bout de bras ; et, comme elle tournait sur place, elle entraînait en rond le petit, agrippé à ses jupes. Retenant mon envie de rire, je me levai et me dirigeai vers eux pour calmer la tempête, lorsque l'intervention de leur père rendit la mienne inutile.

Avant que le comte de Fagues se fût nommé, j'avais deviné sans peine en présence de qui je me trouvais. Je savais par Robertine l'âge des enfants, Théodelinde et Cyprien, qu'ils venaient souvent à Naufreville passer la journée, et dîner parfois sans prévenir ; et justement, la veille, elle avait exprimé son étonnement que son oncle n'eût pas fait d'apparition depuis quelque temps. Aussi peu elle aimait sa tante, autant elle l'aimait, lui ; quant à ses cousins, elle se distrayait un moment à jouer avec eux, mais en avait bien vite assez. Différence d'âge, aussi d'humeur et de caractère : d'après elle, Théodelinde était impérieuse ; Cyprien, boudeur et douillet ; et la petite scène, dont je venais d'être la spectatrice amusée, n'infirmait pas ce jugement.

Je n'essaierai pas ici de tracer un portrait de M. le comte de Fagues ; il faudrait une plume moins novice que la mienne pour rendre la finesse de ses traits et la distinction de ses manières. Je dirai seulement que, proche de la cinquantaine, si même il ne l'avait dépassée,

il avait conservé la limpidité du regard et la sveltesse de la taille. Ses cheveux noirs ne grisonnaient qu'aux tempes. Il s'habillait avec un goût parfait, et tout en lui respirait l'élégance et la race.

Il me pria d'excuser ses enfants et les réprimanda au sujet de leur indiscrétion :

— On ne s'arrête pas ainsi à regarder une personne !

A vrai dire, lui non plus ne se privait pas de m'examiner avec attention de son œil noir aigu qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme ; mais il mettait dans ce regard même et dans ses manières une déférence qui faisait de sa curiosité un hommage, et quelle femme n'est sensible au plaisir de se voir admirée et de trouver chez un homme un très vif désir de lui plaire? Surtout quand cet homme est le gentilhomme accompli qu'était M. de Fagues, et que tout, dans ses gestes, dans sa voix et son sourire, offre un mélange indéfinissable d'aisance et de respect.

Il désirait voir le marquis le plus tôt possible, ayant, me dit-il, une nouvelle à lui apporter ; il laissa donc ses enfants au jardin, après leur avoir recommandé d'être sages et de ne pas m'obséder de leur présence. Je protestai qu'ils ne m'ennuyaient pas du tout et que je me ferais un plaisir de les surveiller et de me mêler à leurs jeux.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que je me repentais de ma protestation. On dit « tel père, tels enfants » ; ce n'était pas le cas ; ceux-ci étaient fort ennuyeux. Ils grimpaient sur mes genoux, attentaient à ma coiffure et m'étourdissaient de questions et de rires. Je me délivrai d'eux en leur persuadant de jouer à cache-cache. J'avais repris mon point de tapisserie, mes réflexions et mes rêves ; sans doute ces deux démons passaient et repassaient, tourbillonnaient autour de moi, mais à distance et s'ils criaient, du moins n'était-ce pas comme tout à l'heure, dans mes oreilles... La trêve fut de courte durée. Depuis quelques instants, je ne les voyais ni ne les entendais plus. Je commençais même, tout en jouissant de ce silence et de leur disparition, à me demander quelle sottise ils pouvaient bien faire et si je ne devrais pas y aller voir. Tout à coup, des cris s'élevèrent, aigus et rageurs, du côté de la terrasse ; je me précipitai et j'aperçus Cyprien trépignant de colère, sa casquette à gland d'or à ses pieds (il avait dû recevoir une gifle), et Théodelinde contemplant au bas du mur un éboulis de feuillage et de terre. Elle m'expliqua ce qui s'était passé. Le mur de la terrasse était revêtu de lierre ; le jeune Cyprien, dont c'était le tour de se cacher, avait imaginé de soulever ce lierre en

un endroit où il paraissait un peu détaché de la muraille afin de s'en recouvrir et d'échapper ainsi aux recherches de sa sœur.

— Faut-il qu'il soit bête ! ajoutait-elle ; on aurait toujours vu ses pieds, et la bosse qu'aurait faite sous le lierre un gros pataud comme lui !...

Cette réflexion (Théodelinde était mince et légère et son frère assez gros) eut le double résultat de me faire rire et de redoubler la fureur du gamin ; du hoquet intermittent, il revint au cri vigoureux et continu. Cependant, je comprenais mal qu'il eût eu la force d'arracher un lierre si vieux et si résistant, et surtout je ne voyais pas comment tant de terre avait pu venir d'un mur en maçonnerie. J'en eus l'explication à un rapide examen : une seule pierre avait cédé ; mais elle était en bordure d'une petite fenêtre bouchée avec de la terre ; cette opération, certainement, avait été faite de l'intérieur du couloir sous la terrasse, puisque le lierre était vieux et que Robertine m'avait parlé de la condamnation du couloir comme d'une chose relativement récente. En tout cas, que l'on eût mis trop peu de terre ou qu'on ne l'eût pas tassée, le bouchage avait été mal fait, puisqu'il avait suffi d'un si faible accident pour que l'ouverture de la fenêtre fût mise à jour en partie ; en m'approchant, j'y vis bien encore de la terre, mais aussi un trou d'ombre et je sentis au visage la fraîcheur de l'air souterrain.

Je me fis une amie de Théodelinde en lui promettant de « ne rien dire ». J'avais pensé d'abord à avertir le jardinier, ou Grand-Luc qui travaillait à l'autre bout du jardin ; mais, après tout, ils n'avaient qu'à s'apercevoir eux-mêmes du dégât, dont j'aurais pu n'avoir pas connaissance.

Je profitai de cette histoire pour ramener les enfants au château. Robertine vint au-devant de nous ; elle nous cherchait ; son grand-père et son oncle lui avaient dit de les laisser seuls un moment. La nouvelle que M. de Fagues apportait à Naufreville devait donc être importante et ce n'était pas une bonne nouvelle à en juger par l'attitude du marquis que je voyais à travers les vitres du salon, hochant la tête et levant les bras au ciel, je veux dire au plafond. Pendant le repas, il se montra plus morne encore que d'habitude, malgré des efforts courtois, au début, pour se mêler à la conversation qu'animaient l'esprit orné et la verve malicieuse de M. de Fagues ; peu à peu, il s'en désintéressa, cessant de rien dire et même de feindre d'écouter, plongé dans son souci. Les enfants (je leur rends cette

justice qu'ils se taisaient à table) ne s'occupaient que de manger le plus possible, surtout quand ce fut le tour des pâtisseries de campagne et des quatre espèces de confitures de ménages ; et de la sorte, le comte et moi, nous en étions venus à causer tous les deux, à peu près comme si nous avions été seuls.

Il avait vu beaucoup de choses et connu bien des gens ; la comtesse et lui habitaient Paris jusqu'en ces deux dernières années. Mais, tout en me racontant des anecdotes et en me renseignant sur le pays, il trouva moyen, sans paraître indiscret, de me faire parler de moi un peu plus peut-être que je ne l'aurais dû. Je n'en eus conscience que par la suite, et maintenant encore, je me demande comment il s'y prit, car il ne me fit aucune question ; d'ailleurs, sa curiosité s'adressait moins aux pauvres événements de ma vie qu'à mon caractère, à mes idées et mes goûts, enfin à ma personne elle-même.

VI

J'avais remarqué que Robertine ne parlait jamais de ses parents ; elle était très jeune quand elle avait perdu sa mère, mais la mort de son père ne remontait qu'à cinq ou six mois et son silence sur lui était peu naturel. Pourtant, un jour que nous devions aller voir la maison Lefranc, elle me demanda de nous arrêter au cimetière en traversant Naufreville.

Comme la plupart des cimetières de campagne, celui-là entourait l'église ; la sépulture de la famille de Cheuvignon y était représentée par une demi-douzaine de ces lourds sarcophages qui me font toujours l'effet d'une précaution prise par les héritiers contre une tentative de retour en ce monde de leurs ascendants. Sur un d'eux se lisait le nom du comte Serge-Henry-Dieudonné Court de Cheuvignon, décédé à l'âge de trente-neuf ans, et, au-dessous, ce distique :

Que Dieu lui donne au ciel le bonheur mérité
Par sa vertu chrétienne et sa rare bonté.

Pendant que Robertine, agenouillée, achevait sa prière, j'examinais les autres tombes, parmi lesquelles celles de la vieille marquise et d'un oncle du marquis. Devant cette dernière, j'eus peine à réprimer un sourire : *François-Marie Court de Cheuvignon, capitaine au Royal-Champagne, décédé à cinquante-six ans; un Ange de plus là-*

haut! Cependant sur aucun des sarcophages je ne trouvais mention de Mme Dieudonné de Cheuvignon et quand Robertine se releva, je lui demandai où sa mère avait été inhumée.

— Dans son pays.

— Est-ce loin d'ici?

— Oui, assez loin... je crois.

Cette réponse était surprenante.

— Ne vous a-t-on jamais menée sur sa tombe?

— Jamais.

Nous reprîmes, sans en dire plus, le chemin de la maison Lefranc. Il était la prolongation de l'unique rue de Naufreville et allait rejoindre, un quart de lieue plus loin, la route impériale de Paris à Cherbourg. A peu de distance du village, sur la droite, on trouvait la maison en bordure du chemin et, après elle, un monticule couvert d'arbres et de broussailles, des bouleaux, quelques ormes, des houx et de l'épine, avec des rochers apparaissant à fleur de sol : c'était l'Oreiller du Diable. Un sentier le séparait de la maison et du jardin qui était derrière elle.

La façade de cette petite maison était vraiment curieuse et je n'ai jamais vu autant de sculptures et d'ornements sur un édifice de si peu d'importance : deux fenêtres au rez-de-chaussée, trois à l'étage, trois aux mansardes, toutes encadrées par des guirlandes de roses et des torsades de lauriers, sculptées dans une pierre tendre, il est vrai, car elle s'effritait déjà, bien que la maison ne pût dater que d'une vingtaine d'années. Le rebord du toit était garni de têtes bizarres, aux expressions terribles ou grotesques, analogues à celles qu'on voit dans des églises très anciennes et qu'on nomme, je crois, des modillons. La porte étroite, peinte en vert, s'entourait, comme les fenêtres, d'une ornementation, mais c'étaient des feuilles de chêne et des fleurs plates ressemblant à des pensées. Sur le côté qui regardait le village, par conséquent opposé au petit bois, montait jusqu'au premier étage un escalier extérieur aboutissant à un palier où s'ouvrait une porte, verte comme la porte d'entrée. Les persiennes étaient fermées, sauf à deux fenêtres ; l'une du rez-de-chaussée, sans rideaux et à travers laquelle on voyait des outils de jardinier, de vieilles caisses, des graines en tas ; l'autre, à l'étage, tendue en dedans d'une grosse toile ; c'était la fenêtre voisine de l'escalier extérieur.

Nous étions assises sur le talus d'un herbage, juste en face de la maison. Robertine m'expliqua que le père Lefranc n'y habitait pas,

du moins n'y couchait pas, mais qu'il y passait une grande partie de son temps, occupé à son jardin, « disait-il ». Elle ajouta :

— Il est très *caché* et tout le contraire de son nom. J'aurais bien voulu voir son jardin ; mais il n'aime pas qu'on y aille ; sauf Grand-Luc, bien entendu !

— Pourquoi *bien entendu*?

— Parce que Grand-Luc est dans tous les secrets.

— Il y a donc des secrets?

Sans répondre, elle glissa à terre et se mit à cueillir des fleurs des champs pour en faire une couronne. Après quelque temps, elle me dit :

— Voyez si je suis malheureuse ! J'ai envie de connaître ce jardin : le père Lefranc ne veut pas. J'ai envie d'entrer dans le Bois du Diable : grand-père ne veut pas. J'ai envie d'aller dans les souterrains, et vous ne voulez pas !

— Eh bien ! moi, répondis-je en riant, j'aurais envie de connaître ces secrets dont vous parlez et vous ne voulez pas me les dire. Robertine, vous n'avez pas confiance en moi.

— Si ! j'ai confiance en vous ; mais je ne puis pas vous dire les secrets avant d'être bien sûre.

— Bien sûre de moi?

— Non ! bien sûre que je ne me trompe pas en ce que je crois.

Et elle retourna à sa cueillette de fleurs. Tout d'abord, je la suivis des yeux ; quand je ne la voyais pas, je l'entendais aller et venir, tout près de moi, car je n'étais pas très bien placée pour voir à distance. Assise entre des coudriers qui avaient poussé sur le talus, je m'étais installée là un peu comme dans une niche ; c'était Robertine qui m'avait choisi cet endroit. Peu à peu, je me laissai aller à rêver ; je songeais à la visite que nous devions faire le lendemain à Meusey, et, regardant vaguement la façade de la maison Lefranc, je me rappelais l'attention que m'avait témoignée M. de Fagues ; je me demandais quelle signification et quelle importance j'y devais attacher, quel serait demain l'accueil de la comtesse, si le comte se montrerait chez lui le même qu'il avait été à Naufreville ; j'évoquais certains regards quand j'avais laissé mes yeux rencontrer les siens, certaines intonations dans les moments où il me parlait de moi et jusqu'à des silences... Fût-ce cette dernière pensée qui, par une association d'idées, me fit m'apercevoir brusquement que tout se taisait autour de moi, que, depuis quelques instants déjà, je n'entendais plus Robertine? Le

matin même, le marquis m'avait renouvelé ses recommandations : ne pas la quitter, ne la laisser parler à qui que ce fût qu'en ma présence, et qu'elle n'allât point jouer dans le bois ! Or, nous étions à dix pas de l'Oreiller du Diable qu'elle grillait de connaître...

Je sautai à bas du talus, je regardai : personne. J'appelai : pas de réponse. Affolée et maudissant ma distraction, mes rêveries romanesques et le comte lui-même et sa galanterie, je courus vers le bois... Dans le sentier, le long du mur de la maison, Robertine était debout, me tournant le dos, immobile, les bras pendants et les mains vides, tandis qu'emportant le bouquet commencé de fleurs des champs, une jeune femme, vêtue de gris, rentrait précipitamment dans le jardin Lefranc, qui avait là une porte de côté ; et avant de la refermer, cette personne en se retournant, non seulement me laissa voir son visage, un fin visage de blonde, mais elle me fixa avec des yeux clairs, un court instant sans doute, assez pourtant pour me donner l'impression bizarre du « déjà vu ».

J'avais saisi Robertine par le bras et l'entraînai hors du sentier en la pressant de questions :

— Qui est cette femme? La connaissez-vous déjà? Que lui avez-vous dit? Vous savez bien que vous ne devez pas aller dans le bois ; alors, que faisiez-vous dans ce sentier? Et vos fleurs, comment les a-t-elle prises?

— Laissez-moi ! vous me faites mal, dit-elle en se dégageant par un mouvement brusque de mon étreinte, un peu trop nerveuse en effet ; et, non sans hauteur, elle ajouta :

— C'est vous, mademoiselle, qui êtes en faute ; allez conter cela à grand-père et vous serez cassée aux gages !

Me voyant pâlir sous l'humiliation, elle reprit, moins acerbe :

— Est-ce que je puis répondre quand vous me posez dix questions à la fois? Vous parlez tout le temps, et vous m'avez entré vos ongles dans le bras.

Puis, sur le ton pleurnichard d'un enfant grondé :

— D'abord, je n'ai pas refusé de vous répondre ; mais vous êtes méchante.

— Je ne sais pas si je suis méchante, Robertine ; mais je suis juste et je reconnais que ma mauvaise humeur contre moi-même est retombée sur vous ; j'avais tort. Mais vous croirai-je bonne, vous, quand vous me faites sentir si durement l'infériorité de ma situation?

Émue de mes paroles, elle chercha son mouchoir dans sa poche ;

car elle avait beaucoup d'ordre et, par une habitude curieuse que j'avais déjà observée, elle ne s'abandonnait aux larmes qu'après s'être assurée d'avoir son mouchoir en main. Elle me demanda pardon, je l'embrassai et nous redevînmes les meilleures amies du monde.

— Eh bien ! mademoiselle, je vous dirai tout, tout ce que je sais, mais à une condition...

— Toujours les conditions !

— Cette fois, je m'y tiendrai ; ce ne sera pas comme pour le souterrain ! Et si vous ne voulez pas consentir, vous ne saurez rien ; la condition, c'est que vous ne direz mot à personne, pas même à grand-père, surtout à grand-père. Promettez-moi !

Mon hésitation fut courte. Dans l'intérêt même de Robertine, à laquelle je m'attachais de jour en jour davantage, il m'importait de « savoir ». Si un danger menaçait cette enfant, pour l'en défendre j'avais besoin d'en connaître la nature ; et si, en gardant le silence vis-à-vis du marquis, je ne pouvais me dissimuler que je trahissais plus ou moins sa confiance, pourquoi, de son côté, ne me l'avait-il pas témoignée entière, l'avait-il entourée de restrictions qui me rendaient, en somme, jusqu'à un certain point ma liberté? Quelle que fût, dans ce raisonnement, la part du sophisme et celle d'une curiosité que je ne voulais pas m'avouer, il me servit de prétexte pour me justifier, tant bien que mal, dans ma conscience. Robertine, tout à l'heure, avait touché juste : conter l'histoire au marquis, je ne pouvais le faire sans avouer le relâchement de ma surveillance et... probablement sans être mise à la porte. Je n'avais donc qu'à me taire ; autant, alors, en tirer avantage en consentant au marché qu'elle m'offrait. J'y consentis.

Elle sauta de joie et me dit :

— Si vous voulez, rentrons par le chemin de traverse qui est à gauche quand on a dépassé l'Oreiller du Diable ; on sera plus tranquille pour causer qu'en revenant par le village. N'est-ce pas que cette dame est jolie?

— Oui, Robertine, elle m'a paru jolie ; mais la connaissiez-vous déjà?

— Je ne lui avais jamais parlé ; je l'avais vue une fois. C'était la veille de votre arrivée. En attendant l'heure du souper, je jouais au volant dans le jardin, au pied de la tour. Grand-Luc m'aborda et me proposa de venir voir une nichée de petits chats qu'il avait découverte dans un coin de la Salle des Gardes où l'on met de la paille. J'y vais

avec lui ; il les tirait un à un ; je les examinais avec tendresse, car j'aime beaucoup les petits animaux. Il y avait déjà quelques instants que nous étions là quand je ne sais vraiment quoi me fit me retourner tout à coup, et je vis sur la porte cette dame de tout à l'heure qui me regardait... comme je regardais les petits chats. Vous riez ! mais il est vrai que ses yeux étaient tendres et brillaient dans l'ombre qui commençait à se faire. Je dis à Grand-Luc : « Qui est-ce? » Elle s'en alla et je me précipitai après elle ; dans la cour, plus personne ! Elle n'avait pu disparaître qu'à droite, par le couloir souterrain ; mais comment eût-elle passé à travers la claire-voie, qui était cadenassée? Grand-Luc m'avait rejointe ; il me soutint que c'était une hallucination, que lui n'avait vu de dame ni en gris, ni d'aucune couleur ; et devant l'impossibilité qu'elle fût sortie si vite de la cour, je finis par me demander moi-même si j'avais rêvé. Mais le surlendemain, en vous faisant visiter le château, la découverte du barreau mobile dans la claire-voie m'a convaincue que non.

— Et aujourd'hui, que s'est-il passé?

— Je cueillais des fleurs à l'entrée du sentier ; je vois cette dame sortir du jardin, faire quelques pas vers moi, s'arrêter ; elle me dit : « N'ayez pas peur, mon enfant ; je ne vous veux pas de mal. Laissez-moi seulement vous embrasser. » En même temps, elle me faisait signe d'approcher ; moi, je ne demandais pas mieux ; j'avançai. Elle m'embrassa très fort, en murmurant : « Chère, chère enfant ! » Et elle me dit : « Voulez-vous me donner quelques-unes de ces fleurs? » Moi je réponds : « Prenez-les toutes ! » C'est alors que vous êtes arrivée.

Je frémis en songeant que rien n'empêchait cette personne mystérieuse d'enlever Robertine si elle l'avait voulu, qu'elle le voudrait peut-être demain, que certainement elle recommencerait ses tentatives pour approcher d'elle. Dans quel but? et à qui avais-je affaire? La complicité de Grand-Luc me parut évidente ; toutefois, je demandai à Robertine :

— Croyez-vous que, vraiment, Grand-Luc n'ait pas vu cette dame sur le seuil de la Salle des Gardes? Il a dû se retourner en vous voyant le faire et, d'après ce que vous me dites, elle demeura sur place un instant à vous contempler.

— Je n'ai pas mis en doute la bonne foi de Grand-Luc ; il est possible qu'il fût placé de manière à ne pas voir...

— Pourtant, quand vous lui avez dit : « Qui est-ce? » vous supposiez qu'il avait vu?

— C'est vrai.

— Et aujourd'hui, Robertine, est-ce bien le hasard seul qui vous a menée à l'entrée du sentier? Et même n'étiez-vous qu'à l'entrée?

Elle rougit et m'avoua que, le matin en s'habillant, Rosalie lui avait parlé de l'Oreiller du Diable.

— Elle me dit que j'étais bien heureuse d'y aller, qu'on y voyait des choses étranges ; à quoi je lui ai répondu que je n'y allais pas du tout, que cela m'était défendu, qu'elle, au contraire, pouvait y aller à son jour de sortie, tant qu'elle voudrait. « Oh ! répliqua-t-elle, moi je ne verrais rien. » Je lui demandai pourquoi. « Parce que je n'oserais pas y aller seule et qu'il faut être seul pour que les apparitions veuillent bien venir. Il suffit de se montrer dans le sentier ; dès que le Diable est sûr que vous n'êtes pas à plusieurs, il arrive. » Je haussai les épaules...

— Oui, Robertine, mais ces propos n'étaient pas tombés dans l'oreille d'une sourde ; et lorsque vous m'avez indiqué sur le talus une place entre les coudriers d'où l'on n'aperçoit rien qu'en face de soi, vous préméditiez votre petite escapade.

Elle ne nia pas.

— Ainsi, vous désobéissiez à votre grand-père et vous cherchiez à me tromper ; vous voyez, ma chère enfant, que je ne suis pas seule en faute. Je vous ai promis de me taire ; à votre tour, promettez-moi de ne me rien cacher à l'avenir. Vous ne savez ni les raisons de M. le marquis, ni ce que vous veut cette femme.

— Oh ! elle ne me veut pas de mal.

— Nous n'en savons rien, je vous le répète ; et comment, si ses intentions sont bonnes, ne se fait-elle pas connaître et emploie-t-elle pour vous voir des moyens si détournés? Elle a des intelligences au château : Grand-Luc, cela n'est pas douteux ; peut-être Rosalie. Il se peut d'ailleurs que cette fille vous ait transmis inconsciemment la suggestion de Grand-Luc ; elle me paraît naïve.

— Elle est sotte.

VII

Le soir, avant de me coucher, j'ouvris ma fenêtre et je m'y accoudai. J'avais éteint ma lampe pour ne pas attirer les papillons de nuit. Le ciel était sombre, piqué, çà et là de rares étoiles parmi des nuages lourds qui voyageaient lentement ; j'apercevais à peine la cime des

grands ormes au delà du jardin. J'étais fort préoccupée, intéressée aussi par ces événements singuliers ; j'étais surtout inquiète pour l'avenir, sentant combien ma responsabilité se trouvait aggravée par mon silence vis-à-vis du marquis ; mon silence? plutôt mon mensonge ; car, à notre rentrée, il s'était informé auprès de moi si nul incident n'avait troublé la promenade, et j'avais dû dire que non !

A présent, ses précautions et ses appréhensions m'apparaissaient bien naturelles ; le danger qui menaçait Robertine n'était pas imaginaire ; son grand-père devait craindre un enlèvement et la personne de qui il le redoutait, c'était la jeune femme que je venais de voir. Qu'elle fût la même que la visiteuse de l'autre nuit, l'hôtesse passagère de la chambre bleue, je n'en doutais pas un instant ; mais cela ne m'apprenait pas qui elle était, quel lien il y avait entre elle et la famille de Cheuvignon, à quel titre et pourquoi elle poursuivait Robertine.

Nous n'avions pas affaire à une bohémienne en quête d'un enfant pour l'exploiter ; le costume dans sa simplicité, l'attitude, l'expression, tout en elle était d'une personne appartenant aux hautes classes de la société. S'agirait-il d'une vengeance? Caresses et témoignages d'affection pouvaient n'être qu'une ruse pour attirer la petite fille ; mais alors, pourquoi n'avoir pas déjà accompli le rapt, par exemple à la Salle des Gardes d'où, avec la complicité de Grand-Luc, elle n'avait qu'à l'entraîner par le couloir de la terrasse? et dans le sentier Lefranc, était-il si difficile, en l'embrassant, de lui mettre la main sur la bouche et de la jeter dans le jardin et, de là, dans la maison? Non, ce n'était pas cela et j'envisageai tout de suite une autre hypothèse : cette femme serait-elle la mère de Robertine? Était-il vrai que Mme Dieudonné de Cheuvignon fût morte? Sa fille ne savait même pas où elle était enterrée ! Un drame de famille, dont je n'avais pas la clef, était-il à l'origine de ce mystère qui pesait sur Naufreville? Romanesque ou non, l'idée m'avait séduite ; elle me paraissait la meilleure explication et même la seule, lorsqu'il me fallut bien y renoncer après avoir interrogé Robertine.

Elle n'avait pas trois ans lorsqu'elle perdit sa mère. Cependant, deux souvenirs lui étaient restés ; le premier, un peu vague : elle était assise devant le feu, sur un coussin aux pieds de sa mère qui lui disait : « Tu as été sage aujourd'hui ; tu auras des dragées ce soir. » Le second souvenir était plus précis et plus grave : on était venu la chercher dans son petit lit, il y avait des lumières, c'était bien la

nuit ; on l'avait apportée à sa mère et on la lui avait fait embrasser en lui disant qu'elle ne la verrait plus qu'au ciel ; à moitié endormie, elle ne comprenait pas ; le baiser lui fit comme une brûlure ; son père avait dit : « Elle va passer ; emportez l'enfant. »

Ainsi, Robertine avait vu mourir sa mère et mon explication ne valait rien.

J'en étais là de mes réflexions et songeries, quand brusquement une lueur vive traversa un bout du jardin ; elle se dirigeait vers la salle d'Andromaque en partant du mur de la terrasse ; elle persista quelques secondes, puis s'éteignit. Il ne me fut pas difficile d'en deviner la provenance : quelqu'un marchait avec une lanterne dans le couloir sous la terrasse ; la lumière avait jailli par la fenêtre qu'avait, la semaine précédente, rouverte le jeune Cyprien en arrachant le lierre. Le passant nocturne avait dû s'arrêter un instant à remarquer cette dégradation, d'où le rayon immobile dans le jardin, pendant près d'une minute. S'éloignait-on du château, ou s'y rendait-on? Ce qui s'était passé la seconde nuit après mon arrivée et ce que j'avais vu et su depuis, rendait fort probable qu'on venait et que c'était la jeune femme en gris ; si elle agissait de même que la première fois, elle allait passer à deux pas de moi. Je refermai ma fenêtre ; je rallumai ma lampe en tenant la mèche basse et en la plaçant à l'écart sur la commode, pour éviter qu'un rai de lumière, passant sous ma porte, lui montrât que la chambre était habitée, ou, si elle le savait, que je fusse encore éveillée ; et je me tins debout entre la porte et la lampe, toute prête à ouvrir l'une brusquement, à saisir l'autre en haussant la mèche, dès que j'entendrais descendre la marche de la tour. J'étais décidée à demander à cette femme qui elle était, ce qu'elle voulait. Ma belle résolution et mes sages préparatifs furent inutiles ; on ne vint pas.

En m'endormant, je cherchais encore où j'avais déjà vu ces yeux-là ; non ses yeux à elle, puisque j'étais bien sûre de l'avoir rencontrée aujourd'hui pour la première fois, mais leur regard, leur expression, des yeux vraiment pareils... Et j'évoquais dans le temps, au loin, les gens qui avaient pris place ou passé dans ma vie... Non, je ne trouvais pas.

Le lendemain matin, comme je me rendais à la salle d'Andromaque, je vis Grand-Luc accroupi au pied de la terrasse, occupé à reboucher la compromettante ouverture ; et l'idée m'étant venue, en rentrant, de passer par la Salle des Gardes, j'y constatai, dans le tas de paille,

un creux qui ne laissait aucun doute : quelqu'un y avait couché. Quel intérêt avait donc cette femme à venir passer la nuit au château et quel genre de vie menait-elle ?

VIII

— Non, mademoiselle Gêvrot ; cela ne se peut pas ; il ne se peut pas que Robertine se souvienne de la mort de sa mère.

C'était M. de Fagues qui me parlait ainsi dans le parc de Meusey, où je surveillais les enfants et où il s'était empressé de me rejoindre.

— Croyez-vous donc impossible qu'on ait des souvenirs antérieurs à l'âge de trois ans?

— Non, et j'en juge par moi-même ; j'en ai un très net qui remonte à un temps où je n'avais pas tout à fait cet âge.

Je n'osais pas lui demander quel il était ; mais il faut croire que mes yeux me trahirent en laissant voir ma curiosité ; ces pauvres yeux qui ne sont pas menteurs pour deux sous et qui m'ont joué plus d'un tour. Ils n'y manquèrent pas cette fois, et le comte en parut amusé.

— Mon plus vieux souvenir ! Je vois que vous avez envie de le connaître et que vous me saurez gré de vous le conter. Aussi bien n'a-t-il rien de mystérieux ; nous ne sommes plus à Naufreville où tout l'est plus ou moins ; à Meusey, rien que de simple... jusqu'à la banalité.

Et il soupira avec une affectation comique.

— Voici donc mon histoire : une amie de mes parents — elle est morte, il y a dix ans, n'étant plus belle depuis longtemps — vint dîner chez nous ; après le repas, on lui présenta l'important personnage que j'étais ; elle me prit dans ses bras et me trouva charmant, en amie bien élevée ; mais, quand on voulut me remporter au lit, je me mis à crier, m'attachant à elle, et comme parmi ses qualités, elle comptait sans doute la résignation, elle me garda sur ses genoux où je m'endormis. Cela, on me l'a raconté ; voici le souvenir direct : je me vois très bien sur les genoux de cette dame, je vois sa robe de satin noir à fleurs blanches et roses ; je ne dormais pas du tout, comme on le croyait ; la tête renversée, appuyée sur son bras nu, je laissais, de mes yeux mi-clos, monter un regard d'admiration vers son joli visage frais et sa tête bouclée ; et de mes petites narines — reniflantes, je le crains — j'aspirais délicieusement son parfum ;

quel parfum? j'inventerais si je vous le nommais ! Certainement, j'éprouvais un bien-être sensuel de ce satin, de cette odeur, de la contemplation de ce joli visage.

— Et vous n'aviez pas trois ans ! Vous méritez des compliments pour cette aimable précocité.

— Je les méritais alors ; depuis, j'ai changé et j'ai même... passé.

— En tout cas, votre expérience prouve que nos souvenirs d'enfance peuvent remonter en deçà de trois ans.

— Elle prouve aussi qu'autour des choses dont nous avons retenu l'image, s'en groupent d'autres que nous savons parce qu'on nous les a racontées ; et à distance, dans certaines conditions, il nous devient parfois difficile à nous-même de faire la part exacte de l'un et l'autre élément. En ce qui concerne ma nièce, je suis persuadé qu'il a dû se produire peu à peu dans son esprit une confusion entre ce qu'elle a vu et ce qu'on lui a dit.

— Elle a une très bonne mémoire.

— Je le sais et l'ai plusieurs fois remarqué ; mais vous, qui, la connaissant depuis moins de temps, êtes à même de l'observer avec plus d'assiduité, pouvez-vous dire si cette mémoire est celle de l'œil ou celle de l'oreille?

Cette fois encore, mes maudits yeux firent des leurs ; ils me trahirent en montrant que je ne comprenais pas.

— Je ne m'explique pas assez, reprit M. de Fagues en souriant ; je ne le regrette pas d'ailleurs, car cela vous a fait lever les sourcils d'une manière charmante et qui vous va au mieux.

— En me donnant l'air bête !

— L'air étonné, devant une énigme que je vous proposais et que je vais vous expliquer. Ne vous est-il jamais arrivé de ne vous rappeler que très confusément une chose que vous aviez lue, mais de voir très nettement la page du livre où vous l'avez vue? ainsi, que c'est au bas d'une page, qu'il y a un alinéa, que cela est imprimé en tels caractères, occupe à peu près tant de lignes? En ce cas, vous avez la mémoire de l'œil. Voici à présent un exemple de ce que j'appelais la mémoire de l'oreille. J'ai longtemps cru avoir souvenir d'une petite scène de mon enfance ; cette scène, mon grand-père me l'avait racontée plusieurs fois ; il y revenait avec complaisance, en me disant : « Te rappelles-tu? » Et moi, je me rappelais ! Un jour, on découvrit qu'il se trompait, et que cette aventure était arrivée non à moi, mais à un de mes frères ; pour moi, il y avait *alibi*. Eh bien ! maintenant

encore, je revois la chose comme si j'y avais été et j'ai eu beaucoup de peine à croire que je n'y étais pas ; il y a pourtant preuve formelle ! Soyez convaincue qu'il s'est passé quelque chose d'analogue pour Robertine ; toute petite, on lui a fait un récit de la mort de sa mère ; elle aura vu ce qu'on lui disait, avec son imagination, et maintenant elle croit l'avoir vu avec ses yeux. Or, ceci est impossible : d'abord, ma belle-sœur n'est pas morte la nuit, et ensuite, elle n'était pas au lit quand elle a embrassé sa fille pour la dernière fois.

M. de Fagues s'arrêta un instant et reprit :

— Pourtant, il y a un détail exact dans ce que vous a conté Robertine, le mot de Dieudonné : « Elle va passer, emportez l'enfant ! » Voilà la part du souvenir direct chez elle, et cela confirme ce que je vous disais tout à l'heure, la prédominance de la mémoire de l'oreille. Les paroles qu'elle a entendues réellement et les choses qu'on lui a dit qu'elle avait vues, sont entrées à peu de distance, très anciennement, dans son petit cerveau, s'y sont pénétrées et fondues, et elles y ont composé une image à laquelle elle croit sincèrement, mais qui est fausse. La pauvre enfant n'a pas vu mourir sa mère.

J'hésitais, par crainte d'indiscrétion, à demander pourquoi l'on avait trompé Robertine sur les circonstances qui avaient entouré la mort de sa mère ; j'allais pourtant m'y résoudre, quand la comtesse se montra dans une contre-allée. Son mari en parut plus surpris que charmé. Elle sortait peu et marchait le moins possible, passant ses journées sur une chaise longue sous prétexte de troubles du côté du cœur, mais, je crois bien, à cause de quelque infirmité intérieure qu'on ne disait pas.

Mon Dieu ! que cette femme était déplaisante ! Non qu'elle fût laide ni maussade ; elle pouvait même passer pour belle, si la grâce n'est pas une condition de la beauté, et pour aimable, si la prétention à l'être y suffit. Brune, grande, faite passablement, elle réalisait assez bien ce qu'on nomme un profil de médaille. La chevelure était abondante, encore noire, non peut-être sans l'emploi d'un procédé. On trouvait même les yeux expressifs, à condition de ne pas se montrer difficile sur la qualité de l'expression, qui n'était précisément ni l'intelligence, ni la bonté. Elle avait le teint mat et la peau blanche, mais farineuse. Sans maigreur, elle donnait l'idée de sécheresse ; la taille raide, la nuque droite, marchant avec autorité. Le sourire acide démentait les paroles mielleuses. Oh ! en paroles, elle professait une indulgence charmante, et sa politesse était excessive... au point de

faire le tour et de rejoindre son contraire ; car il y a une politesse affectée qui tient de l'ironie et du dédain ; c'était la sienne. Du premier coup d'œil, nous nous étions, pour ainsi dire, senties et mesurées ; antipathie de nature, prévision que nous devions nous heurter un jour? Quoi qu'il en soit, elle dut se rendre compte qu'elle n'avait pas affaire à une personne craintive, toute prête à perdre la tête de ne pas plaire à Mme la comtesse de Fagues.

Elle m'avait fait bon accueil, à sa manière ; et même quand elle nous trouva, son mari et moi, en conversation dans le parc (il n'est pas douteux qu'elle venait pour nous surprendre), elle ne laissa pas trop voir sa contrariété ; une pointe d'aigreur seulement en s'adressant au comte :

— Vous aidez mademoiselle à garder les enfants?

— Oui, répondit-il sur un ton enjoué ; d'ailleurs, je devais une compensation à Mlle Gêvrot pour m'être déchargé sur elle de ce soin, l'autre jour à Naufreville. J'ai su depuis, mademoiselle, par un aveu de Cyprien, qu'ils n'avaient pas été aussi sages que vous vouliez bien le dire et qu'ils vous avaient donné quelque mal.

Il ajouta, se tournant vers sa femme :

— Nous causions de Robertine.

— Eh ! mon Dieu, je ne demande pas de quoi vous causiez.

— Vous ne le demandez pas, mais je vous le dis.

M. de Fagues avait jeté ces mots sans humeur apparente, mais d'un ton un peu coupant. Allais-je assister à une scène de ménage? Non, sa femme se radoucit subitement, et l'heure étant venue de ramener Robertine, laissant le comte et les enfants prendre les devants, elle fit route avec moi et déploya de nouveau son agaçante suavité. Seulement... lorsqu'on fut dans le vestibule, au lieu de me faire monter au salon, où pourtant elle m'avait reçue et où Robertine reprenait son manteau et son chapeau et disait au revoir à ses cousins, elle m'ouvrit la porte d'une petite salle, une espèce de parloir, et m'y fit entrer « pour attendre que mon élève redescendît ». Pourquoi pas dans la cuisine? Je me promis de lui revaloir cela ; pour le moment je m'assis dans un fauteuil de paille, le siège le plus confortable de cette pièce, où je pense que l'on recevait les paysans, et voyant sur la table un journal, *le Moniteur de Caen*, organe impérialiste, je me mis à le parcourir. A la deuxième page, le nom de Naufreville attira mon attention et voici ce que je lus :

« Le bruit court que la trop fameuse Lise Rocreux n'est plus dans

le Bocage où on la croyait encore depuis l'attaque de diligence qui a eu lieu récemment auprès de Mortain et à laquelle on sait qu'elle a pris part. Tandis qu'on la recherche entre Vire et Domfront, elle serait de nos côtés ; des gens affirment l'avoir vue à Naufreville ; d'autres, à Colombiers-sur-Seulle et à Amblie où elle se serait rencontrée avec Rose de Banville ; l'une des fois, elle était habillée en homme, manteau à collet vert et chapeau rond. »

Cette dernière ligne fut pour moi un trait de lumière ; j'avais tout de suite pensé à la jeune femme en gris ; le chapeau rond me rappela le jeune homme blond qui, le soir de mon arrivée, avait arrêté la berline et échangé avec M. Lefranc des propos énigmatiques. Du même coup, je trouvai ce que j'avais si longtemps cherché en vain : à qui j'avais *déjà vu* les yeux de la dame ; c'était à lui ! Et puisque parfois elle s'habillait en homme, elle et lui ne devaient être qu'un seul et même personnage, Lise Rocreux.

Or, cette Lise Rocreux, si fameuse et dont on peut croire que je n'avais encore jamais entendu parler, héroïne des grands chemins de Normandie, était en relations avec M. Lefranc et Grand-Luc, venait coucher au château de Naufreville et elle rôdait autour de Robertine... J'étais tombée dans un nid de chouans.

IX

Connaître le nom de l'inquiétante jeune femme et savoir ce qu'elle était, pure satisfaction de curiosité ! Cela ne m'avançait pas du tout, au contraire ; la chouannerie, intervenant là d'une manière si inattendue, compliquait les choses et en redoublait l'obscurité, déjà bien suffisante. Quant à l'explication que j'avais d'abord imaginée, lorsque j'avais cru voir en cette femme la mère de Robertine, elle ne tenait pas plus après qu'avant l'entretien avec M. de Fagues dans le parc de Meusey ; car s'il était vrai que Robertine n'eût pas vu mourir sa mère, le langage du comte ne laissait pas de doute que celle-ci ne fût bien morte. Et je n'avais personne pour me renseigner sur cette Lise Rocreux et sur les rapports qui pouvaient avoir existé dans le passé entre elle et les Cheuvignon !

Depuis un mois et demi que j'étais à Naufreville, pas un étranger n'avait mis les pieds au château ; le marquis n'avait pas reçu la visite d'un voisin, ni Robertine celle d'une amie. L'évêque de Bayeux avait raison quand il m'annonçait une vie de recluse. Force m'était

donc d'attendre que M. de Fagues vînt dîner chez son beau-père, comme il m'avait dit qu'il le ferait dans les premiers jours de la semaine suivante ; il était le seul en état de me renseigner s'il le voulait, qui m'inspirât confiance ; et si, engagée vis-à-vis de Robertine, je ne devais rien dire de la présence de la dame en gris à la Salle des Gardes et dans le sentier du Diable, je demeurais parfaitement libre de parler du jeune homme blond, de l'histoire de la chambre bleue et de la lumière dans le couloir de la terrasse, et surtout de m'informer au sujet de cette Lise Rocreux.

Dès le lundi, j'attendais donc avec impatience de voir paraître le comte ; à onze heures, j'étais dans la bibliotèque, où, s'il venait à Naufreville, il saurait bien me trouver, puisqu'il m'avait fait lui conter toutes mes habitudes et que la pluie m'interdisait, ce jour-là, la salle d'Andromaque. Ce ne fut pas lui qui vint ; ce fut Robertine, que je croyais auprès du marquis et qui entra en coup de vent, folle de joie :

— Mademoiselle, vous ne savez pas?

— Non, Robertine, je ne sais pas.

— Eh bien ! mon oncle Norbert arrive demain matin ; il restera trois jours entiers.

— Vous aimez beaucoup votre oncle Norbert?

— Oui ; vous verrez comme il est amusant et bon ! Par exemple, comptez qu'il cherchera à vous embrasser, car il court après toutes les femmes.

— Robertine, où avez-vous pris de telles expressions et de telles idées?

Elle devint rouge comme un coquelicot et baissa les yeux :

— Mademoiselle, c'est à lui que je l'ai entendu dire. Est-ce qu'il fait mal? je croyais que c'était permis aux militaires.

Il me fut impossible de ne pas rire.

— Retournez auprès de M. le marquis et ne venez plus ici vous moquer de moi.

— Je n'avais pas l'intention ; je pensais que vous seriez contente de voir oncle Norbert. .

— J'en suis ravie, puisque vous l'êtes.

Elle s'en fut en dansant ; et quelques instants après, je vis le cocher extraire de la remise le cabriolet pour lui faire subir une lessive dont il est vrai qu'il avait grand besoin ; puis se mettre au vernissage des harnais. Sans doute, on irait demain, de bonne heure, chercher le capitaine à Caen. J'entendais en même temps Rosalie aller et venir,

occupée à préparer la chambre qui m'avait été destinée à l'origine ; je ne fus pas fâchée d'apprendre que le galant officier serait logé loin de moi, dans une maison où les visites et promenades nocturnes passaient si facilement inaperçues.

Toute la journée, Robertine m'entretint des mérites et de la beauté de son oncle :

— Il est rouge et bleu, tout couvert d'or ; des brandebourgs, une fourragère, des cordons, et des galons sur toutes les coutures. Il a des petites bottes rouges, avec des galons et un gland d'or aussi ; et des moustaches comme ceci (elle dessinait des crocs au-dessus de ses lèvres). Et il est gai ! et ce qu'il mange à table ! Il dévore plus qu'il n'est gros.

Je me demandais avec effroi jusqu'où pouvait aller un appétit de taille à étonner Robertine ! Enfin, renonçant à la faire travailler, je lui mis un livre d'images entre les mains et je pris le journal pour voir s'il y serait question de Lise Rocreux. A la troisième page, parmi les petites nouvelles du pays, j'y découvris ceci : « Dimanche dernier, près Carcagny, au lieu dit Saint-Léger, on a vu Lise Rocreux ; elle a été reconnue par un habitant de Naufreville, qu'elle habitait autrefois. Bien qu'il ne l'eût pas vue depuis une dizaine d'années, il se dit sûr de ne s'être pas trompé. »

Je reposai le journal sur la table et je demandai d'un ton indifférent à Robertine :

— Savez-vous ce que c'est qu'une personne, nommée Lise Rocerux, qui a habité autrefois Naufreville?

— Je n'en ai jamais entendu parler ; mais il y a quelqu'un qui vous le dirait : c'est Grand-Luc, qui sait tout.

Je pensais, et pour cause, que Grand-Luc était le dernier à qui je m'adresserais, quand Robertine, qui s'était replongée dans ses gravures, releva la tête et dit :

— Lise Rocreux ! C'est singulier.

— Qu'est-ce qui est singulier?

— Ce nom.

— Pourquoi?

Mais elle prit son air sérieux et fermé.

— Pourquoi? Je ne sais pas trop ! Je vous assure, mademoiselle, que je ne peux pas vous dire. Je ne sais pas.

Le lendemain, le capitaine arriva vers deux heures ; il passa la journée avec son père et Robertine. De ma fenêtre, je l'entrevis, étin-

celant d'or et de rouge, sous les arbres du jardin. A quatre heures et demie, Rosalie vint me dire de descendre au salon. J'y trouvai, devant le marquis, morne comme à l'ordinaire et affalé dans son fauteuil, le capitaine Norbert luttant avec sa nièce à qui ferait reculer l'autre à bras tendus ; il se laissa acculer dans un coin, et lâchant Robertine essoufflée, se précipita au-devant de moi et me fit un profond salut qui me montra une tête bien ronde aux boucles noires :

— Mademoiselle, vous voyez un vaincu ; je cède à ma nièce et j'avoue ma défaite.

Je murmurai je ne sais quelle réponse embarrassée, revenant à dire qu'il était pourtant un familier de la victoire ; lui, riposta par un compliment assez bien tourné où, à propos des soins que je donnais à l'instruction de Robertine, il parla de Minerve, des arts de la paix et de l'éducation des filles.

Il était de petite taille, mince, agile et devait avoir des muscles d'acier ; dans son œil noir se lisaient la volonté et l'habitude du commandement. Il avait la voix vibrante, de l'emphase dans le geste et dans la parole, racontant bien du reste, et d'humeur joyeuse et conciliante. Le repas fut très gai. Robertine n'avait pas exagéré l'appétit de son oncle ; plusieurs fois, il se dressa de sa chaise pour atteindre les plats sur les réchauds ; il se taillait dans les viandes et venaisons de vastes tranches supplémentaires. Il buvait de même ; à la fin du dîner, une demi-douzaine de bouteilles vides s'alignaient le long de la muraille, ce qui ne l'empêcha pas de déguster trois eaux-de-vie de dates différentes pour les comparer entre elles, et de celle qu'il jugea la meilleure, il prit un second verre.

Puis, il se leva de table, alerte et dispos, et se mit en devoir d'enrouler à sa taille la ceinture de cachemire blanche à raies écarlates qu'il avait quittée pour le repas ; cette ceinture très élégante, par-dessus laquelle on bouclait le mince ceinturon de cuir, avait la largeur de la main et quatre ou cinq mètres de long. Il en jeta un bout à sa nièce, lui recommandant de le tenir ferme et de ne pas bouger de place : « pas d'une ligne » ! Puis, fixant du doigt l'autre bout au-dessus d'une de ses hanches, il commença à tourner lentement sur lui-même. Comme, nullement gêné par la nourriture et les libations, il tenait à être serré, il tirait de tout son corps sur la ceinture, si bien que celle-ci échappa des mains de Robertine, qui faillit s'asseoir sur le parquet. Au milieu des rires, je ramassai prestement le bout qui traînait et j'offris mon secours au hussard dans l'embarras ; il recom-

mença à tourner et finit par s'enrouler complètement, sanglé à sa satisfaction.

Je ne le revis qu'au déjeuner du lendemain, où il mangea et but avec une modération relative, puis on se rendit au jardin. Après quelques tours d'allée, le père et le fils s'étaient assis sur un banc, à peu de distance de la maison. J'avais emmené Robertine afin de les laisser s'entretenir librement, mais elle faisait la navette entre eux et moi, y trouvant occasion de galoper dans le jardin, d'épancher sa joie et de raconter ses impressions.

— N'est-il pas vrai, mademoiselle, que mon oncle Norbert est charmant?

— Très charmant, répondis-je sans prendre garde.

— Je suis contente qu'il vous plaise ; je vais le lui dire.

— Robertine !...

Elle était déjà loin. Encore un tour que venait de me jouer ma distraction... et je complétai la sottise en allant m'asseoir dans la salle d'Andromaque, l'endroit du jardin le plus propice à une surprise et à un tête-à-tête. Robertine, d'abord, m'y dénicha.

— Mon oncle m'emmène à Meusey ; la visite ne sera pas amusante, mais la route, si ! Je cours me faire habiller par Rosalie.

Elle n'avait pas tourné les talons que le capitaine Norbert était à mes pieds, emprisonnant mes mains dans les siennes. Je me dressai, essayant en vain de me dégager.

— Monsieur ! monsieur ! lâchez mes mains et relevez-vous !

— Je suis prêt à vous obéir comme le plus soumis des esclaves. Mais n'exigez pas deux choses inconciliables ! Comment me relèverais-je sans l'aide de vos mains?

Il avait raison ; et je me demandais même par quel miracle il avait pu se jeter à genoux sans faire craquer ce costume ultra-collant. Qu'arriverait-il quand il se redresserait? Je lui laissai donc prendre le point d'appui désiré, et n'en usant, je dois le dire, que légèrement, il se mit d'un bond sur ses pieds ; mais il tenait toujours mes mains et, comme je me relevais moi-même assez vite, d'un mouvement prompt il me fit retomber sur le banc.

— Il faut que vous entendiez mes excuses ; promettez-moi d'y consentir et je vais me tenir à une distance respectueuse.

Que faire? appeler, crier? j'eusse été ridicule ; m'en aller, impossible, tant qu'il ne lâcherait pas mes mains. Je pris donc le parti d'accepter. Il s'assit à un mètre de moi et commença :

— Adorable Euphémie...

— Je ne suis pas adorable, et je ne sais pourquoi vous me donnez ce nom d'Euphémie, qui n'est pas le mien.

— Les Anciens appelaient les Furies les Bonnes Déesses ; était-ce pour les apaiser ou par antiphrase? Quelle que fût leur raison, je les imite, et je vous nomme Euphémie, c'est-à-dire celle qui dit de bonnes paroles, parce que vous m'en dites de méchantes. Mais, si ce nom vous déplaît, je puis y substituer celui d'une nymphe comme Salmacis, car n'êtes-vous pas la nymphe de ces bois et de ces fontaines (et d'un geste il désignait le jet d'eau du bassin que l'on apercevait dans une éclaircie du feuillage)? ou mieux, le nom d'une déesse, et je choisirai celle qui était Artémis pour les Grecs et, pour les Romains, Diane.

— Je ne vois pas ce que j'ai de commun avec la déesse de la chasse.

— Elle était aussi la déesse de la chasteté et c'est pourquoi...

— Capitaine, si vous voulez que je demeure, je vous prie de changer de manières et de langage, de clore votre répertoire mythologique et de m'appeler tout simplement par mon nom.

— Comment voulez-vous que je le fasse, puisque je ne sais pas ce nom !

— Mademoiselle Gêvrot.

Il sursauta :

— Gêvrot? Et vous êtes, à ce que m'écrivit mon père, la fille d'un officier ; serait-ce un lieutenant Gêvrot des chasseurs?

— Lui-même, capitaine.

— Eh bien ! Mademoiselle Gêvrot, je sais quelqu'un que je vais rendre heureux en lui apportant de vos nouvelles, car il m'a souvent entretenu de votre père, l'ami de sa jeunesse : c'est mon colonel, baron Anicelli. Ils étaient ensemble brigadiers au 8e chasseurs, vécu rent les mêmes périls et la même gloire, les mêmes misères. Anicelli, démonté et blessé à Fleurus, m'a conté qu'il avait dû la vie, ce jour-là, à votre père qui, blessé lui-même, ne l'abandonna pas. Il parle de lui comme d'un héros et il s'y connaît en bravoure. La vie les sépara ; à son retour d'Égypte, Anicelli apprit que son ancien compagnon d'armes n'était plus. Il s'informa de ce qu'étaient devenus ses enfants ; on lui dit que Gêvrot avait laissé deux filles et que leur sort était assuré. Mais, il n'y a pas longtemps, à Astorga, il me disait encore : « J'ai du regret, du remords de n'en avoir pas su davantage ; jadis j'aurais pu pousser plus loin mon enquête ; entre deux cam-

pagnes, cela n'était pas facile, mais c'était mon devoir ! Et quand même ses filles se trouveraient à l'abri du besoin, ne pourrais-je aujourd'hui améliorer leur fortune et satisfaire au vœu de mon cœur en reportant sur ces orphelines l'affection qui m'unissait à mon cher et valeureux Gêvrot? »

Le capitaine dut s'interrompre... Le nom de mon père, l'éloge de sa valeur et de ses vertus, la pensée que sa mémoire survivait dans un cœur noble et fidèle, firent déborder des larmes que je renonçais à contenir ; je suffoquais et dus laisser un libre cours à une émotion mêlée de douceur et d'amertume. Je vis alors que Robertine avait raison de louer la bonté de son oncle ; il fit preuve de ce tact qu'inspire seule la véritable sensibilité. Son silence respecta d'abord ma douleur ; et ce fut seulement quand je retirai de mon visage le mouchoir où j'avais étouffé mes sanglots, qu'il se rapprocha de moi, me prit la main en la portant respectueusement à ses lèvres et me dit d'une voix où se trahissait un chagrin sincère :

— Pardonnez-moi, mademoiselle Gêvrot ; mon étourderie a dépassé les bornes de la maladresse ; je ne suis qu'un soldat brutal ! Du moins, à mon arrivée à Augsbourg où je dois rejoindre dans quelques jours, je vais combler de joie le colonel Anicelli et j'espère que l'intérêt qu'il porte à votre sœur et à vous pourra vous servir : aimé de l'Empereur et n'abusant pas de son crédit, il obtient ce qu'il veut.

A ce moment parut Robertine, la tête enfouie dans une capote rose à plume blanche et le corps pris dans un fourreau vert ; gentille, même ainsi « fagotée ». Je n'avais pas encore eu le temps de réformer sa toilette dont les erreurs de goût n'engageaient que Mme de Fagues ; non que celle-ci ne connût la mode et ce qui était bien ; je crois qu'elle faisait exprès d'enlaidir sa nièce, parce qu'elle ne l'aimait pas, et qu'elle craignait qu'on la trouvât mieux que Théodelinde.

J'aurais été surprise si cette enfant, à qui peu de choses échappaient, n'avait pas remarqué mes yeux humides et mon visage bouffi ; elle me regarda, mais sans rien dire. Son oncle l'ayant emmenée, je me trouvais libre pour le reste du jour ; l'idée me vint de faire un tour dans la campagne ; un beau soleil m'y invitait. Je montai à ma chambre prendre mon ombrelle ; je passai par la bibliothèque où je choisis un livre, le premier tome du *Voyage du jeune Anacharsis*, et je sortis sans savoir où j'irais.

Frédéric Plessis.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

ISRAËL

Tout récemment, M. Thibaudet, dont les remarques ont parfois tant d'inattendu, observait que nous avions perdu la tradition de ce grand style historique, créé et pratiqué par les anciens. Le grief est-il fondé? Un pays qui possède l'*Histoire des variations*, le *Discours sur l'histoire universelle*, l'*Histoire de Charles XII*, l'*Essai sur les mœurs*, le bagage des deux Thierry, où l'avenir préférera peut-être la part d'Amédée, voire l'œuvre d'un Duruy, d'un Fustel, peut-il être considéré comme dépourvu de cette phrase noble et souple, incisive et grave, qui fit la gloire de Rome plus encore que celle d'Athènes?

Ce qu'on peut, à vrai dire, reprocher à l'histoire de notre temps, occupée en majeure partie par des professeurs, c'est de fuir les routes littéraires. Un Luchaire, avec toute sa correction et toute sa perspicacité, se meut en dehors du goût et de l'esthétique. La tendance de l'école officielle nous dirige plus du côté de l'exactitude morte que du côté du sens positif et profond des événements.

Une réaction s'est manifestée contre cette superstition de l'ennui. Lenôtre a été fêté, parce qu'au moins il pouvait se lire. A un degré plus haut, Bainville avec son *Louis II*, son *Histoire de deux peuples*, les Tharaud avec leur *Ravaillac*, leur *Déroulède*, renouent certainement avec la tradition classique, un peu abandonnée par l'Université. L'histoire, la grande histoire du moins, n'est pas seulement de la science. Autrement, il y suffirait d'une cohorte d'archivistes.

Quand Israël est roi, le dernier ouvrage des frères Tharaud, nous remet dans la plénitude du sens historique, aussi cher à Tacite qu'à Bossuet, à Plutarque qu'à Tite-Live, et c'est bien tour à tour à ces deux noms que l'on songe, en lisant ce récit mouvementé de l'effondrement hongrois.

Chez les Tharaud, l'éclairage vient d'Israël. Les auteurs magistraux d'*A l'ombre de la croix* et d'*Un royaume de Dieu* connaissent Israël dans ses os et dans son sang, dans ses rites comme dans ses tares. Ils l'ont vu vivre misérable, envieux, attentif et désordonné. Ils ont habité son intellect, ce sahara spirituel, traversé de tourbillons de sable, où rien ne s'établit que des mirages, parcouru sa morale de rongeur, scruté ses gestes mimétiques, son angoisse stridente. Ils ont sympathisé avec ses douleurs, bondi de ses joies. Sans haine, sans parti pris, sans répugnance, ils ont accumulé sur la question juive en Europe le maximum d'observations et de hautes rêveries qu'un nationaliste français, bon Européen et grand lettré, puisse présentement nous offrir. Je ne serais pas étonné d'apprendre que, pour eux, des choses apparemment très distantes trouvent une mystérieuse unité de mouvement et d'offensive dans Israël. En tout cas, lisez-les et tâchez ensuite d'expliquer la ruine de l'Europe orientale et centrale sans y faire intervenir, au moment décisif de la tragédie, les longs pieds et les mains sans chair des laveurs de cadavres ou des bouchers rituels.

En une suite de fresques, large et profonde, avec des jours subits et des arrêts prolongés sur le monde de la pensée, Jérôme et Jean Tharaud, mêlant les goûts de Walter Scott aux habitudes de Plutarque, la synthèse de Balzac à l'analyse de Salluste, ajoutant le caractère au tableau, nous retracent l'invasion judaïque dans la capitale magyare, la croissance du village de Pest en une juiverie cauteleuse et criarde, archaïque et toute neuve, jusqu'au jour des frénésies abjectes et triomphales.

Une antique et noble demeure transformée en caravansérail israélite, la maison Ovczi, symbolise la première étape de cette conquête, venue, par un itinéraire invariable, de Vilna, de Varsovie et de Lemberg. C'est de là qu'ont essaimé les ambitions d'Israël sur les biens mystiques de la couronne de saint Étienne.

Elles datent de très loin et elles ont un caractère très accentué, ces ambitions des douze tribus. Un esprit suprêmement indépendant, M. Georges Batault, pour résoudre ce qu'il appelle lui-même *le pro-*

blème juif, qui me paraît à moi insoluble, si ce n'est par l'attitude que nous devons adopter vis-à-vis de lui (car en pareille matière la solution peut émaner de l'un ou de l'autre des termes en présence), s'est attaché à la psychologie fondamentale de l'israélite (1). Il le montre *exclusif* et *révolté*, doué prodigieusement pour le nationalisme religieux et la subversion sociale, cela depuis des siècles et sous tous les régimes. Pas plus que les frères Tharaud, M. Bâtault ne croit à l'intelligence juive. La race est pauvrement douée sous ce rapport. Ce qui chez elle usurpe une grande partie de l'intelligence, c'est un flair supérieur pour le succès imminent, qu'il s'incarne dans un homme ou dans une idée. Ce culte de la force à venir, ce sens expressif du dieu naissant (2), ce messianisme alternatif à la petite semaine, se retrouvent à chaque percée sur la route obscure, semée d'or et de flaques de sang, où Israël promène du même pas son martyre et sa longue iniquité.

Malheur au peuple chez qui le ressort cruel, trop bandé ou mal contenu, se déchaîne soudain par un jeu des événements ! Malheur à la Pologne ! Malheur à la Russie ! Malheur à la Hongrie ! Et peut-être, demain, malheur à l'Angleterre !

Il faut lire ce roman sinistre et probant, cette chute immonde d'une grande citadelle de la chrétienté, telle que les frères Tharaud nous la représentent, j'allais dire nous la chantent. Leur don de puissante observation, leur appétit pour la scène pathétique, pour le trait essentiel, cette poésie du typique, ferme et profonde, sans laquelle l'historien n'est pas même un journaliste, comme tout cela concourt à nous rendre sensible le tohu-bohu logique qui, de 1918 à 1920, s'est appelé l'histoire de Hongrie !

Les statistiques ont une éloquence dure et claire : « Dans la Hongrie d'avant-guerre, on comptait à peu près cinq juifs par cent habitants. Mais sur cent médecins, ingénieurs, avocats ou journalistes, cinquante étaient des juifs ; sur cent commerçants, cinquante-six ; sur cent éditeurs, cinquante-sept ; sur cent employés de commerce et d'industrie, plus de la moitié encore ! En revanche, on n'en rencontrait aucun dans les emplois pénibles. A peine auriez-vous pu trouver un forgeron, un maçon, un domestique israélite, sur cent ouvriers de cette sorte. A la campagne, le quart de la propriété était

(1) Cf. aussi *Figures juives* de Robert Launay.
(2) Il n'y avait pas un seul juif parmi les communards de 1871.

tombé entre leurs mains, alors qu'en toute équité ils n'auraient dû en posséder qu'à peine le vingtième. »

Voilà un fait. En voici un autre :

Lorsque le comte Karolyi, cette caricature indécente des La Fayette et des Kerensky, après l'éventrement des armées bulgares, tombe, lui et son ministère de socialistes, dans le gouffre bolcheviste, Bela Kun installe un conseil exécutif, dont les membres prirent le nom de commissaires du peuple. La présidence en fut confiée à Alexandre Garbaï, « personnage tout à fait obscur, mais qui avait à ses yeux l'avantage d'être chrétien et de masquer le caractère sémitique de ce mouvement communiste. *Sur vingt-six commissaires, dix-huit, en effet, étaient juifs*... Ces dix-huit personnages prirent en main la direction du gouvernement bolchevique, les autres n'étaient que des comparses, et l'on disait plaisamment à Budapest qu'ils ne figuraient au conseil de la République juive que pour expédier les ordres, le saint jour du Sabbat — en cela tout pareils à ces domestiques chrétiens qui, du vendredi au samedi, font dans les ménages d'Israël les besognes de la maison, que la loi de Moïse interdit ce jour-là. Bela Kun s'était contenté du titre de commissaire aux Affaires étrangères. Rouerie naïve qui ne trompait personne. Après la dynastie d'Arpad, après saint Étienne et ses fils, après les Anjou, les Hunyade et les Habsbourg, il y avait aujourd'hui un roi d'Israël en Hongrie. »

La progression est, en effet, frappante : de cinq pour cent, chiffre initial de la proportion démographique, grâce à une spécialisation dans certains emplois, où se crée la puissance, spécialisation qui se traduit par un pourcentage de cinquante à cinquante-cinq environ, le subconscient d'Israël, si l'on peut dire, arrive à occuper en Hongrie soixante-dix pour cent des régions souveraines, à ne consulter que la façade, en réalité le tout. Car c'est là ce qui terrifie, ces ignobles parvenus ne représentent pas les sentiments actuels de la communauté israélite dont ils sortent, et qui les abomine, mais le vieux rêve latent, inavouable et inavoué d'Israël. Sans le réseau ténu, mais formidable, de cette communauté, où la solidarité de la race n'est pas un vain mot, Kohn dit Bela Kun, Krammer dit Keri, Otto Klein dit Corvin, Boris Gumblatt, Tibor Szamnely, le bourreau en chef de la Jérusalem nouvelle, n'auraient pu acquérir la moindre influence préparatoire au *raid* sanglant qu'ils exécutèrent sur les Magyars, et dont le cortège de tortures ferait rêver un spécialiste de l'Empire du Milieu.

Étrange et solennelle collaboration ! Si les juifs de Hongrie

avaient pu plébisciter ce bolchevisme, qui, sans eux, n'eût été qu'un mauvais songe, ils l'auraient repoussé à une majorité indiscutable. Que conclure? Qu'Israël doit être protégé contre soi-même? Peut-être.

Cette constatation nous éloigne un peu des données de l'antisémitisme reçu, de l'antisémitisme « héroïque » et tout d'une pièce. On y voit le germe d'une collaboration possible. Actuellement tout repose sur des porte-à-faux. Par exemple, il n'est pas douteux qu'en Russie le bolchevisme n'existerait pas sans les juifs, tout comme en Hongrie. Mais, tout comme en Hongrie également, la majorité israélite l'a en horreur. D'où une série assez curieuse de conséquences, bien analysées par Georges Batault.

1° Si le régime des soviets s'effondre, des pogroms aveugles, irrésistibles, d'une férocité sans nom, décimeront les communautés juives. La chute de Bela Kun atteste quelle réaction sauvage l'indigène chrétien, tyrannisé par la gent sémitique, est capable de fournir. A côté des mesures officielles, qui vont de l'expulsion policière à l'exclusion de certains emplois, des mesures populaires, autrement brutales, accablent actuellement la juiverie hongroise, — peut-on dire coupable? peut-on dire innocente? Ce n'est pas un problème de *pénalité* qui se pose, mais de physiologie et de *causalité*.

2° Toujours est-il, qu'épouvantés par l'expérience magyare, les juifs de Russie — et d'ailleurs — font leur possible pour empêcher de tomber un Trotzky, un Zinovief, qu'ils détestent cordialement. Le cas est assurément bizarre, et ce n'est pas en vitupérant contre Israël qu'on le résoudra. Ce n'est pas non plus en se confiant à lui. A la fin de leur livre, les Tharaud ont imaginé, dans ce sens, un « dialogue sans fin » où le juif argumente contre le chrétien, sans rien pouvoir résoudre, sans convaincre qui que ce soit.

Aussi bien une question ne fait pas de doute, c'est la renaissance et l'extension de l'antisémitisme. Après Georges Batault, après les Tharaud, si nobles, si mesurés dans leur défiance, M. Roger Lambelin étudie à son tour *le Règne d'Israël chez les Anglo-Saxons* des deux mondes. Déjà Georges Batault avait signalé l'alliance certaine, antique, assez explicable, du puritanisme et de Sion. C'est vraiment le chapitre le plus instructif de son ouvrage, et le plus original. M. Lambelin a écrit, pourrait-on dire, la suite contemporaine et pratique de cette thèse surtout fondée en histoire ancienne et en critique religieuse. Il met des noms et des dates sur « la conquête

juive de l'Angleterre », les « influences juives aux États-Unis », le rôle judaïque de la *Société* (anglo-saxonne) *des Nations*.

Il est urgent qu'on étudie ces difficultés, ces énigmes, d'un point de vue positif. Quant à les résoudre, je crois l'opération bien malaisée. Georges Batault en sort par l'alternative *assimilation* ou *nationalisme*. Le juif, non converti au christianisme, peut-il, au bout de quelques générations, s'assimiler? Nous n'en savons rien. Quant au sionisme, il excelle à tout compliquer : la Palestine peut tout juste nourrir sept ou huit millions d'habitants, et il y a plus de douze millions d'Israélites.

Ce qui fait le fond du débat, — et Maurras le remarquait fort justement il y a quelques mois, — c'est l'obstination du juif à ne revêtir la nationalité d'autrui qu'en conservant la sienne. Un Allemand, un Italien, un Espagnol se naturalisent facilement. Qui osera dire qu'un juif ne conserve jamais dans son âme et même à son insu d'appartement secret? Assurément il y a en France, en Angleterre, en Italie, des juifs à peu près complètement assimilés, mais ce sont des exceptions, presque aussi rares que celles de ces chrétiens que l'Islam médiéval sut digérer.

Daniel Halévy écrivait un jour que beaucoup d'antisémitisme est nuisible, mais qu'un peu d'antisémitisme ne dessert pas, loin de là. Il est indiscutable que la tournure d'esprit d'Israël constitue un ferment de destruction pour les États qui ne se prémunissent pas contre elle, en temps opportun. Ce n'est pas en vain que la Russie après la Pologne, la Hongrie après la Russie ont succombé ou gisent encore sous les coups du judaïsme vainqueur. Un Wilson, un Lloyd George nous offrent la vivante image de captifs dont les menottes obéissent à des pressions venues de très lointains ghettos. Cela est-il admissible et ne devons-nous pas prendre garde?

Des livres comme ceux des Tharaud, savamment équilibrés, excellent à promener l'esprit autour des divers aspects du problème. Ils nous introduisent dans une atmosphère sereine où la pensée conserve les beaux plis de son drapé. Ils préparent, selon l'occurrence, le terrain public à deux sortes de manœuvres, l'une d'entente avec Israël, si l'on veut être raisonnable ; l'autre de vigoureuse défense contre lui, si l'on veut nous submerger.

René Johannet.

L'Irlande, pays des fées.

Quand on pense à toutes les causes de destruction qui depuis des siècles travaillent l'âme irlandaise, on ne peut qu'admirer la vigueur de sa personnalité. Il y aurait beaucoup à dire sur le contenu de cette âme et sur ses traits les plus marquants. Elle a su résister à l'opiniâtreté saxonne, même elle l'a convertie à son usage, car beaucoup d'Irlandais sont de souche anglaise — au moins pour les deux tiers. Ce qui fait l'irréductibilité de l'Irlandais, c'est en grande partie son subconscient, cette atmosphère de miracle et de songe qui l'entoure d'un halo sauveur. En y regardant d'un peu près, vous apercevrez autour de lui une multitude d'êtres étranges et de formes de l'au-delà.

L'Irlande est un paradoxe que ses habitants eux-mêmes n'arrivent pas toujours à comprendre. Tout en étant le pays le plus catholique de l'Europe, c'est aussi le plus païen. Son *folk-lore* n'est pas une lettre morte à l'usage des artistes et des érudits ; il subsiste avec la même intensité qu'autrefois, surtout dans l'ouest et le sud de l'île, où le peuple vit au milieu d'une foule invisible, mais toujours présente, d'esprits malins ou bienveillants.

Cette survivance du merveilleux a été plutôt tolérée que menacée par l'Église, qui a sans doute compris qu'elle serait impuissante à enrayer une superstition qui surgit du sol même du pays et qui se mêle à chaque acte de la vie privée de gens pour qui le fantastique se confond à tout instant avec le réel. A ce point de vue, le plus récent ouvrage de lady Gregory, *Visions et croyances de l'ouest de l'Irlande*, ouvre des aperçus précieux et l'actualité lui donne la valeur d'un document psychologique.

Grâce à cette œuvre, où lady Gregory se borne à recueillir, sans les commenter, des faits « surnaturels » de la bouche même de ceux qui affirment les avoir vus ou entendus, on se rend compte que le peuple irlandais vit entouré d'une atmosphère de féerie ; il s'abandonne volontiers aux songes mystiques ; il rêve, même éveillé, et ses rêves empiètent, sans qu'il s'en rende bien compte, sur sa vie quotidienne au point de l'amener à prêter un sens miraculeux aux menus incidents d'une existence pauvre et laborieuse. Il se complaît à ces rêveries peuplées de *leprecawns*, espèces de petits gnomes ventrus aux chapeaux pointus, de *culicawns*, esprits nocturnes, de fées, d'animaux étranges aux pelages noirs, de feux follets et de spectres, qui jouent tous les rôles fantastiques, inspirés par une imagination qui puise sa richesse aux sources mêmes du monde. Et devant cette

multitude de croyances où l'on découvre des bribes de légendes religieuses plus récentes, on comprend que ce n'est point d'abord au christianisme que l'Irlande doit sa foi dans l'immortalité de l'âme ; elle l'a possédée depuis des temps immémoriaux, depuis que les Druides, qui pratiquèrent leurs rites jusqu'au quatrième siècle, l'enseignaient à leurs fidèles. Elle la tient aussi, cette croyance, des *siddhe* (fées) qui, selon l'expression de lady Gregory, « existent comme les anges d'avant la création du monde. »

Ni le christianisme, ni la civilisation, ni le progrès de l'éducation n'ont effrayé les *siddhe*, les *sheogue* et les *amadan*, esprits qui hantent encore la campagne irlandaise et qui ne seraient, d'après l'ingénieuse explication donnée par un romancier anglais, M. Temple Thurston, dans une de ses œuvres les plus curieuses, *The Passionate Crime*, que les symboles des humeurs innombrables et changeantes de l'homme. C'est ainsi que les *sheogue* passent dans une soudaine rafale de vent, dans une averse, dans un tourbillon de poussière, salués respectueusement par le paysan crédule, qui sait aussi réciter les prières héréditaires de sa famille, tout en ratissant les cendres du feu qui ne doit jamais s'éteindre, ou celles qu'on doit dire en trayant la vache. Les *sheogue* aiment encore prendre l'aspect de gamins malicieux qui s'amusent à perdre le piéton solitaire dans les landes ou dans les montagnes irlandaises. Ou bien c'est un joueur de pipeaux dont la musique est ensorcelée et qui entraîne à sa suite les jeunes gens qui dansent aux carrefours. Ou enfin ils apparaissent sous la forme de belles jeunes femmes et d'élégants cavaliers qui regagnent dans leurs carrosses fantômes leur pays souterrain de Tir-an-Og, le pays de la Jeunesse.

A force de côtoyer le merveilleux, l'Irlandais ne paraît plus distinguer nettement ce qui sépare le fantastique du réel, et il est porté à attribuer aux faits les plus insignifiants un sens extraordinaire. Il tient à ses croyances, à ses légendes, à ses visions qui allègent la monotonie de sa vie souvent solitaire. Il vit dans l'intimité de *ceux-là*, des *autres*, des *anges déchus*, comme il appelle les esprits, à la manière des enfants qui se créent des camarades de jeux invisibles. Mais comment reconnaître s'il s'agit d'une vision véritable ou d'une légende qui est dans l'air, une « vanité » suivant l'expression irlandaise, et qui, servant de thème à maints conteurs, s'est gravée comme une expérience véritable dans des cerveaux imaginatifs !

Un des faits « surnaturels » les plus fréquents et les plus troublants de l'Irlande moderne est le grand nombre d'hommes, de femmes et même d'enfants qui sont *away*, — c'est-à-dire *absents*, — absents de leur corps qui gît inanimé pendant des semaines, des mois ou des

années, plongé dans une espèce de léthargie. Barrie, dans une récente pièce (*Mary Rose*) donnée à Londres l'hiver dernier, traitait un cas de ce genre qui se passait en Écosse. Les paysans irlandais parlent de ces « absences » sans surprise, pourtant avec crainte, les attribuant bien entendu à l'intervention des fées qui recrutent ainsi les jeunes gens et les jeunes femmes qu'elles obligent à travailler et dont elles absorbent la force vitale. Et pour décevoir les parents attristés de leur victime, les fées ont soin de la remplacer par un semblant de corps qui, grâce à un sortilège, ressemble à la personne partie au loin. Ces absences durent le plus souvent sept années, parfois quatorze ans. Les fées s'emparent de leur victime en lui infligeant un coup ou une terreur soudaine, parfois par l'intermédiaire du « mauvais œil » (*droghuil*) d'un voisin, qui est à redouter de toute personne qui néglige de s'écrier : « Dieu vous bénisse », et de cracher à terre en vous rencontrant.

Les *siddhe* choisissent de préférence des êtres très purs et très jeunes. Aussi, d'une enfant trop sage dit-on avec pitié : « Ah ! c'est une petite fée ! » Car il n'y a rien à faire. Elle « s'absentera » certainement.

Les paysans semblent s'accommoder de ces longues fugues obligatoires auxquelles les *siddhe* les soumettent, estimant qu'il est « préférable d'aller parmi les fées plutôt que d'aller au Purgatoire ». Les ménagères sont particulièrement exposées aux taquineries des fées, qui volent leur lait et leur beurre si elles n'ont soin de leur préparer un bol avant de se coucher. Alors, parfois, par reconnaissance, elles achèvent le travail de la fermière. Mais cette bonne volonté est assez rare.

Le passant attardé qui rentre d'une fête rencontre au tournant d'une route, souvent à l'orée d'un bois, une compagnie de joyeux drilles jouant aux cartes, qui l'invitent à faire une partie. Quelques heures ou quelques minutes plus tard, il se trouve seul, délesté de son argent. Ses compagnons ont disparu... S'agit-il de voleurs? Non, mais de *siddhe* malicieux. Il ne fait pas bon non plus être sur leur chemin : Une maison se trouve-t-elle sur leur passage? Il faut déménager aussitôt que possible. Du reste, elle tombera bientôt en ruine sous leurs efforts répétés, et, en s'y attardant, on risquerait de rencontrer « l'homme noir » qui vit dans les murs et dont l'apparition est mauvais signe... Cette croyance explique pour une part le grand nombre de chaumières abandonnées et délabrées que l'on rencontre dans la campagne irlandaise.

Les *sheogue* se montrent le plus volontiers au lever ou au coucher du soleil, ou encore en plein midi, comme la belle *Guiablesse* de

Lafcadio Hearn dans ses *Esquisses martiniquaises*, qui apparaît à ses victimes au milieu de la journée, quand le soleil des Tropiques darde le plus impitoyablement ses rayons. Et plus d'un paysan irlandais n'a pu réagir, pour son malheur, contre le sort que lui jeta une *colleen*, fée apparue à un tournant de route.

L'Irlandais moderne des campagnes croit encore à la *banshee*, cette pleureuse fantôme dont les lamentations annoncent la mort. Lady Gregory elle-même avoue avoir des raisons d'y croire. Les plus anciennes familles du pays, comme les Kearn et les Fox, s'enorgueillissent d'entretenir, pour ainsi dire, une *banshee* à domicile, qui les prévient par ses cris sinistres de la mort prochaine d'un des leurs. Et comme la poésie ne perd jamais ses droits en Irlande, pays de l'imprévu, où le charme et la violence se confondent à tout moment, la tradition veut que la *banshee* soit Rachel pleurant sur les innocentes victimes d'Hérode. La Banshee varie d'aspect selon les cas. C'est tantôt une vieille portant le costume du pays, tantôt le fantôme blanc traditionnel qui tournoie autour de la demeure de sa victime. On trouve dans la poésie et la littérature irlandaises plus d'une allusion à cette superstition funèbre. Dans une de ses mélodies irlandaises où il se lamente sur la mort de Nelson et de Fox, Thomas Moore, le barde national irlandais, s'écrie : « Combien la *banshee* a pleuré dernièrement ! » et dans *Waverley*, Walter Scott a recours au *bodach glas*, ou spectre gris, qui, à la veille d'une bataille, prédit à Vich Ian Vohr qu'il va mourir. Charlotte Brontë fait également allusion, dans la fin de *Villette*, à la *banshee* dont le cri funèbre annonce le décès du voyageur absent. La croyance aux avertissements funèbres, parfois fondée d'ailleurs, est encore et a toujours été profondément enracinée dans l'esprit irlandais. Saint Patrice lui-même fut prévenu par son ange gardien d'avoir à regagner la grange où il avait passé la nuit parce que « c'était là qu'il devait mourir ». Et jadis la tradition voulait qu'à la mort d'un héros, les harpes de ses bardes émissent d'elles-mêmes des sons mélancoliques.

Au moment d'une mort, il se produit souvent comme un grand bruit de combat autour de la maison : ce sont les esprits amis du moribond, qui bataillent contre les *sheogue* qui veulent s'emparer de son âme. Plusieurs des interlocuteurs de lady Gregory assurent avoir entendu eux-mêmes les sons de ces sinistres combats, qui durent souvent toute une nuit. Du reste, si on croit les exemples cités par lady Gregory, les paysans irlandais semblent accepter avec une résignation étrange ces avertissements sinistres : Une femme entendra la *banshee* gémir aux alentours de sa demeure ; elle en parle à son mari lorsqu'il rentre de son travail. Il murmure : « C'est sans doute pour moi. » Il se couche

et ne se relève plus. Auto-suggestion? Coïncidence? Fatalité? Lady Gregory ne conclut pas. Elle se borne à noter les faits.

Souvent les *sheogue*, pour mieux tromper les humains, revêtent des formes d'animaux. Le dragon a joué un grand rôle dans la légende des Gaëls ; aujourd'hui, il est remplacé par des figures plus familières. La vache et le porc sont particulièrement redoutables, surtout si on les rencontre le soir, la veille du 1er mai, sur une route déserte. Mais un « agneau est toujours honnête ». Quant au chat, il faut le traiter avec méfiance et ménagement. « Il ne faut jamais lui témoigner d'attention mais être poli et lui donner sa part. » La mouette est une âme damnée qui exprime la douleur qu'elle ressent de son triste sort par des cris sinistres qui glacent d'épouvante tous ceux qui les entendent. Le coq, par contre, est vraiment un « oiseau béni de Dieu », car il annonce triomphalement chaque matin que « le Fils de la Vierge est sauvé ».

Pour parer aux sortilèges que les esprits s'ingénient à jeter sur les pauvres humains, il existe de nombreux charmes connus en général par de vieilles femmes illettrées qui jouent un rôle prépondérant dans la vie paysanne irlandaise. Celles-là savent les prières qu'il faut dire et les herbes qui protègent contre les sinistres projets des *autres*. Elles connaissent les simples, la camomille ou *atair talam*, le lichen ou *dub cosac*, le pissenlit ou *garblus*, herbes excellentes qui acquièrent une efficacité irrésistible si on a soin de les cueillir le dimanche soir en récitant sept fois *Je vous salue, Marie*.

Une des guérisseuses les plus célèbres fut Biddy Early. Elle fit, dit-on, des cures miraculeuses, et les prêtres luttaient contre son pouvoir « diabolique » qu'ils dénonçaient en chaire. Ils décourageaient à peine les malades de la sorcière qui se bornaient à aller à confesse après avoir été la consulter, satisfaisant ainsi, selon leur habitude, leur superstition et leur foi.

Ces croyances et ces visions merveilleuses ne forment sans doute qu'un élément secondaire de la psychologie du peuple irlandais. Ne sont-elles pas cependant un indice remarquable de l'extrême sensibilité de ce peuple, comme de cette irréductible individualité qui le rend impénétrable aux influences intellectuelles venues du dehors? C'est du moins ce qu'on se demande en refermant le livre de lady Gregory.

Marc Logé.

LES LETTRES

LA NOUVELLE ÉDITION DU « CHEMIN DE PARADIS »

Nous avons sous les yeux, en écrivant ces lignes, les deux éditions du *Chemin de Paradis* de M. Charles Maurras : celle publiée chez Calmann Lévy en 1895 avec le sous-titre : *Mythes et fabliaux*, et celle que vient de donner l'éditeur de Boccard, avec le sous-titre : *Contes philosophiques*.

L'édition de 1895 est intégrale, mais moins pure ; l'édition de 1921 est expurgée, mais contient par contre une importante préface, faite de souvenirs, de confidences, d'éclaircissements qui lui donnent un singulier intérêt. Mais ce n'est pas cette préface que nous voulons étudier. Nous voudrions chercher et trouver, en confrontant le texte ancien et le texte actuel du *Chemin de Paradis*, une leçon de style, le bénéfice précieux de l'expérience d'un maître. Les corrections spirituelles, si l'on peut dire, nous retiendront moins que les corrections plastiques. Qu'on nous permette d'interroger M. Charles Maurras sur la pratique de son métier.

Ouvrons le livre à la page où se trouve *la Reine des nuits*. De tous les contes qui composent ce recueil, *la Reine des nuits* est, avec le merveilleux *Discours à la louange de la double vertu de la mer*, celui qui se rapproche le plus du « poème en prose ». Le travail matériel y est presque plus important que celui de la pensée. L'habit verbal de cette « reine » est beau et soigné comme un habit de fête. Comment M. Maurras a-t-il rectifié, amendé, perfectionné la coupe du tissu, la disposition des plis, en un mot, « la façon »?

Les premières pages du conte sont, ici et là, les mêmes ; à peine un « *et* », pour un « *mais* », un « *qui venait des pentes du ciel* » pour un « *qui tombait des hauteurs* du ciel ».

Mais voici une phrase refaite :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
... après que l'âge et le savoir *m'avaient de concert ruiné*, voici que mon Hélène m'était restituée, *et* dans *la* fraîche fleur où je l'avais connue, *à cette* unique différence qu'elle paraissait moins insensible *qu'en ma jeunesse.*	... après que l'âge et le savoir *m'eussent de concert dévoré*, voici que mon Hélène m'était restituée dans *cette* fraîche fleur où je l'avais connue, *avec* l'unique différence qu'elle paraissait moins insensible *qu'au temps passé.*

Ces légères corrections peuvent d'abord paraître indifférentes ; mais à lire les deux passages à haute voix, on verra vite que l'harmonie, dans le second texte, est plus pure, plus nette que dans le premier. Voici maintenant une correction où le mot rare, le mot technique est sacrifié à une expression moins condensée, plus transparente :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
... par les oscillations graduelles que j'ai déjà marquées, elle se fondit dans l'image de Phœbé et d'Hélène déjà enveloppées *d'une sorte de consubstantialité;* enfin ces trois beautés furent mises en un seul être et brillèrent *ensemble* dans le même rayon du jour.	... par les oscillations graduelles que j'ai déjà marquées, elle se fondit dans l'image de Phœbé et d'Hélène déjà enveloppées *des substances du même fluide;* enfin ces trois beautés furent unies en un seul être et brillèrent *fondues* dans le même rayon du jour.

Le besoin et l'amour d'une clarté plus grande, une recherche méticuleuse de la concision font l'intérêt de la correction suivante :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
... puis, une fois de plus, le visage de la déesse où demeurait inscrit le double souvenir de Sylvie et d'Hélène *vêtit en ordre* la *lumière* de Lucie dans sa forme définitive ; *tant qu'enfin* je connus d'une certitude complète à quel point *mes amours, qu'ils fussent de l'enfer, de la terre et du ciel, s'unissaient dans les yeux de la reine des nuits.*	... puis une fois de plus, le visage de la déesse où demeurait inscrit le double souvenir de Sylvie et d'Hélène, *acquit et réfléchit* la *clarté* de Lucie dans sa forme définitive, *si bien que* je connus d'une certitude complète à quel point *s'unissaient dans la reine des nuits, mes amours de la terre, des enfers et du ciel.*

Plus loin, M. Charles Maurras parlait en 1895 d'un « *lait* » généreux ; il a eu la bonne inspiration, en 1920, de remplacer ce lait par du « *vin* ». Nous ne relèverons pas toutes les petites et ingénieuses modifications

faites par l'auteur pour substituer à de fausses élégances, à des tournures non désuètes mais démodées, des tournures plus simples, plus naturelles. En voici quelques exemples : « Sa perfection croissait *de ces* magnificences » a été heureusement remplacé par : « sa perfection *semblait croître avec ces splendeurs* ». Plus loin on lit (1920) : « *L'année céleste me rendait ingrat* pour ma patrie » et non plus : « La céleste année me *faisait* ingrat... » — « Rassemblant *l'armée de mes sens* », qui est banal et usé, est devenu : « rassemblant *les forces de mon corps* ». — « Où sont *enclines* les amantes » est devenu « où sont *inclinées* les amantes ». — Ailleurs une cascade un peu confuse de mots est remplacée par un simple membre de phrase :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
Ce *beau corps* dévorait l'enveloppe *des vêtements* et comme son rayon, pour les habitants de la terre, entr'ouvre les nuées du ciel, *les voiles blancs fondaient et se dispersaient à flocons par la vigueur croissante des clartés de sa chair où de divins désirs exigeaient que son être me fût révélé de plus près.*	Ce *flambeau* dévorait l'enveloppe *du vêtement* et comme son rayon, pour les habitants de la terre, entr'ouvre les nuées du ciel, *tous voiles se fondaient et se dispersaient à flocons.*

Nous prions ceux que de pareilles remarques ennuient de nous abandonner à notre divertissement ; il s'adresse à de plus curieux qu'eux :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
Elle, si accomplie, telle que *je tentai* plusieurs fois de la peindre, *étendue ainsi près de moi! Tous ces nobles membres brillants de grâces délicates, pressés de mes indignités!* Image lamentable à *qui la déesse s'offrait et gazouillait, les lèvres et les yeux humectés de doux rires!* Ces lèvres mêmes *s'avançaient; je les sentis qui me touchèrent et j'en savourai le baiser.* Hélas ! surtout j'y assistai avec une pudeur qui se mélan*geait* de mépris, où les atomes de *beautés* dont se trouvait pétri tout le bel ensemble divin palpitaient *avec moi* de la même souffrance et je les sentais s'indigner *et se récrier de concert contre* le parti odieux de les profaner près de moi. Comme je me sentais l'allié de leur résistance ! *Et que j'étais meurtri avec eux qu'ils fussent souillés!*	Elle, si accomplie, telle que *j'ai tenté* plusieurs fois de la peindre, *pressée de mes indignités!* Image lamentable à *qui s'offraient les lèvres et les yeux humectés du plus doux des rires!* Ces lèvres mêmes *me touchèrent*, et *j'en connus le souffle :* surtout j'y assistai avec une pudeur qui se mélan*gea* de mépris, car les atomes *gracieux* dont se trouvait pétri tout le bel ensemble divin palpitaient, *je le voyais bien*, de la même souffrance, et je les sentais s'indigner *du* parti odieux de les profaner près de moi. Comme je me sentais l'allié de leur résistance ! *Comme je gémissais avec eux qu'ils fussent flétris!*

Souvent une correction n'est pas seulement ici une coquetterie de toilette, le travail purificateur d'un filtre, mais un enrichissement de la pensée poétique, ainsi :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
Mais ces paroles éclataient en lettres de feu sur *son* front où *siègeaient sa décision et sa douleur...*	Mais ces paroles éclataient en lettres de feu sur *le* front où *brillait, plus puissant que la volupté, sa douleur.*

Aller plus vite, dire autant de choses en moins de mots, faire sentir le muscle plus tendu sous la chair plus ferme, voilà ce qui tente M. Maurras dans son travail :

Texte de 1895.	Texte de 1920.
... Ces boucles de bel or *flottant touchèrent ma chair nue; mais c'est brûler qu'il faudrait dire.*	... Ces boucles de bel or *ont couru sur mes joues comme un flot de feu.*
... mais d'une voix éteinte, pleine des soupirs du désir, ébranlant ma sagesse *de l'ivresse de sa douleur...*	... mais d'une voix éteinte, pleine des soupirs du désir, ébranlant une sagesse qu'*elle enivre pour la consumer...*

Nous n'avons cueilli dans *la Reine des Nuits* que quelques corrections : les plus caractéristiques ; mais il y en a bien d'autres, qu'on ne peut songer à transcrire ici, car il faudrait recopier entièrement les deux versions du poème. La version actuelle est certainement plus belle que la version initiale, et il est certain que, dans l'avenir, c'est elle qui sera consultée. Nous avouerons cependant, tout en sachant qu'un pareil aveu est une marque de mauvais goût, que la version 1895 nous séduira toujours, justement par ce qu'elle possède, pour notre génération, de marquant, de révélateur. Nous aurions été désolé, découragé, d'apprendre que M. Maurras, dans sa jeunesse, avait tout à fait échappé à la contagion du style de son temps. On peut se méfier d'un écrivain qui, à vingt ans, n'agrémente pas ses œuvres de quelques colifichets d'époque, qu'il retranchera dix ans après, non point comme un bourreau qui fait tomber un membre, mais comme un jardinier qui, avec un sécateur délicat, coupe, aux tiges d'un rosier, des fleurs fanées, lesquelles, dans leur nouveauté, eurent leur grâce et leur parfum. Ces contes, sous leur forme actuelle, sont de meilleurs « modèles », mais, dans la première édition du *Chemin de Paradis*, on trouvera de précieux « documents ».

L'époque où M. Charles Maurras publiait ces contes fut une époque où un écrivain, loin de rougir de ses connaissances, ne tenait

pas à cacher qu'il était « cultivé ». De nos jours, la vanité consiste à bien montrer qu'on ne sait rien, qu'on ne veut rien savoir, qu'on ne saura jamais rien. On peut imaginer que, dans trente ans, les jeunes gens qui ouvriront les livres soigneusement ou curieusement imprimés qui contiennent les œuvres de la présente « avant-garde », éprouveront pour leurs aînés un doux et profond mépris. Le naïf orgueil qui déborde de ces petits ouvrages leur paraîtra risible, et ils songeront : « Comment prenait-on ces choses-là au sérieux? » Du temps où M. Maurras débutait, les jeunes gens étaient studieux ; ils s'appliquaient moins à faire parler d'eux qu'à parler correctement. Leurs « innovations » paraissent de discrètes modulations de flûte à côté du gros et sauvage tam-tam par lequel on essaie de nous surprendre aujourd'hui.

Le jeune écrivain de 1920 prétend (et il se trompe) ne rien devoir qu'à soi-même ; mais M. Charles Maurras, parlant de son *Chemin de Paradis*, nous avoue : « Ce qui m'était plutôt sensible, c'était le nombre et la qualité des réminiscences qui, d'un bout à l'autre du livre, le gonflaient et le faisaient vivre. » Plus loin, parlant de « l'abjection et de la pauvreté des écoles régnantes » (le naturalisme), il loue M. Barrès et M. France d'avoir fait aimer, « contre cette littérature d'illettré », « le génie souverain de la langue et de l'art ». Une autre « littérature d'illettré » est en train de se former. Une fois de plus Caliban menace Ariel : derrière le naturalisme et derrière le dadaïsme se cache une même grossièreté, une même barbarie. Mais c'est peut-être parmi les jeune gens qui cèdent temporairement, par goût d'époque, à ces jeux dérisoires, que l'avenir trouvera le meilleur défenseur des vertus qui sont aujourd'hui menacées ou méconnues.

Par choc en retour, un livre comme *le Chemin de Paradis* est propre à nous donner confiance, même si on ne le considère, comme nous l'avons trop hâtivement fait ici, qu'au point de vue de la langue, « cette chose sacrée aussi ».

Jean-Louis Vaudoyer.

L'HISTOIRE

LOUIS XV

Ouvrons un manuel scolaire et lisons :

« Louis XV avait été élevé de façon déplorable. Il avait eu le malheur, étant orphelin, d'être roi à cinq ans. Autour de lui, il n'avait vu que des courtisans déjà empressés à lui plaire, et dont l'attitude et les propos ne pouvaient que développer son orgueil et ses instincts égoïstes... Personne n'avait eu l'autorité nécessaire pour tenter de redresser ses mauvais instincts. Il était naturellement méchant... Il resta toute sa vie dur et apathique... Ce roi de France eut des habitudes de laquais malhonnête. A partir de 1750, il glissa à la boue. »

Ce traditionnel portrait de celui qui fut appelé Louis le Bien-Aimé a semblé injuste à M. Claude Saint-André, qui a entrepris d'en faire la critique. Il l'a confronté avec les documents originaux : souvenirs, mémoires, correspondance ; il a dépouillé les grandes collections de textes et lu les gros ouvrages des historiens modernes : de ce travail et de ces méditations est sorti le charmant petit livre plein de faits et d'idées qu'il nous présente aujourd'hui (1). C'est une réhabilitation en règle de Louis XV. Elle ne convaincra sans doute pas tous les lecteurs ; du moins, les contraindra-t-elle à réfléchir et à douter.

* * *

A sa naissance, le 5 février 1710, Louis XV paraissait bien loin du trône. Son bisaïeul, son aïeul, son père, sa mère, son frère aîné

(1) Claude Saint-André, *Louis XV*, 1 vol. in-8° chez Émile-Paul.

vivaient encore. En cinq ans, tous avaient disparu. En 1712, on porta à Saint-Denis trois cercueils à la fois. Louis XV lui-même faillit mourir au berceau. A force de soins et de tendresse, Mme de Ventadour, sa gouvernante, réussit à le sauver. C'était une personne d'âge, dévote et dévouée. Elle s'acquitte de sa tâche aussi bien qu'elle peut. Elle est pour l'enfant précieux et frêle qui lui est confié une véritable maman, « maman Ventadour », « chère maman », comme il dit ou écrit. Elle gagne l'affection de son pupille, mais parce qu'il est nerveux et maladif, elle n'ose guère le contrarier et lui passe ses caprices et ses colères. En grandissant, il acquiert une grâce souple et insinuante qui ravit les Parisiens. Il danse, monte à cheval, joue au soldat, va à la chasse. A ces exercices violents, sa santé s'épanouit ; il perd la pâleur de son visage et la langueur de ses yeux. Bientôt, il sera « le plus bel homme du royaume ».

Il a une intelligence précoce, une curiosité vive, une mémoire excellente. Aussi étudie-t-il avec grand entrain. Son précepteur est l'évêque de Fréjus, Fleury. Assurément, ce n'est ni Bossuet, ni Fénelon. Mais c'est un maître doux, indulgent et patient. Louis XV, mis en confiance, s'abandonne à sa direction. Les devoirs du roi, très nombreux, nous ont été conservés. Ils se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Ce sont des versions et des thèmes latins tirés surtout de l'Écriture sainte ; les passages expliqués et traduits servent d'enseignement moral et religieux. L'histoire tient une place très importante. Guidé par Guillaume Delisle, Louis XV prend goût à la géographie et aux sciences. Toute sa vie, il s'intéressera à la botanique, à la physique et à la cartographie. Ses premières études seront assez précises et assez complètes pour lui permettre de suivre en connaisseur averti les travaux de Buffon, de Jussieu et de Cassini.

En 1721, le roi est sacré. Une peinture du musée de Versailles montre la cathédrale de Reims étincelante de lumières et ornée de splendides tapisseries. Dans les tribunes ont pris place les princesses et les dames de la cour. Devant le cardinal officiant est le jeune roi recueilli et grave sous le manteau fleurdelisé. On admire son joli teint, ses longs cils qui frisent, ses yeux profonds et mélancoliques, sa bouche petite et bien dessinée, ses boucles dorées qui descendent presque jusqu'à la ceinture. « On se souviendra longtemps qu'il ressemblait à l'Amour », écrit le marquis d'Argenson.

A ce moment déjà, l'âme du roi est formée, âme étrange et secrète,

âme jalouse d'elle-même qui se livre peu, inquiète et étonne. Louis XV est timide. Les visages nouveaux l'effrayent ; la vie solennelle au milieu d'une cour nombreuse lui fait peur. Il dissimule sa crainte sous une majesté hautaine qui le rend plus lointain encore. Naturellement, il est triste. Le mystère et l'inconnu l'attirent. Il est hanté par les choses de la mort. A son retour de Reims, il s'attarde à la visite des tombeaux de Saint-Denis. Après l'exaltation d'orgueil des jours derniers, il semble prendre plaisir à regarder la place où son corps viendra reposer. Il se penche au bord de l'abîme, comme pour sonder la profondeur des ténèbres. Toute sa vie, son esprit contemplatif et mystique sera tourmenté par les problèmes de l'au-delà. Lorsqu'il connaîtra l'angoisse du devoir et le remords du péché, les idées funèbres l'assiégeront. Dans ces heures sombres, il se met à parler de maladie, d'enterrement, de cimetière. Il ressent une immense lassitude de la vie. Les croyances religieuses le reprennent tout entier et il ne s'approche des sacrements qu'en tremblant.

Le plus souvent, il cherche des diversions à ses soucis et à son ennui. Il s'enferme dans sa bibliothèque, lit beaucoup, travaille avec acharnement, fait des mathématiques, écrit d'immenses lettres à ses ministres et à ses conseillers, surtout à Chauvelin et au maréchal de Noailles. Ou bien, c'est un débordement d'activité physique : de longues promenades à cheval, des chasses en forêt, des voyages, des chevauchées éperdues dans les bois de Meudon. Ou encore : une fureur de jeu, des parties de tric-trac et de piquet qui ne finissent pas, en compagnie du maréchal de Villars et de quelques jeunes courtisans.

Au fond, le roi a besoin auprès de lui d'une affection solide. Parce qu'il avait l'esprit mordant et porté à la moquerie, on a dit qu'il n'avait pas de cœur. C'est tout à fait faux. Il a eu pour Mme de Ventadour et Fleury beaucoup de reconnaissance et d'amitié. Dans sa vie privée, il complique le moins possible le service des domestiques, qu'il traite avec bienveillance et bonté. Un mémorialiste qui ne l'aime guère l'appelle « le plus irrésolu », mais aussi « le meilleur des hommes, le roi le plus doux et le plus tendre de cœur qui ait régné depuis longtemps ».

En 1725, pour des raisons politiques, on fait épouser à Louis XV, qui a quinze ans, Marie Leczinska qui en a vingt-deux. « Marutcha » n'est pas belle, mais elle est gracieuse, aimable et douce. Le roi n'est

pas intimidé ; il accueille sa fiancée avec une joie enfantine. Il est gai, parlant, empressé, rieur, expansif, plein de prévenances et de coquetteries. Son regard ne quitte pas la reine. Il étale son bonheur avec une fierté naïve et l'éclat de sa jeunesse en paraît plus brillant encore. En 1727, naissent les deux premiers enfants : deux petites filles. On attendait un dauphin. On fut déçu, la reine surtout. Mais le roi se montra enchanté. En 1728, une autre fille. En 1729, un fils.

Puis les années suivantes, un duc d'Anjou et cinq filles. Des dix, le dauphin et six de ses sœurs survivront. Le seul sentiment vrai, profond qui ait occupé le cœur de Louis XV est l'amour paternel. Il aime ses enfants avec passion. Il est fou de ses filles. Il ne songe qu'à les distraire. Lorsqu'elles seront grandes, il ne se lassera jamais de les écouter et de les voir. Si leur mère et elles avaient voulu et su donner au roi la vie de famille qu'il désira toujours ardemment, elles l'auraient certainement protégé contre les aventures irrégulières qui ont donné prétexte à tant d'anecdotes scandaleuses et fausses, mais qui n'en subsistent pas moins.

Marie Leczinska était très maladroite. A peine arrivée à Versailles, elle se laissa aller à prendre parti contre Fleury dans une intrigue nouée par le duc de Bourbon. Louis XV fut très mécontent et, très vite, il se détacha d'elle. Quant aux princesses, elles négligeaient, par insouciance, les occasions de faire plaisir à leur père. Elles n'étaient presque jamais dans leur appartement à l'heure où il avait coutume d'y descendre. Les unes passaient leur temps en dévotions, les autres en futilités, une autre en bavardages politiques. Aussi Louis XV, qui, tout d'abord, fuyait la compagnie des femmes et, gêné, détournait les yeux à leur passage, se mit-il à la rechercher. Les circonstances se faisaient complices des tentatrices. Après la naissance de Madame Louise, les médecins de la reine exigèrent une séparation. Et ce fut la succession des maîtresses : Mme de Mailly, Mme de la Tournelle, Mme de Pompadour, Mme du Barry, d'autres encore.

*
* *

Tel fut l'homme. Qu'était le roi?

De sa fonction, il avait toutes les qualités extérieures : beauté, grand air, politesse, majesté, bonne grâce. Il savait la cour, les rangs, les mérites et traitait chacun comme il le fallait. Un soir où, dans les petits appartements, entre hommes, la conversation prenait un tour

trop libre, Louis XV frappa trois coups sur la table, criant, comme faisait l'huissier : « Messieurs, le Roi ! » Il avait aussi de grandes qualités morales : intelligence, habileté, ingéniosité, esprit lucide et prévoyant. Il connaissait bien l'Europe et comprenait la politique. Le croira-t-on? il avait l'amour du bien, le souci passionné des intérêts et de l'honneur de la France.

Louis XV avait reçu une éducation de roi. On s'était appliqué à lui enseigner tout ce dont il avait besoin pour faire son métier. Son gouverneur, le maréchal de Villeroy, était, sans doute, parfaitement incapable de lui rendre en cela le moindre service. C'était un débris de l'ancienne cour, un vieillard vaniteux et vain qui fatiguait tout le monde par sa manie de la parade et que le Régent dut finalement remercier. Mais le cardinal Dubois, pendant son ministère, faisait lui-même, chaque jour, un cours de politique générale, assisté pour la préparation des leçons par des hommes compétents : Ledran, chef au dépôt des Affaires étrangères, Briquet, premier commis à la Guerre, Fagon et d'Ormesson, intendants de finances. Leur travail était expliqué et commenté au royal élève, en présence du Régent et de Fleury. A partir de 1742, Louis XV eut recours à l'expérience du maréchal duc de Noailles, à qui Louis XIV avait légué ses papiers les plus précieux, entre autres les instructions données en 1700 à Philippe V partant pour l'Espagne. Nous possédons la volumineuse correspondance échangée par le roi et le maréchal. Les lettres de Louis XV sont longues, précises, minutieuses ; sa nature modérée, patiente et réfléchie s'y fait jour. Les idées qu'il y expose ont été patiemment mûries. Elles sont exprimées sans recherche et sans art, mais avec beaucoup de clarté et de bon sens. La lecture attentive des dépêches envoyées par le souverain à ses agents à l'étranger laisse la même impression de savoir solide, d'intelligence juste, de compréhension exacte des choses.

Au risque de paraître plus sévère que M. Claude Saint-André, il faut cependant apporter quelques ombres à ce portrait flatteur. Il manqua à Louis XV une grande qualité, la qualité royale par excellence : la volonté, la volonté d'être et de rester le maître.

Ne nous y trompons pas. Louis XV est en théorie roi absolu. En fait, il compose sans cesse avec l'opinion publique qu'agitent les intrigues du Parlement, les écrits des philosophes et les cabales de la cour. Dans son *Traité de l'administration des finances*, Necker note ce fait comme une des caractéristiques du règne.

Depuis la Régence, dit-il, la puissance de l'opinion publique, favorisée par diverses circonstances, s'est accrue successivement et elle serait aujourd'hui difficile à détruire : elle règne sur tous les esprits et les princes eux-mêmes la respectent, toutes les fois qu'ils ne sont pas entraînés par de trop grandes passions : les uns la ménagent volontairement par l'ambition qu'ils ont de la faveur publique ; et les autres, moins dociles, y sont encore soumis sans s'en apercevoir, par l'ascendant de ceux qui les entourent... C'est ainsi que la plupart des étrangers, pour des motifs différents, ont peine à se faire une juste idée de l'autorité qu'exerce en France l'opinion publique : ils comprennent difficilement ce que c'est qu'une puissance invisible, qui, sans trésors, sans gardes et sans armée, donne des lois à la ville, à la cour et jusque dans le palais des rois. Cependant, rien n'est plus vrai, rien n'est plus remarquable...

Que le public ait été le plus souvent mal informé, que la politique des Parlements ait été bornée, arriérée et malfaisante, cela n'est pas douteux. Louis XV n'a pas su ou n'a pas voulu rompre ce cercle de paroles. Trop souvent il a laissé ses ministres agir d'une manière qu'en lui-même il n'approuvait pas. Il a préféré ruser, dissimuler, faire le bien en se cachant et en secret. Il s'est créé une diplomatie privée et occulte qui doublait la diplomatie officielle et publique et, à l'occasion, la combattait. Pour la conduire, il a fait une dépense extraordinaire d'ingéniosité et de travail. N'aurait-il pas mieux fait de prendre franchement parti et d'appliquer tous ses soins à la restauration du principe d'autorité et à l'anéantissement des égoïsmes dressés contre l'intérêt général?

* * *

Comme le titre même de son livre l'y engageait, M. Claude Saint-André s'est surtout appliqué à nous dire ce que fut Louis XV en tant qu'homme et en tant que Roi. Il a parlé avec moins d'originalité et moins de détails de l'administration, des finances, de la politique intérieure et de la politique étrangère. Les réflexions qu'il nous communique sont très intéressantes, mais le sujet mériterait d'être examiné à fond, pour lui-même.

Par certains côtés, le règne de Louis XV est un grand règne. C'est une période de prospérité économique et d'enrichissement général. Au début de son *Histoire socialiste*, Jaurès trace de ce mouvement un tableau un peu superficiel et oratoire, mais, somme toute, assez exact et assez ferme : le paysan fait des économies et commence à acheter la terre ; l'agriculture est transformée par l'usage des four-

rages artificiels et la conquête des terres incultes ; dix mille lieues de routes sont construites ; le commerce intérieur s'accroît « prodigieusement » ; la Caisse d'escompte est créée ; les opérations de crédit et de banque se multiplient ; de 1715 à 1789, le commerce extérieur quadruple ; la navigation se développe largement ; les grands ports : Dieppe, le Havre, Rouen, Nantes, Bordeaux, Marseille s'enrichissent en trafiquant avec l'Amérique et le Levant, d'où ils expulsent peu à peu les négociants anglais ; les grands centres cotonniers d'Alsace et de Normandie s'installent et s'étendent ; l'industrie de la soie prospère à Lyon, l'industrie du fer en Champagne et en Lorraine...

Il est probable, en second lieu, qu'à aucun moment de son histoire la France ne fut aussi bien administrée qu'au dix-huitième siècle ; je ne dis pas : gouvernée, je dis administrée, localement, sur place. Les intendants de province sont, à peu près tous, des hommes du plus grand mérite, dont l'activité ordonnée et pratique fait des merveilles. Il n'est guère de grande ville française qui ne leur soit redevable de quelque embellissement ou de quelque commodité. De bonnes monographies, malheureusement trop rares, nous ont fait connaître l'œuvre de Turgot à Limoges, de Monthyon à la Rochelle, de Tourny à Bordeaux, d'Orceau de Fontette à Caen, de du Cluzel à Tours, de la Galaizière à Nancy, de Trudaine à Clermont-Ferrand. Un beau livre de M. Ardascheff a apporté sur l'ensemble des indications lumineuses qui nous obligent à admirer presque sans réserve ces grands fonctionnaires jadis si maltraités.

Quant à la politique étrangère, il faut éviter de la condamner en bloc et sans examen. Elle nous a fait perdre, il est vrai, nos comptoirs de l'Inde et de Saint-Laurent, mais elle nous a donné la Corse et la Lorraine et, dans son principe, elle était fort bien inspirée. Jusqu'en 1715, notre action extérieure se résumait à peu près entièrement, depuis deux siècles, dans la lutte contre la maison de Habsbourg, c'est à-dire contre l'Espagne et l'Autriche coalisées. Après les traités d'Utrecht, cette guerre n'a plus d'objet : un Bourbon règne à Madrid ; notre frontière du Nord est solidement établie ; l'empereur se tourne vers l'Orient et combat les Turcs en Hongrie. Au contraire, une nouvelle puissance, la Prusse, prend en Allemagne une place inquiétante et sur toutes les mers du globe, nous rencontrons l'hostilité des Anglais. Il est tout naturel de chercher à maintenir la paix sur le continent par un rapprochement avec l'Autriche et une alliance avec la Pologne, tandis que le principal de notre effort

sera dirigé contre l'Angleterre. Cette politique : renversement des alliances, amitié étroite avec Varsovie, fut celle de Louis XV. Elle fut malheureusement très mal comprise des Français : les uns la considéraient comme une nouveauté dangereuse, une sorte d'hérésie diplomatique ; les autres, les gens éclairés, avaient pour Frédéric II, le souverain-philosophe par excellence, une admiration sans limite ; la plupart, Voltaire en tête, ne comprenaient rien aux questions maritimes et coloniales. De ce divorce entre le roi et la nation sortit une série de fausses manœuvres et plusieurs échecs. La guerre de Sept ans eut du moins l'avantage d'arrêter pour un temps la croissance de la Prusse qui, sans la trahison de la Russie, aurait été complètement écrasée. Reconnaissons aussi que Louis XV laissa à son successeur une bonne flotte qui lui permit de prendre sur l'Angleterre une profitable revanche : indépendance des États-Unis, restitution à l'Espagne de la Floride et de Minorque, restitution à la France du Sénégal et de la Louisiane, c'est-à-dire de tous les territoires situés sur la rive droite du Mississipi.

Si l'histoire était un tribunal et si elle faisait le procès de Louis XV, il faudrait encore invoquer en faveur du roi : le miracle réalisé par le contrôleur général Orry qui, chose rare en notre pays et qu'il faut savourer au passage, mit une année le budget en équilibre et obtint même un léger excédent de recettes ; les louables et persévérants efforts de Machault et de Silhouette pour établir un impôt général, proportionnel à la fortune, la suppression des Parlements en 1771 et la réforme judiciaire de Meaupou...

Mais l'histoire n'est pas un tribunal et M. Claude Saint-André n'a pas écrit un plaidoyer. Son livre est un livre d'histoire documenté, précis, nuancé, appuyé sur des citations bien choisies, étayé de beaucoup de recherches et de lectures, et, ce qui ne gâte rien, fort bien fait et fort agréable à lire. On nous dit, d'ailleurs, que Claude Saint-André est le pseudonyme d'une femme. Tous nos compliments. Les femmes de lettres de nos jours ne nous ont pas habitués à tant de sérieuse pensée et de talent. Pour être justes, disons : les hommes non plus.

Pierre Gaxotte.

LES BEAUX-ARTS

WATTEAU ET FRAGONARD

Une exposition d'œuvres de Fragonard vient d'attirer un nombreux public au pavillon de Marsan. Après la révélation de François Desportes, cet hommage au grand enchanteur du dix-huitième siècle vient à propos. Au lendemain d'une guerre épuisante, il est bon qu'un peuple, comme un arbre après l'orage, éprouve le besoin de s'enraciner plus profondément dans sa tradition nationale. Quelque soin qu'aient pris les mauvais bergers de l'esthétique d'égarer le goût français dans les terrains vagues d'un art sans patrie et jusqu'aux confins de la barbarie, on a vu les meilleurs de nos jeunes artistes interroger l'œuvre des maîtres de chez nous avec une passion parfois trop inquiète, ou quelque excès didactique, ou quelque parti pris d'interprétations opportunistes, mais en définitive avec le sentiment très net de cette vérité méconnue, enfin retrouvée, que c'est en cultivant les particularités de son génie propre qu'un homme se rend utile à ses semblables, qu'une nation enrichit et ennoblit l'humanité. Sans doute, il existe encore des esprits attardés, et qui se croient avancés, pour qui le problème esthétique capital est de doter la France d'un *art décoratif* qui, paraît-il, lui fait défaut, et qui serait florissant en d'autres pays ; il existe encore des professeurs de dessin, des conseillers municipaux et des chroniqueurs d'art qui croient que nous devons sans plus tarder rivaliser avec les architectes américains ou les tapissiers munichois. Une grande exposition d'art

décoratif projetée devait combler leurs vœux : elle paraît remise aux calendes grecques. Il y aura bien une exposition d'art décoratif moderne, mais c'est à Munich ; il est permis de penser que c'est fort bien ainsi.

On commence à se rendre compte que pour qu'il existe un *art appliqué*, et pour que ses applications soient heureuses, il n'est pas mauvais de commencer par restaurer « l'art » tout court. Il ne s'agit pas de traiter les artistes décorateurs en parents pauvres et pas davantage de faire fi des avantages économiques que leurs travaux peuvent valoir à notre pays, il importe tout simplement de se persuader que cette activité est secondaire, par définition même, et qu'elle ne s'exercera avec honneur et profit que si les peintres et les sculpteurs, dans une zone plus proche des courants intellectuels de l'époque, créent des œuvres riches d'influence et de rayonnement.

L'idée d'une hiérarchie dans les arts est celle qui choquait davantage les préjugés égalitaires et heurtait le plus l'esprit démagogique, mais elle participe maintenant de leur décadence, et dans les préoccupations des artistes nouveaux, la notion de relativité vient troubler la béate croyance à l'équivalence de tous les efforts, dans l'ordre artistique. De là cette invention de disciplines, cet empressement à chercher des leçons auprès des maîtres, qui est un trait caractéristique du moment, signalé ici même à différentes reprises et récemment à propos de l'exposition Ingres.

Comme la plupart des peintres d'aujourd'hui sont surtout hantés par le désir d'une réforme technique, c'est à l'art le plus sévère et le moins flatteur que vont d'instinct leurs préférences. On peut tenir pour assuré que si, à la place de Fragonard, c'était Chardin, par exemple, dont l'actualité voulût qu'on célébrât la mémoire et l'œuvre, les commentaires des peintres-écrivains eussent été plus abondants et plus enthousiastes. La raison doit en être cherchée dans la rancune plus ou moins consciente que les peintres nouveaux gardent encore à l'endroit de l'impressionnisme, et dans la volonté qu'ils ont de rompre un charme jugé trop facile et trop vulgaire. C'est, en effet, dans la génération précédente, celle de MM. Pierre Bonnard et Vuillard, qu'on pourrait reconnaître l'influence de Fragonard, en dépit d'un accent ironique et pessimiste qui est un legs du naturalisme. Devant les esquisses du peintre de Grasse, il est impossible de ne pas songer aussi à Renoir, et l'on est même frappé de la similitude qui existe entre les courbes de leurs génies respectifs. La dernière

manière de Renoir offre plus d'une ressemblance avec celle de Fragonard : on y reconnaît le même goût des préparations rouges et violacées et des harmonies flambantes. Ces grands artistes ont enfin ceci de commun qu'ils ont inventé une atmosphère féerique où sont infailliblement transfigurés les éléments fournis par l'observation réaliste la plus patiente et la plus minutieuse.

Mais ce pouvoir magique de transmutation, c'est assurément Watteau qui, dans son siècle, l'a possédé au suprême degré. Son mystère est devenu un lieu-commun de littérature et dans ses parcs mélancoliques tant de méchants poètes, à la suite d'Albert Samain, ont promené leurs plates rêveries qu'on hésite à y pénétrer à leur suite. Avant d'y chercher *l'Indifférent* ou les personnages de *l'Assemblée*, donnons-nous loisir d'étudier ces dessins inimitables dont l'énergique liberté dépasse constamment les limites du gracieux et de la fantaisie elle-même. Ou plutôt n'est-ce pas la plus noble et la plus vraie fantaisie que ce goût du risque si émouvant à démêler sous les traits du crayon et si différent de la fausse virtuosité mécanique? On vient de publier (1) un recueil de dessins de Poussin, reproduits avec la plus absolue perfection et choisis très judicieusement. C'est une joie d'y retrouver de ces beaux arbres baignés de lumière que, grâce à un art prestigieux, l'œil accompagne pour ainsi dire dans leur lente ascension à travers l'espace. Personne n'a rendu la vie des feuillages, le faîte frémissant des arbres, avec plus de vérité et de sentiment que ce maître du paysage classique. Ce recueil est le premier d'une série où il faut souhaiter que Watteau occupe la place qu'il mérite, et aussi François Boucher, sinon méconnu, du moins admiré à faux et mal à propos. C'est dans leurs dessins que les grands peintres nous livrent bien souvent l'intimité de leur génie. Il y faut un moindre effort de l'esprit pour retrouver l'inflexion sensible modelée sur la réalité vivante, et non encore transposée dans le domaine de la poésie et de l'imagination.

Les contemporains de Watteau ont rendu justice à ses dessins, ils n'ont pas compris sa peinture. M. Guillaume Janneau (2) a rap-

(1) Éditions d'art Pelletan, Holleu successeur.

(2) *Bulletin de la vie artistique*, juillet 1921

Par ailleurs, M. Pierre Champion vient de publier de précieuses *Notes critiques sur les vies anciennes d'Antoine Watteau* où tous ces jugements se trouvent recueillis.

pelé opportunément quelques-uns de ces jugements singuliers et notamment celui du comte de Caylus. « Ses compositions, écrivait ce dernier dans sa *Vie d'Antoine Watteau*, n'ont aucun objet, elles n'expriment le concours d'aucune passion et elles sont par conséquent dépourvues d'une des plus piquantes parties de la peinture, je veux dire l'action. Ce genre de composition, surtout dans l'héroïque, est la noblesse de l'art... »

C'est fort bien dit, et le comte de Caylus suivait d'excellents principes, mais cela s'applique aussi mal que possible à Watteau. *L'Embarquement pour Cythère* nous paraît le plus bel exemple d'art allégorique et héroïque, et là où les contemporains n'ont vu que des petites figures adroitement dessinées et groupées, nous trouvons l'expression poétique la plus vive et la plus émouvante des mœurs et des passions d'une époque. Car Watteau fut bien le plus grand poète de son temps, mais aussi le précurseur de la poésie romantique. Le sourire de ses héros séduisants est mêlé d'amertume et de mélancolie, et dans les fêtes qu'il se plaît à évoquer Watteau a porté une âme inquiète et douloureuse ; aussi son œuvre n'a qu'une fausse apparence de frivolité, elle est profondément humaine et elle a peuplé nos mémoires de figures et d'images qui ont enrichi et affiné notre sensibilité. Et comme toute œuvre vraiment grande, elle fut prophétique.

Watteau et Fragonard sont peut-être les peintres les plus français qui soient. En eux se rencontre un concours de qualités délicates comparables à celles qui font de La Fontaine notre plus grand poète. C'est qu'ils ont bénéficié du plus haut état de civilisation qui ait jamais été atteint par l'humanité, sans en excepter Athènes. M. Albert Thibaudet faisait dernièrement un tableau de la condition des écrivains sous l'ancien régime, et il avait le courage de comparer l'état de choses ancien au règne de la littérature industrielle d'aujourd'hui, annoncée et dénoncée par Sainte-Beuve. Il ne serait peut-être pas inutile de rechercher quelles conditions sont les plus favorables aux artistes et si le bon plaisir d'une cour ou d'une aristocratie ne sont pas, tout bien considéré, moins funestes aux peintres que la toute-puissance des marchands de tableaux. Si l'art le plus sensuel du dix-huitième siècle n'est jamais grossier, n'est-ce pas dû à la solidité des institutions et de l'esprit public? Un régime sûr de sa force, de son rayonnement, de sa gloire, peut laisser la fantaisie individuelle se donner libre carrière ; au contraire, un régime toujours inquiet et

précaire prétend tout régler et redoute la fantaisie comme une manifestation de l'esprit de révolte. N'est-ce pas sous la première Révolution que l'art officiel a été le plus étroitement académique? On peut organiser des fêtes civiques à la David ou, demain, à la Gémier, mais on n'organise pas des fêtes galantes, récompense de l'extrême politesse des mœurs.

Nous ne reverrons plus de longtemps un art comme celui de Watteau et de Fragonard, qui convient au lendemain des grandes époques de puissance, lorsque l'heureuse frivolité vient détendre les ressorts trop tendus d'une société. Mais de tels agréments ne s'improvisent pas, tout de même qu'il faut à l'argent des nouveaux riches deux ou trois générations d'héritiers pour qu'il soit dépensé noblement.

Ah ! certes, on conçoit qu'un esprit comme Baudelaire, qui pénétrait d'une façon si aiguë le génie des grands peintres, qui sentait qu'ils sont les prodigues magnifiques de richesses sociales accumulées pendant des siècles, ait été si réfractaire à l'idée du progrès fatal. Dans le domaine de l'art comme dans celui des idées et des mœurs, la forte remarque de Renan est toujours vraie : qu'on aurait tort de considérer la civilisation comme un fait acquis, comme un palier définitivement assuré sous le pied de ceux qui veulent s'élancer vers l'avenir, alors qu'elle est une défense incessante contre la barbarie. Et dans cette lutte, les grands maîtres du passé sont les guides les plus sûrs.

Aussi doit-on regretter que le deuxième centenaire de la mort de Watteau n'ait pas été commémoré avec plus d'éclat. La date eût paru bien choisie pour fêter le retour des tableaux qui sont en Allemagne et dont on ne paraît guère pressé d'exiger la remise. Car nos politiques ont su obtenir des bestiaux et des machines, mais le tribut d'œuvres d'art dû pour tant de destructions imbéciles, mais le châtiment des grands coupables, toutes les réparations morales en un mot, sont justement celles que nos gens, qui n'ont que *l'idéalisme* à la bouche, laissent tomber et prescrire.

Roger Allard.

LES SCIENCES

LE RÔLE DE DESCARTES DANS LE DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DES MATHÉMATIQUES

M. Pierre Boutroux a publié, il y a déjà quelques mois (1), un petit volume plein de vues intéressantes sur l'histoire des mathématiques et leur orientation actuelle. La présentation en est rapide et dans une langue excellente, à la fois précise, simple et imagée, qui certainement contribuera à augmenter l'éclat de la chaire d'histoire des sciences dont M. Pierre Boutroux vient de recevoir la charge au Collège de France. Au reste, il a de qui tenir : fils du philosophe, il est aussi, comme on sait, le neveu d'Henri Poincaré.

Une des raisons qui font le prix des réflexions de M. Pierre Boutroux sur l'histoire des mathématiques et leur tendance, c'est qu'il est précisément un de ceux par lesquels la science se fait. Cette distinction, déjà bien souvent établie entre la science faite, enseignée, et la science qui se fait, l'auteur la place dès le début même de son ouvrage ; elle en indique l'esprit. Examinons-en le but et la méthode.

Son but est de chercher quelles ont été et quelles sont les idées philosophiques ou simplement extra-techniques qui ont guidé les mathématiciens dans leurs travaux et ont orienté la science, dans son ensemble, vers des progrès certains, en empêchant une trop grande

(1) *L'Idéal scientifique des mathématiciens*, librairie Alcan, 1920.

dispersion des efforts. Mais sur ces idées générales mêmes, les savants ont toujours été assez sobres de confidences. Méfiance instinctive, dit M. Boutroux, du vague que présentent souvent les idées considérées comme philosophiques. Mais peut-être aussi inhabileté foncière ou antipathie naturelle pour l'introspection psychologique.

L'attitude intellectuelle des philosophes ne pourrait-elle en effet se distinguer nettement de celle des savants, par la tendance qu'ont invinciblement ceux-ci à extérioriser les notions qu'ils étudient? C'était le cas d'un des plus grands géomètres du dix-neuvième siècle, Charles Hermite. « Il pensait modestement, dit M. Émile Picard, que les études de philosophie mathématique, si en honneur aujourd'hui, devaient être de grande importance, puisque tant d'esprits éminents s'y adonnent ; mais malgré toute sa bonne volonté, il ne pouvait arriver à s'y intéresser. La cause en était peut-être dans sa philosophie un peu mystique sur l'essence du nombre ; il croyait que les nombres forment un monde ayant son existence propre en dehors de nous, monde dont nous pouvons saisir seulement ici-bas quelques-unes des harmonies profondes. Dans l'antiquité, il eût été platonicien, et au moyen âge, dans la longue querelle entre le réalisme et le nominalisme, il aurait suivi Guillaume de Champeaux avec les réalistes. »

Tous les mathématiciens, il s'en faut, n'ont pas été jusqu'à cette conception quasi théologique du nombre et de la géométrie. Mais, sans la formuler d'une manière aussi positive, la plupart d'entre eux agissent comme si elle était leur. Chercher à savoir par une question directe comment ils pénètrent et se dirigent dans le monde des êtres mathématiciens, revient donc à solliciter une confession de leurs plus intimes pensées sur la science, de ces pensées qu'ils hésiteront toujours à formuler, ne pouvant leur donner la forme impeccablement logique qu'ils ont l'habitude de donner à toutes leurs productions techniques.

Faute de pouvoir recourir aux confidences des spécialistes, M. Pierre Boutroux a fait usage d'une autre méthode, la méthode historique. Encore faut-il bien entendre de quelle manière il la comprend. Ce qui l'intéresse, ce sont les grands courants de la pensée mathématique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Et ces courants seront définis par les travaux mêmes des mathématiciens, en donnant, semble-t-il, une place prééminente non pas aux découvertes elles-mêmes, mais à l'esprit dans lequel elles ont été faites.

Il est fort intéressant, sous ce rapport, de voir quelle a été, d'après M. Boutroux, la grandeur du rôle de René Descartes. Arrêtons-nous sur cette partie de son livre.

*
* *

Le grand mérite de Descartes réside non pas tant dans les découvertes positives dont la science lui est redevable que dans une sorte de renversement complet de la démarche même de la pensée mathématique. Ni dans l'antiquité, Archimède avec sa méthode d'exhaustion, ni même dans les temps modernes Leibniz et Newton avec le calcul différentiel, le calcul intégral et les développements en série n'auraient créé, à beaucoup près, du point de vue de M. Boutroux, un courant d'idées aussi vaste et aussi puissant que celui dont on trouve l'origine dans les idées de Descartes et les premières applications dans sa *Géométrie*.

Dans l'antiquité, en effet, la méthode des géomètres a toujours, en son principe, un caractère analytique, en ce sens qu'ils considèrent comme unique objet de la science les propriétés des nombres et des figures, qu'une analyse directe doit faire découvrir après qu'une intuition, plus directe encore, en a fourni à l'esprit le concept. Quant à cette analyse, elle procédera suivant une série de propositions dont l'enchaînement logique devra être parfait. C'est la forme à laquelle reste attaché le nom d'Euclide. Et quant au choix des notions initiales, auxquelles devra s'appliquer la puissance analytique des géomètres, il sera principalement dicté par le caractère de beauté, de régularité et de simplicité (apparente) qu'elles présentent.

L'exemple achevé de cette conception est fourni par l'étude des polyèdres considérés par Platon comme jouissant d'une éclatante beauté. Au moyen du tétraèdre régulier, de l'octaèdre régulier, de l'icosaèdre régulier et du cube, polyèdres compris respectivement sous 4, 8 ou 20 triangles équilatéraux et sous 6 carrés égaux, Platon veut expliquer la genèse de l'univers.

Le moindre inconvénient de tels points de départ était l'arbitraire qui régnait dans la hiérarchie esthétique des notions fondamentales de la géométrie. Leur complexité réelle n'entrait que peu en ligne de compte. Il était inévitable qu'une pareille méthode aboutît à une impasse.

Il ne nous semble pas possible, cependant, de dire que l'impasse se

soit produite, et cela grâce à Archimède. Ses travaux sur les leviers et la statique, sur l'hydrostatique et les corps flottants, sur les hélices spirales ou vis sans fin, le rapprochent de nous plus qu'aucun savant de l'antiquité. La méthode d'exhaustion, dont, au cinquième siècle, les pythagoriciens avaient déjà fait, il est vrai, quelques applications à la mesure du cercle, reçut de lui une forme parfaite et une puissance considérablement accrue. Elle était pour son époque l'équivalent de nos méthodes modernes de développement en série et de passage à la limite par degrés infinitésimaux. Elle lui fournit, pour l'évaluation des aires et des volumes, des procédés si ingénieux que « pendant deux mille ans, aucun géomètre ne devait être capable de les développer ». Pourtant, M. Pierre Boutroux n'en fait pas un grand novateur, comme Descartes ; il veut qu'il n'ait été que le continuateur des platoniciens parce qu'il partageait leur culte pour la beauté intrinsèque des notions géométriques. Mais la modestie d'Archimède ne lui était-elle pas naturellement inspirée par la pléiade de savants illustres qui l'avaient précédé de peu? et la sévérité un peu anguleuse de Descartes pour ses prédécesseurs n'était-elle pas rendue plus naturelle par l'indécise timidité avec laquelle les Tartaglia et les Viete s'étaient engagés dans la voie algébrique ouverte, au neuvième siècle, par l'Al'djebr ou'al moukabalah du savant Mohamed ben Musa-Alkhwarizmy (1), de Bagdad? Si l'influence d'Archimède a été moindre dans l'histoire de la science que celle de Descartes, cela ne proviendrait-il pas, en partie, de ce que les circonstances de sa vie, sa fin tragique ou la civilisation de son temps ne lui ont pas accordé les disciples capables de développer sa pensée, comme les Leibniz et les Newton ont su développer celle de Descartes? Car cette filiation directe de Descartes à Leibniz et à Newton est un point sur lequel M. Pierre Boutroux insiste avec beaucoup d'originalité et peut-être un peu d'exagération.

Comment donc le rôle de Descartes a-t-il été si grand?

Venue des Hindous, puis des Arabes, comme un ensemble de recettes pour faciliter le calcul, l'algèbre eût été méprisée des Grecs, au même titre que les équivalents qu'ils en connaissaient et auxquels ils n'accordaient pas le nom de science. Les yeux constamment fixés sur la nature intrinsèque des objets géométriques, ils n'auraient pu même comprendre le sens de calculs qui portaient sur des symboles

(1) D'où le nom d'*algorithme*.

dénués de signification propre. Aussi, les premiers progrès de l'algèbre furent-ils dus non pas à des savants mais à des ingénieurs ou des praticiens fort peu embarrassés de scrupules théoriques. Visiblement, ces scrupules ne simplifièrent pas la tâche des savants du seizième siècle, héritiers à la fois de la tradition hellénique et de la tradition arabe. L'algèbre est loin d'être, avec eux, un instrument de généralisation. Chaque cas particulier fait l'objet, pour eux, d'un calcul spécial. Le trait de génie de Descartes fut de voir que la langue algébrique, loin d'être simplement un mode de calcul, constituait un moyen merveilleux de construire synthétiquement, par la *combinaison d'éléments simples*, les êtres ou les objets mathématiques les *plus composés*. Au lieu d'aborder de front l'étude analytique de ces objets, conçus par une intuition directe, d'une complexité souvent insoupçonnée, une voie détournée, purement synthétique, et partant des éléments les plus simples (longueurs rectilignes, figurées par des signes algébriques), permettait de les insérer dans un moule parfait, dont toutes les propriétés pouvaient ensuite être mécaniquement déduites. « Dès lors, la science, au lieu d'être, comme le croyaient les anciens, une contemplation d'objets idéaux, se présentera comme une construction de l'esprit. » D'analytique dans son objet (avec un mode d'exposition le plus souvent synthétique), elle deviendra essentiellement synthétique dans sa démarche constructrice, mais avec des formes de démonstrations analytiques, si bien même qu'une des branches les plus importantes de l'algèbre, la théorie des fonctions, prendra au dix-septième siècle le nom d'analyse mathématique.

Cette conception fondamentale de Descartes a fait la fécondité de sa méthode. Des applications du calcul avaient été faites avant lui à des problèmes spéciaux de géométrie par Apollonius de Pergame, au milieu du troisième siècle avant Jésus-Christ, puis au quatorzième siècle par Nicole Oresmes, puis encore au seizième par Marino Ghetaldi. Mais elles étaient restées sans haute portée. Si donc on entend par géométrie analytique l'application du calcul algébrique à des figures géométriquement données, on peut dire que Descartes n'en est pas le premier inventeur. Mais son œuvre géniale a été de concevoir la *création* de figures géométriques ou de courbes géométriques par la seule combinaison d'éléments algébriques. Que les plus simples de ces combinaisons représentassent les courbes mêmes qu'étudiaient les géomètres antiques, droite, cercle, sections coniques, ce n'en était que plus heureux et plus propre à donner au début con-

fiance en la méthode. Cela n'en épuisait pas, à beaucoup près, la merveilleuse richesse. En fait, par le détour de l'image géométrique, Descartes créait la notion fondamentale de fonction algébrique. Trois siècles, exceptionnellement brillants pour le développement des mathématiques, ne devaient pas en tarir la fécondité.

Que Descartes ait pressenti la puissance de sa méthode non seulement pour des problèmes géométriques mais aussi pour l'étude générale des phénomènes de la nature, c'est ce qui paraît assez incertain. M. Pierre Boutroux reconnaît en tout cas que le moyen technique d'accrocher le calcul à ces phénomènes, pour les « réduire à l'étendue et au mouvement », paraît lui être resté caché. Et pourtant, ces moyens : le calcul différentiel et intégral, les développements en série, M. Boutroux veut ne les considérer que comme une suite toute naturelle de la méthode algébrico-synthétique de Descartes. Ici, l'argumentation de M. Boutroux nous paraît un peu forcée. S'il n'y a pas lieu de parler de révolution scientifique (il n'y a jamais de révolution scientifique) à propos des puissants instruments d'investigation auxquels les noms de Leibniz et de Newton restent communément attachés, il semble que les notions introduites avec ces méthodes de calcul aient joué un rôle sans lequel l'algèbre purement cartésienne serait peut-être restée stérile. Pour M. Pierre Boutroux, elles sont venues simplement se placer dans le cadre que Descartes s'était contenté de préparer. Et voici comment :

En 1635, le P. Bonaventure Cavalieri, dans sa *Géométrie des indivisibles*, pose le principe qu'il est possible de construire des figures continues par la considération d'éléments « indivisibles », c'est-à-dire infiniment petits. C'était le point de départ du calcul intégral. En 1658, d'ailleurs, Pascal devait préciser les raisons pour lesquelles il ne saurait y avoir désaccord entre le calcul des indivisibles et la géométrie classique.

D'autre part, en 1636, Fermat considère pour la première fois la dérivée d'une fonction, c'est-à-dire la limite finie du rapport entre les accroissements infiniment petits d'une fonction et de sa variable, quand ces accroissements tendent vers zéro. Cette notion de dérivée est assurément le point de départ du calcul différentiel. Or, cette découverte de Fermat, à quelle occasion vit-elle le jour? A l'occasion d'un problème de géométrie, la construction de la tangente à une parabole ; et la solution qu'en donnait Fermat était évidemment susceptible, dans la géométrie algébrique cartésienne, d'une vaste

généralisation pour la construction des tangentes à toutes les courbes.

Mais il est assez piquant de constater que Descartes, le premier, ne vit pas, ou ne voulut pas voir, en raison d'une certaine humeur contre Fermat ou contre la prédilection de celui-ci pour les cas particuliers, quel appoint cette notion de dérivée était capable d'apporter au développement de la méthode algébrico-géométrique.

M. Pierre Boutroux considère d'autre part que les premières études systématiques, avec Leibniz et Newton, des développements en série, devaient découler tout naturellement de la conception synthétiste de l'algèbre cartésienne. On sait d'ailleurs que la théorie des développements en série a rendu possible l'étude générale des fonctions, et formait la partie la plus remarquable et la plus féconde de la nouvelle mathématique newtonienne et leibnizienne. Or, l'essentiel de la pensée de M. Boutroux paraît être qu'une fois posée la notion cartésienne de construction d'une fonction au moyen d'opérations algébriques (en nombre fini, il est vrai), il était bien naturel d'envisager la construction d'une fonction au moyen d'un nombre infini d'opérations algébriques. Si Leibniz, toutefois, se considérait comme un complet novateur, M. Boutroux enregistre que Newton se croyait simplement un continuateur de Descartes, lequel par contre s'était résolument séparé de tous ses prédécesseurs. Il tire avantage de cet aveu pour conclure que la prétendue coupure introduite dans l'histoire de la science par Leibniz et Newton n'a pas réellement existé.

Peut-être cet argument (analogue à celui que donne M. Boutroux pour effacer un peu, semble-t-il, le rôle et l'originalité d'Archimède) repose-t-il trop sur des particularités de vie ou de caractère. La conception d'opérations algébriques indéfiniment répétées ne dépassait-elle pas, de beaucoup, la pensée même de Descartes? Quelque admiration et quelque vénération même qu'il faille avoir pour l'auteur du *Discours* et de la *Géométrie*, nous demandons à M. Boutroux s'il n'a pas été porté à exagérer ses dons de prophétie, touchant l'avenir de sa découverte. Quant à l'avenir même de la conception synthétique des mathématiques, nous espérons pouvoir en reparler bientôt, encore avec l'aide de M. Boutroux, mais en cherchant d'une manière plus particulière quel rôle elle s'est trouvée amenée à jouer dans le développement de la physique.

Louis Dunoyer.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. DE MONZIE

Un étranger visitait le Palais-Bourbon un peu avant la guerre. Voyant la Chambre en séance, et comme on énumérait devant lui les groupes, le visiteur s'étonnait de la faiblesse de la droite : « Quoi! disait-il, c'est là tout ce qui représente cette France catholique et conservatrice si influente par sa pensée et par ses œuvres? Quelques douzaines de députés au plus? »

Le guide de ce visiteur connaissait admirablement la société, les mœurs et les choses politiques de notre pays. Aussi répondit-il à peu près en ces termes :

« Si tu veux voir, ô étranger, les fils de la France chrétienne, ne regarde pas seulement à droite de la tribune. Regarde au centre, regarde à gauche, regarde même à l'extrême gauche. Je connais ces hommes. Ils sont presque tous républicains, la plupart anticléricaux : il n'y en a pas cent qui sortent d'une famille républicaine. Le ministre radical qui parle en ce moment saurait encore servir la messe. Ceux qui l'applaudissent ont étudié au petit séminaire. Celui-ci a rimé des odes à la sainte Vierge. Cet autre, dont tu vois le visage fin dans les rangs de la gauche démocratique, porte un grand nom de notre histoire : il est duc de la Tremouille et prince de Tarente. Les radicaux-socialistes sont conduits par le fils d'un ministre du 16 Mai. Le chef des socialistes unifiés est issu de la vieille bourgeoisie provinciale. Son spirituel lieutenant a été élevé dans un collège de jeunes aristocrates. Et ainsi de suite. La

France conservatrice est si forte que, sans elle, la France républicaine serait un désert d'hommes. »

Dans un livre anonyme et peu connu, Vingt mois de présidence, *que Thiers avait fait publier après sa retraite en* 1872, *le fondateur de la troisième République démontrait que, de toutes les élections, de tous les plébiscites depuis le rétablissement du suffrage universel, il apparaissait qu'il n'y avait pas en France plus d'un million et demi de républicains de doctrine, de républicains « conscients » comme on dirait aujourd'hui. Ce chiffre n'a peut-être pas beaucoup changé. Il pouvait suffire, avec la masse des opportunistes, des indifférents, des gouvernementaux, éternels approbateurs du fait accompli, à fonder, à maintenir et à consolider le régime. Il ne suffisait pas à lui donner une élite ni même un personnel.*

Voilà bien des considérations pour en venir enfin à M. Anatole de Monzie, sénateur du Lot. Mais ce jeune parlementaire, supérieurement actif et intelligent, offre un cas de « ralliement » qui n'est pas banal. D'autres, issus comme lui d'une famille, d'une tradition, d'un collège catholiques, avaient passé à gauche par ambition, par rancune, par lâcheté, ou même sans y penser, pour suivre le courant. M. de Monzie porte le nom d'un écrivain pieux dont le livre sur Bernadette de Lourdes a été un des succès de librairie les plus étourdissants du siècle. S'il est devenu républicain socialiste, c'est à la suite d'une crise d'idées, ce qui n'est pas banal : M. de Monzie a toujours aimé les idées, même et surtout les idées dangereuses, comme il a toujours été attiré par les hommes intéressants, même et surtout dangereux. Il ne craint pas de se compromettre, peu importe que ce soit à gauche ou à droite. Par là il se distingue dans les assemblées.

L'autre jour, il a critiqué et repoussé le traité de Trianon, en quoi il s'est trouvé d'accord avec M. de Lamarzelle. Ces particules, cette rencontre, cette sympathie commune pour la Hongrie anti-bolcheviste et pour le royaume de saint Etienne auront fait croire à des personnes mal informées que les deux sénateurs étaient du même parti. Mais le sénateur du Lot n'est vraiment d'aucun parti.

M. de Monzie a le goût de l'indépendance. Il ne peut pas penser comme la foule et il est en réaction perpétuelle contre l'opinion. C'est un trait d'aristocratie indéniable. M. de Monzie doit être rangé parmi les réfractaires, et n'est pas réfractaire qui veut. Il faut être pétri d'une certaine argile.

Dans un livre qui ne connaîtra pas les tirages prodigieux de Berna-

dette *mais que les curieux et les lettrés estiment, M. de Monzie a raconté ses aventures intellectuelles. Ce livre s'appelle* l'Entrée au forum. *Contribution à l'histoire des idées dans la période orageuse de* 1896-1900. *Anatole de Monzie, brillant élève de Stanislas, fut conquis par le dreyfusisme et le socialisme. A quoi devait-il sa conversion? Au néant d'idées que la droite offrait alors. Il la dut aussi à son enfance. C'est un des chapitres les plus élégants de son livre que celui où il raconte la vie et la mort de sa servante Julie qui n'aimait ni les gros bourgeois ni les hobereaux. Julie, fille du peuple, avait communiqué à son petit monsieur quelque chose de ses révoltes et de ses haines. Elle avait été son « précepteur sentimental ». Avec cela fidèle à ses maîtres : « un cœur simple ». Et elle n'eût pas manqué un matin la messe. Quand M. de Monzie apprit la mort de sa vieille bonne, il était en pleine effervescence de réunions publiques, en pleine construction de sociétés futures. Pourtant, dit-il, « je cõnnus tout de suite, sans qu'il me fût besoin de philosopher, que je n'avais rompu, en dépit des violences de ma pensée, aucune des amarres qui m'accrochaient au passé ».*

Ce sont des amarres qu'on ne brise jamais entièrement. Si le parti républicain n'a pas sombré dans la bassesse et dans la servilité, il le doit à des indépendants et à des originaux de la race de M. de Monzie. Le bonheur de ce parti, c'est d'avoir pris à droite un sang nouveau. S'il vient à cesser de faire des recrues de ce côté-là, il ne tardera pas à s'étioler. Et il n'est plus certain, aujourd'hui, que les réfractaires, les opposants par nature, comme l'est le jeune sénateur du Lot, trouvent à satisfaire leur tempérament dans le vieux parti républicain.

Cependant M. de Monzie, qui a tout juste quarante-cinq ans, qui connaît les affaires, les hommes, les réalités, sent encore les idées bouillonner en lui. Il ne pense pas dans le rang. Il est toujours en révolte contre le dogme et la routine et il y a sans doute longtemps qu'il s'est aperçu que la démocratie était dogmatique et routinière.

Aussi aura-t-il fait deux fois plaisir aux mânes de sa vieille servante lorsqu'il s'est mis, en contradiction avec ses amis politiques, à la tête de la campagne pour la reprise des rapports diplomatiques avec le Vatican. Comme lui, Julie ne voulait pas ignorer l'église ni penser selon les idées reçues. A son éducation, à ses origines, à son caractère, M. de Monzie a dû de comprendre, un des premiers, qu'il était aussi absurde que malséant de faire comme si Rome et le catholicisme n'existaient pas, car il n'est au pouvoir de personne d'empêcher que Rome et le catholicisme soient. Et nulle discipline de parti n'a pu le dissuader

d'écrire des livres, de prononcer des discours où il réclamait que la République fût représentée auprès du Pape.

C'est ce que M. de Monzie a appelé « la politique religieuse des indifférents ». Accouplement de mots qui eût fait bondir Lamennais et qui choque un peu le génie de la langue : le torrent de M. de Monzie écrivain et orateur n'est pas toujours pur. Mais que de sens dans ce peu de mots! M. de Monzie est indifférent en matière de religion. N'y a-t-il pas une religion, une dogmatique républicaines? Et peut-il y avoir une véritable république si le scepticisme s'y met comme un ver dans le fruit? Nous avons connu jadis un jeune voltairien qui se livrait à la critique de la démocratie. Des parents, qui s'intéressaient à son avenir, lui montraient qu'il avait tort de se fermer les portes de la république. « Il faut croire à trop de choses pour être républicain », répondait l'adolescent impie. Si l'on peut entrer dans la république sans croire ce qu'elle enseignait et ce qui était sa raison d'être, qu'est-ce qu'elle deviendra?

M. de Monzie représente ainsi, à l'intérieur du régime, un état d'esprit nouveau, bien différent de celui du ralliement, tout à fait distinct de celui du Bloc national, dont le sénateur du Lot doit, du reste, avoir horreur parce qu'il y voit un autre poncif. Mais cet état d'esprit, servi par une vision aiguë des choses, affranchi des lieux communs, ne sera-t-il pas celui d'une génération? On pense, par exemple, à un Henry de Jouvenel, sénateur de la Corrèze comme Anatole de Monzie est sénateur du Lot, ancien élève de Stanislas comme lui et, comme lui, si libre, si agile à faire le tour des idées, si sceptique enfin.

Que M. de Monzie, avec toutes ces qualités et tous ces défauts, n'ait pas trouvé encore la place à laquelle il pouvait prétendre, qu'il n'ait été que sous-secrétaire d'État à la Marine marchande, qu'il soit, en un mot, un peu en marge : on ne doit pas s'en étonner. Et comme il ne craint pas de plaider tantôt pour le Vatican et tantôt pour le Bonnet rouge, *d'être lié tantôt avec Jean-Louis Malvy et tantôt avec des archiducs, on a de la peine à le situer. Pour qu'un homme devienne ministre, pour qu'il ait une carrière ministérielle, il ne faut pas qu'il déconcerte et M. de Monzie est déconcertant.*

Tout cela est vrai en temps ordinaire, lorsque les hommes sont encore à peu près classés ainsi que les choses. Mais en temps de crise? Alors ce sont les tempéraments originaux qui sortent et qui attirent. M. de Monzie le sent si bien que, dans ses dernières interventions, il a prévu, annoncé les grandes difficultés du prochain avenir, difficultés finan-

cières, économiques, sociales qui se traduiront en difficultés politiques. On voit très bien M. de Monzie, homme sans préjugés, homme de transition s'il en est, tenu en réserve pour ce moment-là.

★★★

Une biographie du maréchal Lyautey.

La carrière prestigieuse, la complexe et rayonnante personnalité de Lyautey, devaient, à n'en pas douter, tenter la plume d'un écrivain aimant, tout à la fois, l'histoire et la psychologie. Il y avait sur le nouveau maréchal de France un beau livre à écrire. Ce livre, M. Amédée Britsch vient de nous le donner.

Il paraît à l'heure opportune. Ceux qui seraient insuffisamment renseignés sur les titres que Lyautey s'est acquis à la reconnaissance nationale et qui déterminèrent le gouvernement à l'élever à la suprême dignité militaire, n'auront qu'à feuilleter ces pages pour saisir le génie du chef colonial, pour suivre le développement ordonné de son action, en un mot pour mesurer son œuvre.

Dès 1912, au lendemain de l'élection du général à l'Académie française, M. Amédée Britsch avait conçu le projet de brosser un portrait du nouvel immortel et il s'était mis au travail avec l'intention de faire paraître ce portrait le jour où l'illustre compagnie accueillerait officiellement le général sous la coupole.

Mais, bien vite, le sujet déborda les limites assignées. Pour analyser Lyautey, un simple article ne suffisait plus. M. Britsch dut en écrire plusieurs. C'est en rassemblant ces diverses études, — qui parurent successivement dans le *Correspondant*, dans la *Revue bleue* et dans cette revue, — en les rassemblant mais en les enrichissant aussi d'informations et d'observations nouvelles que M. A. Britsch a composé le substantiel volume qu'il nous offre aujourd'hui sous le titre : *le Maréchal Lyautey : le soldat, l'écrivain, le politique* (1).

Sosie, avant de dépeindre à Alcmène les exploits d'Amphitryon, nous confie cependant qu'il ne les a pas vus.

N'importe; parlons-en , et d'estoc et de taille,
En oculaire témoin..

Ce tour de force, M. A Britsch s'est plu à le réaliser lui-même. Il consacre un livre au maréchal Lyautey, et il n'est jamais allé au Maroc ! Très loyalement, il nous en prévient. Est-ce coquetterie de

(1) Un volume à la Renaissance du Livre, collection des « Cahiers de la victoire ».

psychologue qui veut n'avoir affaire qu'à son héros et le détacher du décor dans lequel il se meut? Est-ce scrupule de critique qui ne veut pas subir « le charme de l'enchanteur » en se fourvoyant dans son antre? Toujours est-il que le lecteur s'étonne un peu et se demande, non sans quelque anxiété, si les jugements que M. Britsch porte sur l'ouvrier ne seraient pas modifiés et parfois même bouleversés par une vision directe de l'œuvre? Je prends, par exemple, le mot « dilettante » : un mot qui revient souvent sous la plume de M. Britsch. A Hanoï, entre deux colonnes contre les pirates, le commandant Lyautey aime-t-il, en sortant de son bureau d'état-major, installer avec confort et avec art sa maison de bois?... Dilettante !... Aime-t-il lire aux heures du repos? « Lectures de dilettante... » Si, plus tard, dans le Sud-Oranais, le général Lyautey, entouré de ses officiers, recherche les « belles tenues » et les « galops sans freins », c'est que, dès lors, le « soldat promène un dilettante »... Dilettante? Est-ce bien vraiment cela? On a vite fait de conclure au dilettantisme. Je sais bien que le mot n'a rien d'offensant. Mais les Français le comprennent mal. Le dilettante, pour eux, c'est l'amateur, le touche-à-tout auquel manquera toujours le sérieux. Or, peu d'esprits sont plus « sérieux » que celui de Lyautey. N'oublions pas qu'il est Lorrain ; sachons qu'il dédaigne l'ironie et qu'il maudit le scepticisme ; regardons l'empire qu'il a tiré d'une séculaire léthargie pour l'animer de la vie trépidante d'un État américain et demandons-nous, en toute franchise, si le mot « dilettante » peut, de près ou de loin, s'appliquer à cet homme-là? Certes, nous comprenons bien ce que M. A. Britsch veut dire ! Mais si le maréchal Lyautey a le goût des belles-lettres et le goût des beaux décors, s'il aime les escortes et les cavalcades, le cliquetis des armes dans la couleur des étoffes, soyons sûrs que ce n'est pas là seulement un travers ou plutôt un à-côté de son esprit, mais bien au contraire l'un des éléments constitutifs de son intelligence même. Le maréchal est un grand imaginatif comme les vrais réalisateurs. Ses créations sont des rêves cristallisés. Le prestige dont il s'est plu à entourer son commandement marocain porte jusqu'aux confins de l'Islam ses répercussions les plus profondes. — « Prononcez le nom de Lyautey à Constantinople ou à Angora, à Damas ou à la Mecque, écrivait-on récemment, pour tous, musulmans, druzes, maronites, etc., le maréchal est le « Hakem Kébir » (le grand chef). » Ce prestige pouvait-il s'acquérir sans l'appareil fastueux qui peut surprendre, de loin, des Français, et dont le maréchal s'environne ; toute la question est là? Nous croyons qu'il faut répondre : Non. Alors? Est-ce dilettantisme, vraiment, que ces goûts qui fascinent, de l'Afrique à l'Asie, d'immenses et formidables races? Supprimez-

les ; le génie du chef ne s'en trouvera pas amoindri ; mais vous n'aurez plus le même génie ; partant, vous n'aurez plus la même œuvre.

Néanmoins, cette petite réserve faite, c'est avec beaucoup de justesse que M. Amédée Britsch analyse le caractère de Lyautey. Il nous fait parfaitement saisir — après les influences morales de Mun et de Voguë — l'empreinte d'un Galliéni sur le tempérament du nouveau colonial. Au Tonkin, Lyautey n'est encore qu'un apprenti ; à Madagascar il s'essaye. Mais à partir de 1903, il commence son œuvre africaine. M. Jonnart, en arrachant au général André la désignation du colonel Lyautey au commandement du territoire d'Aïn-Sefra, a donné le départ de la belle course qui dure encore.

M. Amédée Britsch, dans une langue alerte, nerveuse, colorée — comme le sujet même qu'elle évoque — nous raconte comment cette vie et cette action s'organisent :

Chef infatigable et partout présent, il embrasse la situation d'un regard prompt. Il ne se claquemure pas dans son bureau pour ruminer des rapports ; aux mémoires écrits, il préfère les comptes rendus de vive voix, sur rendez-vous ponctuels, fixés par dépêche, sans souci des distances. Toujours cheminant le long du rail sud-oranais ou des pistes désertiques, à travers les steppes du Nord, les montagnes du Centre, les dunes du Sud, convoquant et confessant les chefs de poste, travaillant au pied levé, en wagon ou à cheval, mangeant l'espace mais ménageant le temps, il s'enquiert sur place, voit et touche par lui-même. Les bureaux arabes, informateurs attitrés, forts des services rendus et de leur noble origine qui remonte à Bugeaud, tenaient volontiers les généraux en lisière. Lyautey déclara franchement à ses entours qu'il avait horreur qu'on le fît marcher. Il entendait se renseigner par lui-même.

Dès lors, nous suivons Lyautey pas à pas. Le voici bientôt à Oran « surveillant, de l'oued Kiss jusqu'aux ksours sahariens, la turbulente région-frontière où s'enchevêtraient Algérie et Maroc, » réduisant les Beni-Snassen, pacifiant le Haut-Guir, en mission au Maroc. Après un court passage à la tête du corps d'armée de Rennes, c'est, enfin, l'épopée marocaine qui commence et dont nous suivons les péripéties avec une attention d'autant plus haletante que nous pouvons mesurer aujourd'hui jusqu'à quel point cette histoire deviendra la nécessaire préface de tous les livres qu'on écrira sur la guerre mondiale. M. A. Britsch se tire, avec beaucoup d'aisance, de ce difficile récit. Grâce à lui, l'Afrique du Nord n'a plus de secrets pour nous. Nous allons de Colomb-Béchar à Berguent, d'Oudjda au Tafilalet, de Bou-Denib à Djorf, de Casablanca à Meknès, de Fez à Marrakech, livrant des combats, bousculant les tribus, négociant avec elles. Et tout s'éclaire,

tout s'explique, tout s'harmonise. M. Britsch excelle à nous montrer le dessous des cartes, à nous faire saisir comment Lyautey mène le jeu, abat les atouts et marque les points. Lorsque M. Britsch en arrive, enfin, à cette date du 1er août 1914, où, brusquement le sort du Maroc — qui sait? peut-être le sort de notre Afrique du Nord — va dépendre d'une décision que Lyautey va prendre, sous sa responsabilité seule, à l'encontre des instructions ministérielles reçues, on sent le ton du livre s'élever et s'émouvoir. L'auteur a conscience qu'il écrit de la grande histoire et qu'il nous parle, décidément, d'un très grand chef.

C'est en historien, mais peut-être plus encore en psychologue, que M. Amédée Britsch nous raconte le passage du général Lyautey au ministère de la Guerre. Reconnaissons tout de suite qu'il le fait avec une grande habileté. A l'aide de témoignages qu'il a consciencieusement recueillis, M. A. Britsch a reconstitué cette période difficile à connaître et difficile surtout à mettre au point. Combien d'erreurs et que de jugements faux n'ont-ils pas été portés sur le « ministère Lyautey ». Impartialement, M. Britsch rétablit certains faits. A ce titre son livre mérite de prendre place dans la bibliographie de l'histoire politique de la guerre. On a dit de Lyautey ministre : « Ce n'était pas son affaire ; il s'est impatienté et il a claqué les portes. » Explication facile ou tout au moins sommaire. M. Britsch détaille tout autrement cette période qui va du 12 décembre 1916 au 14 mars 1917. Impatienté, certes, le général Lyautey pouvait l'être et le fut. S'imagine-t-on, en pleine guerre, ce que représentait la besogne d'un ministre de la Défense nationale, décidé à remplir ses fonctions dans leur acception la plus vaste et la plus rigoureuse? Un homme comme Lyautey, rompu au commandement, rompu au gouvernement d'un État, pouvait concevoir ce rôle sur un plan élevé. Dès lors les parlotes, les comités stériles, les conférences qui ne concluent pas, les réceptions parlementaires « où un député venait solliciter un billet de chemin de fer à demi-tarif en faveur de sa belle-fille veuve de guerre », tout ce vide, tout ce délayage, toute cette mortelle inaction devaient lourdement peser sur les épaules du ministre qui n'avait jamais pensé que le dramatique métier d'organisateur de la victoire pût être contrecarré par tout cela.

Le général rongeait son frein. Mais là ne résidait pas cependant la préoccupation la plus grave. M. Amédée Britsch nous la révèle :

L'offensive prochaine ! Sa pensée y revenait sans cesse : conseiller technique du gouvernement, il en portait et revendiquait la responsabilité. Le colonel Renouard, chef de bureau des opérations au G. Q. G. et qui naguère avait

servi sous ses ordres dans le Sud-Oranais, était venu lui exposer le plan grandiose de Nivelle qui ne visait à rien de moins qu'à détruire, après rupture du front, la masse principale des armées ennemies sur le théâtre occidental... Malgré l'éloquence et l'autorité de Renouard, le ministre n'acquiesça point sans réserve au projet. Ce réaliste répugnait d'instinct à ce plan ambitieux qui bousculait les données et les limites de l'expérience. C'est un *Kriegspiel*, songea-t-il aussitôt. Il fit part de son appréhension à MM. Poincaré et Briand. « Mais vous n'avez fait la guerre qu'au Maroc ! lui répondaient-ils. Faites crédit à Nivelle. » Et Lyautey de se dire : « Peut-être ont-ils raison. Que vaut mon sentiment contre l'expérience? Nivelle a manié des masses d'hommes autour de Verdun. » Pourtant, repris par ses doutes, il demeurait dans une incertitude qui lui rongeait l'esprit. Si, d'une part, il se faisait un devoir de ne pas troubler le commandement en chef dans sa confiance et ses préparatifs, pouvait-il, d'autre part, l'abandonner à des projets qu'il sentait téméraires? Il tournait et retournait ce cas de conscience...

Cas de conscience, le mot est exact. Pressent-on tout ce qu'il pouvait contenir d'intensément tragique?

Le récit de M. A. Britsch se poursuit, précis et mouvementé, jusqu'à l'heure où nous sommes. Le livre fermé, la vie de Lyautey apparaît dans sa plénitude ; le portrait du chef colonial se dégage et « derrière ce soldat de grand air, nous n'apercevons pas, comme autrefois, un paysage dramatique, l'assaut des remparts écroulés, une ville fumante ; l'allégorie convenable représente ici, d'une part des campagnes exotiques, mangées de brigandage et désertes ; de l'autre, des plaines heureuses, des villes claires surgies à l'abri de l'épée... »

M. A. Britsch nous a prévenus. Il ne nous soumet pas une apologie. Une apologie?... Point n'est besoin. Les faits portent en eux-mêmes leur éloquence. Ne suffit-il pas de les exposer, de montrer ce qu'est l'œuvre pour montrer ce qu'est l'homme? Si M. A. Britsch a formé le projet de rester un narrateur impartial et, cependant, de nous faire admirer son héros, disons-lui, très sincèrement et très vivement, qu'il a parfaitement réussi. Son livre est clair, fidèle, nourri, habile et émouvant. Ce qui le rend plus émouvant encore, c'est la dédicace qui contient dans ses deux lignes un trésor d'héroïsme et d'abnégation : « A la mémoire de mes trois frères et de leurs camarades de l'armée d'Afrique. »

Quelle plus généreuse façon de magnifier les ombres des siens que d'apporter son hommage à celui qui fut leur chef et de symboliser en lui tous leurs efforts et toute leur gloire?...

Wladimir d'Ormesson.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE REPENTIR ALLEMAND. — *De ce fameux repentir dont on prend prétexte pour engager la France à faire confiance au chancelier Wirth et à son cabinet de démocrates, l'Allemagne vient de donner la preuve en deux occasions différentes :*

Le 5 juillet, un officier français, le commandant Montalègre, a été tué à coups de revolver, à Beuthen (Haute-Silésie), par des manifestants allemands. Le gouvernement du Reich a fait des excuses, et les choses en sont restées là. Le lendemain, 6 juillet, la Haute Cour de justice de Leipzig a acquitté le général Stenger, convaincu cependant d'avoir, en août 1914, donné l'ordre de ne pas faire de prisonniers. Un sous-ordre, le major Crusius, qui avait accusé formellement le général Stenger, a été condamné à deux ans de prison.

A la suite de ce véritable défi envers l'Entente, le gouvernement français a rappelé ses délégués près de la Haute Cour de Leipzig (7 juillet).

Le même jour, la Haute Cour acquittait également le lieutenant Laub, accusé d'avoir tué le capitaine français Migat, en août 1914, à Sarrebourg.

Le 9, enfin, nouvel acquittement des généraux de Schak et de Kruska, coupables d'avoir fait périr du typhus 3 000 prisonniers français.

Le chantage allemand à l'égard de la France s'est manifesté une fois de plus dans un discours prononcé à Breslau par le chancelier Wirth, qui a demandé l'attribution de la Haute-Silésie et l'abrogation des sanctions en récompense de l'attitude de bonne volonté de l'Allemagne.

La question de Haute-Silésie demeure donc toujours sans solution. La Commission interalliée n'a pu se mettre d'accord sur la question de la délimitation de la frontière germano-polonaise. Ce sont les gouvernements alliés qui vont se charger de régler ce problème. Un Conseil suprême se tiendra donc à Paris et à Boulogne vers la fin du mois.

ANGLETERRE. — *M. de Valéra, président de la « république irlandaise », après avoir conversé, à Dublin, avec les représentants du gouvernement anglais, a accepté le 9 juin le principe d'une conférence, à Londres, qui réunira les délégués de la Couronne, des sinn-feiners, du gouvernement de Belfast et des orangistes du Sud. La trêve a été immédiatement prononcée à Dublin, au grand enthousisasme de la population, qui a fraternisé avec les soldats anglais.*

M. de Valéra et M. Lloyd George se sont rencontrés à Londres les 14 et 15 juillet. Les conversations continueront à une date ultérieure.

ITALIE. — *Après refus de M. de Nicola, la tâche de constituer le cabinet a été confiée par le roi à M. Bonomi, socialiste-réformiste, ancien compagnon du patriote Leonida Bissolati. Formé le 4 juin, le cabinet Bonomi comprend 3 socialistes-réformistes, 3 populaires, 3 démocrates-sociaux, 3 démocrates-libéraux, un membre de la droite et 2 membres n'appartenant à aucun parti. Parmi ces derniers, le marquis della Torretta, ministre des Affaires étrangères.*

ÉTATS-UNIS, 4 juillet. — *L'état de paix est rétabli entre les États- et l'Allemagne.*

11 juillet. — *Le président Harding offre aux grandes puissances de les convoquer à une conférence pour le désarmement qui aura lieu à Washington et qui sera précédée de conversations sur les questions du Pacifique et de l'Extrême-Orient.*

PORTUGAL, 10 juillet. — *Les élections à la nouvelle Chambre donnent les résultats suivants : gouvernementaux, 57 démocrates, 5 monarchistes, 5 catholiques, 5 divers.*

GRÈCE ET TURQUIE. — *L'offensive grecque en Asie Mineure a recommencé le 10 juillet. Le 13, les Grecs ont réoccupé Agioun Kara-Hissar.*

A. M.

Le Gérant : ROBERT TISNÉ.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26710.